Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/vathekwithepisod0000will

VATHEK *with* THE EPISODES

This edition is limited
to 1000 copies

Frontispiece
to the 1815 *Edition of*
VATHEK

VATHEK

with

THE EPISODES OF VATHEK

BY

WILLIAM BECKFORD

of

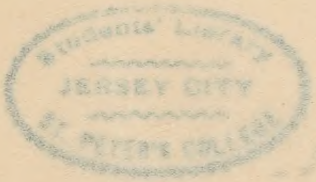
FONTHILL

Edited
with a Historical Introduction and Notes
by

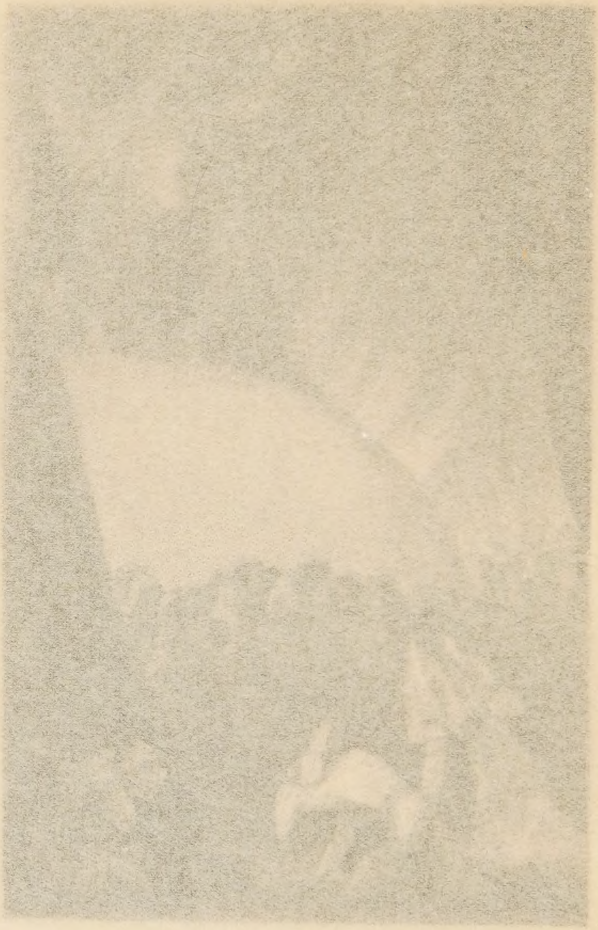
GUY CHAPMAN

In Two Volumes with Illustrations

VOLUME TWO



Printed at the University Press, Cambridge, for
CONSTABLE AND COMPANY LIMITED
in
HOUGHTON MIFFLIN COMPANY
1929



VATHEK

with

THE EPISODES OF VATHEK

BY

WILLIAM BECKFORD

of

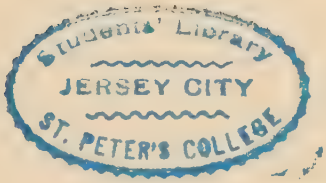
FONTHILL

Edited
with a Historical Introduction and Notes
by

GUY CHAPMAN

In Two Volumes with Illustrations

VOLUME TWO



Printed at the University Press, Cambridge, for

CONSTABLE AND COMPANY LIMITED

&

HOUGHTON MIFFLIN COMPANY

1929

PRINTED IN GREAT BRITAIN

CONTENTS

LIST OF PLATES *page* vii

HISTOIRE DU PRINCE BARKIAROKH (*suite*) 1

HISTOIRE DE LA PRINCESSE ZULKAÏS ET DU PRINCE KALILAH 105

VATHEK (*fin*) 151

APPENDICES 157

LIST OF PLATES

FRONTISPIECE to the 1815 edition of VATHEK	*Frontispiece*
	facing page
FONTHILL ABBEY After J. M. W. Turner	1
LANSDOWN TOWER, BATH From a drawing by Willes Maddox	44
WILLIAM BECKFORD in old age From a drawing by H. B. (John Doyle)	156

FONTHILL ABBEY

after J. M. W. Turner

HISTOIRE DU PRINCE BARKIAROKH

HISTOIRE D'HOMAÏOUNA

JE sais, fils d'Ormossouf, que vous et le derviche Alsalami m'avez cru protégée par une Intelligence céleste; mais que vous étiez encore loin de deviner ma glorieuse origine! Je suis la propre fille du grand Asfendarmod, le plus renommé, le plus puissant, et, hélas! le plus sévère de tous les Péris! Ce fut dans la superbe ville de Giauhar, capitale du délicieux pays de Shadukan, que je vins au monde, en compagnie d'une sœur qu'on nomma Ganigul. Nous fûmes élevées ensemble, ce qui augmenta la tendresse mutuelle qui nous unissait malgré la différence qui se trouvait dans nos inclinations. Ma sœur était douce, langoureuse, paisible—elle ne cherchait que le charme d'un poétique repos; j'étais vive, agissante; je voulais toujours faire quelque chose, et surtout du bien quand j'en trouvais l'occasion.

Mon père, que nous n'avions jamais envisagé qu'en tremblant, et qui n'avait pas paru faire grande attention à nous, nous fit un jour venir au pied de son trône resplendissant. "Homaïouna, et vous, Ganigul," nous dit-il, "je vous ai observées; j'ai vu que la beauté, qui est l'apanage de toutes les Périses, est marquée des mêmes traits en vous deux; mais j'ai vu aussi que vos penchants ne se ressemblent point. Cette diversité de caractère existe et doit exister; elle concourt au bien général. Vous êtes à l'âge où l'on peut consulter son cœur, et se choisir la manière de passer sa vie. Parlez; que puis-je faire pour vous? Souverain d'une contrée la plus merveilleuse du

Ginnistan, et où, selon que son nom l'exprime, le désir et le plaisir, ailleurs si souvent séparés, sont presque toujours réunis, vous n'avez qu'à demander et vous serez satisfaites. Parlez la première, Homaïouna!"

"Mon père," répondis-je, "j'aime à agir, à secourir les misérables, à faire des heureux. Ordonnez qu'on me bâtisse une tour d'où je puisse voir toute la terre, et savoir dans quels lieux on pourrait avoir besoin de mon assistance."

"Faire sans cesse du bien aux hommes volages et ingrats est une tâche plus pénible que vous ne pensez," dit Asfendarmod. "Et vous, Ganigul," continua-t-il, en s'adressant à ma sœur, "que désirez-vous?"

"Rien que le doux repos," répondit-elle. "Si j'ai une retraite où la nature déploie ses charmes les plus séduisants, d'où l'art envieux et les passions turbulentes soient bannies, où la volupté douce, la mollesse attrayante habitent, je serai contente, et bénirai tous les jours l'indulgence paternelle."

"Je vous accorde vos souhaits," nous dit Asfendarmod; "vous pouvez partir à l'instant même pour vos respectives habitations. A un coup d'œil que j'ai donné aux Intelligences qui m'obéissent, tout a été préparé pour votre réception. Allez; nous nous reverrons. Il ne tiendra qu'à vous de venir ici quelquefois, et de vous visiter l'une l'autre. Cependant, songez que, quand on a pris un parti dans le Shadukan, c'est pour toujours; la race céleste dont nous sommes ne doit pas connaître les désirs inquiets, encore moins l'envie, qui tourmentent les faibles humains."

Après ces mots, mon père nous fit signe de sortir, et à l'instant je me trouvai dans une tour bâtie sur le sommet de la montagne de Caf, et dans les murs

de laquelle étaient enchâssés des miroirs sans nombre, qui réfléchissaient, quoique avec le vaporeux d'un songe, mille scènes diverses qui se passaient en réalité sur la terre. La puissance d'Asfendarmod avait anéanti les distances et rapproché non seulement la vue, mais les sons et les paroles des êtres animés sur lesquels on fixait le regard.

La première scène qui attira par hasard mon attention m'offrit un spectacle qui me remplit d'une juste colère. C'était une marâtre impie qui tâchait de persuader, par des caresses feintes et des discours artificieux, à son faible époux de donner sa fille en mariage à un nègre difforme qui, disait-elle, avait séduit son innocence. La jeune vierge, telle qu'un lis que la serpe a déjà entamé, penchait sa belle tête et attendait en pâlissant le sort qu'elle méritait si peu; tandis que le monstre qu'on lui destinait, avec des yeux de basilic et des soupirs de crocodile, demandait pardon de l'offense qu'il n'avait pas faite à la fille, et renfermait dans son cœur, aussi noir que son visage, les crimes qu'il avait commis avec la belle-mère. Dans un clin d'œil j'aperçus tout cela sur leurs visages, et me transportai avec la rapidité de la lumière sur les lieux où la scène se passait. Je touchai de mon invisible baguette (mystérieuse concentration de la puissance céleste qui distingue l'ordre supérieur des Péris) la méchante femme et son vil protégé. A l'instant ils changèrent de ton, se regardèrent avec fureur, s'accusèrent réciproquement, et en dirent tant que le mari, transporté de rage, leur coupa la tête à tous les deux. Il fit ensuite approcher sa fille tremblante, la mouilla de larmes de tendresse, et puis, ayant envoyé chercher un jeune homme beau comme elle, le lui fit épouser sur le champ.

Je me retirai dans ma tour, très satisfaite d'une action de justice et d'équité qui avait causé le

bonheur de deux êtres aimables, et passai une nuit délicieuse.

Au point du jour je courus à mes miroirs. Celui où je m'arrêtai me présenta le harem d'un sultan des Indes. J'y vis, dans un jardin superbe, une femme fort belle, d'une taille majestueuse, d'une mine haute et fière, qui paraissait être dans une extrême agitation. Elle se promenait à grands pas sur une terrasse, et regardait de tous côtés avec une inquiétude qui ne fut calmée que lorsqu'un eunuque noir vint à elle d'un air fort empressé. "Vos ordres sont obéis, reine du monde," lui dit-il en s'inclinant profondément; "l'imprudente Nourjéhan est enfermée dans la grotte noire. Le sultan ne l'ira pas chercher là; et ce soir elle s'éloignera à jamais d'ici avec le marchand d'esclaves à qui j'ai parlé."

"Vous avez fait votre devoir," dit la dame; "mais je ne laisserai pas de vous en récompenser libéralement. Cependant, apprenez-moi comment vous avez pu vous rendre maître de mon odieuse rivale, sans bruit et sans clameurs de sa part."

"Je l'ai abordée comme elle sortait de l'appartement de notre seigneur et maître, qu'elle avait laissé endormi," répondit l'eunuque. "Elle allait se retirer dans le sien, quand, plus prompt que l'éclair, je la saisit et, l'enveloppant dans un tapis, dont je m'étais pourvu, je la transportai en courant dans la grotte noire. Là, pour la consoler un peu, je lui ai dit qu'elle partirait dès cette nuit avec un marchand d'esclaves, qui, peut-être, la vendrait à quelque autre roi, et qu'elle n'avait qu'à espérer un meilleur sort. Calmez-vous donc, je vous conjure, ma chère maîtresse; dès que le sultan se réveillera il voudra vous voir, car, malgré ses infidélités, vous êtes toujours la souveraine de son cœur."

"Je ne voulais point de partage avec l'indigne

Nourjéhan," s'écria la dame; "mais, puisque je suis vengée, je dissimulerai ma douleur."

Le complot me déplut, ainsi que celle qui l'avait fait; je résolus de protéger la malheureuse victime de sa jalousie. Je volai à la grotte noire, j'ouvris une porte secrète, qui renfermait Nourjéhan, et, l'ayant plongée dans un profond sommeil, je l'entourai d'un nuage qui la rendait invisible. Dans cet état je la portai à côté du sultan, qui dormait encore, et pris mon essor vers l'immense ville avoisinant au palais impérial.

Je passai le reste du jour à planer au-dessus des rues et des maisons, et vis plusieurs choses qui n'allaient pas trop bien, mais que je me proposai de rectifier. Cependant, la curiosité de savoir ce qui se passait dans le harem me prit; j'y retournai à la nuit. Quelle fut ma surprise lorsque, à la clarté de mille flambeaux qui éclairaient une salle immense, je vis le corps de la dame hautaine du matin étendu dans un cercueil de bois d'aloès, et tout couvert de taches livides. Le sultan, tantôt plongé dans une affliction muette, versait un torrent de larmes, tantôt, écumant de rage, il jurait qu'il decouvrirait l'atroce main qui avait tranché les jours de sa favorite. Toutes ses femmes, formant plusieurs cercles autour de l'estrade funèbre, poussaient des sanglots à cœur tendre, et dans leurs exclamations entrecoupées de gémissements faisaient les plus touchantes éloges de la défunte sultane. Nourjéhan n'était pas celle qui témoignait le moins de douleur, et qui prodiguait le moins ses louanges. Je la regardai fixement; je lus dans son cœur; je l'investis de mon occulte influence. Aussitôt, se roulant sur le plancher comme une forcenée, elle s'accusa d'avoir glissé du poison dans une jatte de sorbet qu'on préparait pour sa rivale, et ajouta qu'elle s'était portée à un acte si

atroce sur ce qu'elle avait rêvé que la favorite l'avait faite enfermer dans la grotte noire et voulait la livrer à un marchand d'esclaves. Le sultan, furieux, ordonna qu'on fît sortir la coupable de sa présence, et qu'on l'étranglât immédiatement. Je le laissai faire, et m'en retournai toute confuse et pensive dans ma tour.

"Ah!" disais-je en moi-même, "Asfendarmod n'avait que trop raison quand il prétendait que c'était une tâche pénible de faire du bien aux hommes; mais il devait plutôt dire qu'on ne savait pas lorsqu'on comptait faire ce bien si ce n'était pas un mal. J'ai empêché une vengeance à laquelle la jalousie qui l'avait inspirée n'avait pas laissé de mettre des bornes, et par là je suis la cause du forfait d'une furie qui, sur la foi de ce qu'elle croyait un songe, a commis un horrible attentat. Quels êtres pervers sont ces créatures d'argile à qui j'ai dévoué mes soins! Ne vaudrait-il pas mieux de les laisser faire leur proie les uns des autres, et vivre comme ma sœur, en jouissant du bonheur attaché à une nature aussi parfaite que la nôtre? Mais que dis-je? Puis-je choisir? Mon père ne m'a-t-il pas dit que le parti que j'ai pris est irrévocable? Que ferai-je? Je ne réussirai pas toujours à lire dans les cœurs par les mouvements du visage. Je découvrirai les grandes passions à leurs transports involontaires; mais la malice préméditée se dérobera à mes regards. Il est vrai que mon influence mystérieuse excite les remords, fait confesser les crimes; mais ils sont déjà commis alors. Elle ne peut découvrir les noires intentions; et les miennes, toutes pures qu'elles sont, pourront causer milles maux."

Ces pensées me tourmentaient nuit et jour; je restais inactive dans ma tour; en vain les objets qui se présentaient à ma vue excitaient ma compassion

ou mon zèle; leur impulsion cédait à la crainte de commettre quelque erreur. Si je voyais un grand visir former de viles cabales pour perdre celui qui pouvait le supplanter; employer contre lui les flatteurs et la calomnie, j'étais prête à prendre mon essor pour faire échouer son dessein; mais je m'arrêtais tout court en considérant que son compétiteur était peut-être encore plus méchant que lui, qu'il pourrait bien opprimer les peuples encore davantage, et que ce serait m'exposer à entendre au grand jour du jugement des milliers de voix s'écrier contre moi, "Allah ! vengez-nous." Les événements que le cours des choses amenait, et que j'observais attentivement, justifiaient presque toujours ma prévoyance.

Un jour, ayant arrêté mes yeux sur la florissante ville de Chiraz, je vis, dans une maison très propre, une femme dont la beauté modeste et la bonne grâce me charmèrent. Elle ne faisait que d'entrer dans une chambre fort ornée, et où il y avait un petit oratoire, quand elle s'attira mes regards. Là, s'étant mise à genoux, elle priait avec une ferveur édifiante lorsque son mari, ayant enfoncé soudainement la porte, qu'elle avait fermée en dedans, la prit par les cheveux, tira un fouet de cordes de dessous sa robe, et lui en donna mille coups. A cette barbarie il me fut impossible de me contenir; je me hâtai d'aller secourir cette infortunée, et j'arrivai auprès d'elle au moment qu'un éternuement très sonore se fit entendre dans un cabinet que cachait une natte des Indes. Le mari courut au bruit, et tira de ce réduit obscur un faquir hideux à voir. Ses cheveux étaient crépus et sales, sa barbe rousse et dégoûtante, son teint olivâtre et huileux, son corps presque nu et couvert de cicatrices. Le furieux Persan ne fut pas moins confondu que moi à la vue d'une telle figure. Il la contempla quelques moments sans rien dire.

Enfin il s'écria: "C'est donc là, infame, le beau galant que vous me préférez. Je savais bien qu'il y avait ici un homme renfermé avec vous; mais je ne m'attendais pas à y trouver un pareil monstre. Et toi," continua-t-il en s'adressant au faquir, "comment as-tu eu l'impudence de venir ici?"

"J'y suis venu," répondit l'hypocrite, sans se déconcerter, "pour faire ce que vous faites mieux que moi. La flagellation est une œuvre méritoire; elle macère le corps, et conséquemment élève l'âme vers le ciel. Je venais la donner à votre femme, qui me confie ses petites infirmités spirituelles. A cet effet j'avais apporté l'instrument de pénitence que voici. Mais vous m'avez devancé; elle en a assez pour aujourd'hui; ainsi je me retire." En disant ces mots, il tira d'une sorte de ceinture, qui composait tout son habillement, une longue discipline, bien noircie, et fit quelques pas vers la porte.

Le mari l'arrêta machinalement, car il était tout confus et incertain. Sa femme qui s'en aperçut se jeta aussitôt à ses pieds. "Ah! mon cher époux," s'écria-t-elle, "achevez de me faire expirer sous vos coups, mais ne vous perdez pas vous-même en vous attaquant à cet homme de bien; il est l'ami de notre saint Prophète. Craignez, oh craignez la malédiction qui va tomber sur votre tête si vous l'outragez!"

"Qu'est-ce que tout ceci signifie?" dit le pauvre Persan, tout ébranlé, et presque convaincu de l'innocence de sa femme; "on ne me fait pas peur si aisément. Laissez là vos exclamations, et dites-moi comment ce prétendu saint est parvenu jusqu'à vous, et depuis quand vous le connaissez. Je croirai avec plaisir que vous n'êtes pas aussi coupable qu'il me l'a d'abord paru; mais je veux des détails, et surtout de la sincérité."

Il n'en eu que trop, car, comme dans ce moment je touchai de ma baguette sa perfide épouse, elle se releva tout hors d'elle-même, en disant, d'un ton de voix fort élevé: "Oui, j'aime ce vil séducteur à la folie, et plus que je ne t'ai jamais aimé, ô tyran de mes jours! j'ai cent fois baisé ses yeux chassieux et sa bouche livide; en un mot, je lui ai livré et tes richesses et ma personne. De son côté il m'a appris à me moquer d'Allah et de son Prophète, à proférer les plus infâmes blasphèmes, à me jouer de tout ce qu'il y a de plus sacré. Je savais que tu m'avais fait épier, et je m'étais mise en prières pour t'en imposer, ne m'attendant pas au sot accident qui est arrivé. Voilà mes crimes; ils me font horreur; je me sens forcée de te les révéler. Que mon complice nie les siens s'il l'ose."

Le faquir, quoique tout interdit, ouvrait la bouche pour répondre. Je ne sais ce qu'il aurait pu dire, car je ne m'étais pas donnée la peine de l'assujétir à mon influence; mais l'enragé Persan ne lui donna pas le temps de prononcer une syllabe. Il le saisit par le milieu du corps, le précipita d'en haut d'un balcon, et fit prendre à sa femme le même chemin. Ils tombèrent d'une très grande élévation dans une cour pavée de pierres pointues et furent mis en pièces.

Je revenais pensivement chez moi, lorsque des cris lamentables qui partaient d'une épaisse forêt frappèrent mes oreilles. J'accourus, et vis un jeune homme, plus beau que les anges du septième ciel, qui se défendait contre trois nègres dont les sabres étincelants lui avaient déjà fait plusieurs blessures, et qui lui criaient sans cesse, "Où est votre frère? Qu'avez-vous fait de votre frère?"

"Barbares," répondit-il, "il est, hélas! où vous voulez m'envoyer. Vous l'avez assassiné; et à présent c'est à mon tour."

Ces paroles me touchèrent; l'air de celui qui les prononçait, quoique effaré, était si intéressant que je crus devoir prendre son parti. J'allais l'enlever à ses ennemis, qui l'avaient enfin désarmé, lorsqu'un autre jeune homme, tout sanglant, parut à mes yeux en se traînant avec peine de derrière quelques broussailles. "Mes amis," dit-il d'une voix faible aux nègres qui coururent à lui, "portez-moi à l'instant dans le palais de ma chère Adna; que mon dernier regard se fixe sur elle; et puisse le Ciel m'accorder assez de temps pour lui engager ma foi. Vous ne sauriez mieux me venger de mon frère, qui m'a assassiné pour empêcher ce mariage et avoir mon bien. Je vois que vous avez su, mais trop tard, son atroce dessein, et que vous avez commencé à l'en punir. N'achevez pas. Laissons son sang couler dans ce lieu écarté; nous sommes dispensés de lui donner des secours."

Les nègres obéirent, ils emportèrent leur maître; le criminel resta étendu sur la place, pâle et hagard, comme un spectre sorti de l'enfer; et je ne fus nullement tentée de lui accorder mon assistance.

Ces deux aventures achevèrent de me convaincre combien les actes de ma bienfaisance pourraient être souvent mal placés. Je résolus d'en appeler à la justice d'Asfendarmod sur le changement que de tels événements avaient opéré dans mon cœur.

Cependant, comme je connaissais son extrême sévérité, je crus qu'il serait mieux pour moi d'être secondée par ma sœur, ainsi j'abandonnai ma tour, et pris mon essor vers elle.

L'habitation que Ganigul avait demandée à mon père répondait parfaitement à ses souhaits. C'était une petite île qu'une rivière transparente et bordée d'épines fleuries entourait sept fois. Dans l'espace que laissait entre eux chacun de ces cercles, l'herbe

était si fraîche que les poissons quittaient souvent l'onde argentée pour venir s'y jouer. Diverses sortes d'animaux broutants paissaient dans ces prés émaillés de fleurs. Chaque espèce se trouvait si heureuse dans les limites qui lui étaient assignées qu'elle n'avait garde d'en franchir les bornes. L'île entière était tout à la fois un parterre et un verger; il semblait que les arbustes odoriférants eussent pris en amitié les arbres fruitiers, tant ils s'étaient fortement entrelacés dans leurs branches. Les fleurs plus faibles bordaient les plages, qu'un sable d'or le plus pur couvrait. Un berceau d'orangers et de myrtes, auquel un buisson de roses gigantesques servait de palissade, était le palais de ma sœur et le lieu où elle se retirait la nuit avec six Périses qui s'étaient attachées à son sort. Ce réduit délicieux était situé au centre de l'île; un ruisseau, que des milliers de filets d'eau avaient formé à son entrée, le traversait, et se redivisait à sa sortie. Comme ses flots hâtifs coulaient sur un gravier inégal, ils faisaient un murmure qui s'accordait parfaitement avec la voix mélodieuse des rossignols. Des deux côtés du ruisseau étaient des lits composés de fleurs effeuillées et de plumes de diverses couleurs que les oiseaux avaient secouées de leurs légers petits corps, et sur lesquelles on dormait voluptueusement. Ici Ganigul se retirait souvent en plein jour, pour y lire à loisir les annales merveilleuses des Ginns, les chroniques des mondes passés, les prophéties des mondes futurs.

Après les jours d'agitation que j'avais passés dans ma tour, il me sembla reprendre une nouvelle vie dans une demeure si paisible. Ma sœur m'y accueillit avec mille caresses, et ses amies ne furent pas moins empressées à me procurer des amusements. Tantôt elles défiaient à la course les animaux aux pieds légers, tantôt elles unissaient leurs célestes voix au

chant des oiseaux. Elles folâtraient avec les chèvres, qui, ainsi que les brebis et les vaches, s'empressaient à leur présenter des mamelles pleines de lait; elles disputaient d'agilité avec les sémillantes gazelles. Parmi tous ces animaux qui leur fournissaient ainsi des recréations journalières, le chien fidèle et caressant, le chat souple et leste n'étaient pas oubliés; mais rien n'était aussi aimable qu'un petit leiki, qui ne quittait jamais l'heureuse Ganigul. Le divin ramage de ce charmant oiseau, les brillantes couleurs de son plumage étaient moins admirables encore que la sensibilité extrême de son cœur, et l'instinct surnaturel dont une puissance supérieure s'était plu à lui douer. Soit qu'il se reposât sur le sein de sa maîtresse, soit qu'en voltigeant autour des myrtes qui lui prêtaient leurs ombrages, il articulât des vers éternellement variés, il ne cessait d'être attentif à tous ses mouvements, et semblait attendre avec ardeur ses ordres. Le battement de ses ailes exprimait sa joie quand son zèle était employé; il volait comme l'éclair pour chercher les fleurs, les fruits que Ganigul lui demandait; il les lui apportait dans son bec incarnat, qu'il insinuait ensuite amoureusement entre ses lèvres pour se payer de ses peines. J'avais quelquefois part à ses caresses, et les lui rendais bien, mais c'était en soupirant de n'avoir pas un tel compagnon dans ma solitude.

Ma sœur m'avait sagement fait observer que, comme c'était alors la grande assemblée des Péris, à laquelle Asfendarmod présidait, il fallait différer la visite que nous comptions lui rendre à un temps plus convenable. "Ma chère Homaïouna," me dit-elle un jour, "vous connaissez ma tendresse pour vous, et vous savez que je ne désirerais rien tant que votre compagnie. Plût au ciel que vous eussiez, comme moi, choisi la paix et la tranquillité de cette

demeure! Puisse mon père vous permettre d'en partager les délices! Cependant, je vous conseille d'essayer encore un peu de temps du genre de vie que vous avez pris; ou vous y trouverez des satisfactions auxquelles vous ne vous attendez pas, ou vous aurez de nouvelles raisons à alléguer au sévère Asfendarmod pour vous en dispenser. Quant au moment de votre départ, éloignons-le tant que nous pourrons; jouissez ici de mon amitié, et de tout ce qui m'entoure. L'art est exclus de chez moi, mais la nature m'y prodigue ses dons; je possède tout ce que j'avais souhaité, et même au delà, car je n'avais aucune idée du présent qu'un heureux hasard m'a fait."

"Vous voulez, sans doute, parler de votre oiseau bien-aimé?" dis-je toute émue. "Comment donc l'avez-vous eu?"

"Oh, je vous en conterai volontiers l'histoire," me répondit-elle; "j'y pense toujours avec un nouveau plaisir. J'étais assise à l'ombre de ce grand lilas, dont les fleurs répandent une odeur si agréable, quand soudainement le ciel s'est paré de couleurs plus vives, plus rosées que celles de la plus brillante aurore. Une lumière, dont l'intensité ne saurait se décrire, répandit partout une joie et un contentement ineffables. Elle paraissait venir en ligne droite comme d'une espèce de sanctuaire—du trône même, si j'ose le dire, de la suprême puissance. En même temps les accords d'une divine harmonie se sont fait entendre—sons ravissants, indéfinis, qui se perdaient dans le vague des airs. Une nuée d'oiseaux presque imperceptible traversa tout le firmament. C'était le murmure de leurs innombrables ailes, mêlés à celui de leur chant, qui m'avait jetée en extase. Pendant que mon âme était absorbée dans la jouissance de ces merveilles, un oiseau s'est détaché du

groupe, et tomba comme exténué à mes pieds. Je le ramassai avec tendresse, je le tins dans mon sein pour le réchauffer, je l'encourageai à reprendre son essor; mais il ne voulut pas me quitter. Il revenait toujours à moi, et paraissait désirer tout devoir à mes soins. Sa forme, comme vous voyez, est celle d'un leiki; mais ses qualités intérieures égalent celles des êtres les plus favorisés. Une inspiration céleste paraît diriger ses chants, son langage est celui de l'empirée, et les sublimes poésies qu'il récite ressemblent à celles que les bienheureuses Intelligences font entendre au sein de la gloire et de l'immortalité. Tout merveilleux qu'il est, dans un pays même où tout est prodige, il me suit, il me sert comme l'esclave le plus soumis; je suis l'objet de sa plus tendre reconnaissance, il l'est de mon admiration et de mes soins. Ah, qu'à bon droit il est nommé l'oiseau de l'amour!"

Ces dernières paroles me causèrent un trouble que j'eus bien de la peine à cacher. L'envie s'empara de mon âme. Sans doute j'en avais pris la contagion chez les hommes, car cette avilissante passion avait jusqu'alors été inconnue parmi nous. Tout aigrissait mon chagrin, je cherchais à être seule, et ne pouvais me souffrir moi-même. Je sortais la nuit du berceau toujours fleuri de ma sœur, pour errer au hasard dans des abîmes de feuillage. Alors, la brillante illumination que produisaient des milliers de vers luisants m'impatientait; j'aurais volontiers écrasé ces insectes, dont j'avais auparavant admiré l'étonnant assemblage et la merveilleuse vertu. C'était l'obscurité qu'il fallait à mes honteuses rêveries. "O Ganigul!" disais-je, "que vous êtes heureuse, et que je suis misérable! Quelle comparaison entre cette île paisible et ma tour, entre vos doux loisirs et mon agitation continuelle, entre ces objets toujours riants,

ces animaux innocents et fidèles qui vous environnent, et cette terre inégale, ces hommes pervers et ingrats que j'ai toujours sous les yeux! Ah! votre aimable oiseau m'est plus nécessaire qu'à vous! Vous avez des amies empressées à vous plaire, un nombre infini de créatures qui vous amusent; pourquoi, du moins, n'aurais-je pas celle-ci, qui me tiendrait lieu de tout? oui, je l'aurai, je vous l'enlèverai; car vous me le refuseriez, sans doute. Je l'emporterai avec moi; et vous ne manquerez pas de consolation dans ce charmant séjour."

Quoique je rejetasse d'abord avec horreur l'idée d'un tel crime, je m'y accoutumai insensiblement, et n'eus que trop tôt la funeste occasion de le commettre. Un jour que j'étais seule dans un petit bois de jasmins et de grenadiers, le leiki y vint chercher des fleurs. Je l'appelai, il vola à moi; aussitôt, lui liant les pieds et les ailes avec une tige légère, je le cachai dans mon sein. Comme j'allais m'enfuir avec mon vol, j'entendis la voix de ma sœur qui m'appelait. Alors un tremblement universel me saisit; je ne puis faire un seul pas. "Que me voulez-vous?" m'écriai-je, d'un ton chagrin.

"Ah! pourquoi," dit tendrement Ganigul, en se hâtant d'approcher, "pourquoi cherchez-vous ainsi la solitude? Au nom de notre amitié laissez-moi partager vos peines."

"Non," repartis-je, toute troublée, et en serrant fortement contre mon sein l'oiseau, qui tressaillait, et que je voulais empêcher de crier; "non, je ne vous embarrasserai pas davantage par ma présence. Adieu; je pars."

A peine avais-je prononcé ces mots qu'un nuage noir et épais voila le firmament et décolora la brillante végétation qui m'entourait, tandis que les sifflements d'une tempête faisaient retentir l'air.

Enfin mon père parut, porté sur un météore dont la réverbération terrible rendait tous les objets couleur de flamme. "Arrête, malheureuse!" m'écria-t-il, "arrête, et vois l'innocente victime que tu viens d'immoler à ta barbare envie."

Je regarde. O horreur! je venais d'étouffer cet oiseau si merveilleux, si chéri!

A l'instant mes yeux s'obscurcirent, je chancelai, et tombai par terre comme privée de vie.

Quand la voix retentissante d'Asfendarmod m'eut rendu le sentiment, je ne vis plus ni ma sœur ni ses amies, ni son fatale leiki; j'étais seule avec mon inexorable juge.

"Fille criminelle," me dit-il, "va ramper sur cette terre où Allah seul peut diriger les événements, et dont tu n'as rapporté que des vices. Examine les hommes à loisir avant que de prétendre les protéger. Tu conserveras parmi eux quelques-uns des privilèges attachés à ton être, mais tu seras exposée à plusieurs de leurs plus cruelles souffrances. Et vous, vents, mystérieux puissances invisibles—exécuteurs de mes ordres, portez-la jusqu'au séjour ténébreux des humains. Puisse-t-elle, par sa patience et sa sagesse, regagner ses droits à nos régions lumineuses!"

A cet arrêt foudroyant je me jetai toute éperdue à genoux, et, ne pouvant parler, j'élevais mes mains suppliantes vers mon père, quand, tout à coup, un tourbillon palpable m'environna, et, m'ayant enlevé du lieu où j'étais, me fit en tournoyant rouler en bas pendant sept jours et sept nuits. Au bout de ce terme je fus posée sur le dôme d'un palais qui commandait une ville immense. Je connus que j'étais arrivée à ma destination, et j'acquiesçai bien humblement au sort que j'avais mérité.

Je me mis ensuite à examiner ce qui m'entourait, et fut d'abord frappée de l'apparence lugubre qui

régnait par toute la ville; hommes, femmes, enfants, vieillards, tous avaient mis des cendres sur leurs têtes, et couraient çà et là d'un air empressé. Peu à peu ils s'attroupèrent dans la place qui était devant le palais, et paraissaient être dans l'attente de quelque événement extraordinaire. Comme je n'étais pas sûre d'avoir conservé le don de me transporter à volonté en tous lieux, je souhaitai en tremblant de me mêler parmi cette foule, et à l'instant je m'y trouvai placée à côté d'un grand eunuque noir qui tâchait de maintenir l'ordre en frappant avec sa canne à droite et à gauche. Malgré son air rébarbatif, sa physionomie me plut; je désirai d'être vue de lui, et il me vit.

"Que faites-vous ici, jeune fille?" me dit-il d'un ton moitié grondeur et moitié amical. "Quoi! sans voile! comme une écervelée! Cependant vous avez l'air modeste, si votre mine ne me trompe pas. Suivez-moi à l'instant dans le palais; vous ne pouvez manquer d'être insultée parmi cette multitude. D'ailleurs, j'aime les aventures, et vous me conterez les vôtres."

Je baissai la tête en signe de soumission, et, prenant l'eunuque par sa robe, je me mis en devoir de l'obéir. Il se fit faire place à force de coups. A ses ordres les gardes me laissèrent passer, et il me conduisit dans son appartement, qui était de la dernière propreté. "Asseyez-vous," me dit-il; "vous devez être fatiguée. Je n'ai pas en ce moment le loisir d'écouter une longue histoire; dites-moi seulement, et en peu de mots, qui vous êtes, et comment vous vous êtes trouvée à moitié déshabillée, au milieu de cette populace et, à ce qu'il m'a paru, toute seule."

"Je suis," répondis-je, "l'infortunée fille d'un prince très puissant et qui demeure bien loin d'ici. J'ai été enlevée d'auprès de lui je ne sais par qui;

on m'a fait voyager pendant plusieurs jours si rapidement que je n'ai pu m'apercevoir de la route que je tenais; enfin on m'a laissé ici dans l'état où on m'avait prise, et où vous me voyez, moins malheureuse que je ne croyais l'être si j'obtiens votre haute protection."

"En effet," reprit Gehanguz—c'était le nom de l'eunuque—"ce que vous avez d'habillement est beau; vous avez de plus un air de grandeur qui convient bien à ce que vous dites de votre naissance; mais soyez franche, et dites-moi si vos enleveurs ne vous ont pas outragée chemin faisant."

"Oh! nullement," répondis-je; "c'était un complot de vengeance, et la malice ferme l'entrée du cœur aux autres passions."

"En voilà assez pour le moment," dit Gehanguz, "vous avez l'air de ne pas manquer d'esprit, et vous pouvez m'être aussi utile que je vous le serai. Reposez-vous; prenez quelques rafraîchissements et habillez-vous comme il convient; je vous reverrai dans peu d'heures."

En achevant ces mots, il frappa des mains, donna des ordres à plusieurs jeunes filles qui parurent à l'instant, et partit.

Les jeunes filles s'approchèrent de moi avec beaucoup de respect, me mirent au bain, me frottèrent d'essences précieuses, me revêtirent d'un très bel habillement, et me servirent une excellente collation. Je gardai cependant un profond silence, plongé dans l'abîme de mes tristes pensées; "que ferais-je?" disais-je en moi-même; "resterais-je ici sous la garde de Gehanguz? Il me paraît bienfaisant; mais j'ai appris à me défier des apparences chez les humains. Je sens que je puis prendre mon essor pour tous les coins habitables de la terre; mais je trouverai des hommes partout, et serai dans la même inquiétude.

Ne vaut-il pas mieux, puisque je mérite la punition que mon père m'a infligée, la subir toute entière en m'abandonnant au sort, et ne me servir de mon pouvoir surnaturel que dans les occasions où je ne pourrai m'en dispenser? D'ailleurs, les terribles exécuteurs des ordres d'Asfendarmod m'ont placée en ces lieux. C'est une raison de plus pour y rester, et tâcher par une resignation sans bornes de regagner ces régions heureuses dont l'entrée ne m'est pas à jamais interdite."

Le sommeil ferma enfin mes paupières; un songe fortuné me rappela au Shadukan: j'étais auprès de Ganigul, sous son berceau d'orangers et de myrtes; elle me regardait d'un œil triste et compâtissant; son leiki volait autour d'elle en faisant des cris plaintifs; comme elle tâchait de l'apaiser, je me jetai à ses pieds; alors elle me prit dans ses bras, et me tenait serrée contre son sein avec une extrême tendresse, quand, au milieu de l'extase que me causait cet embrassement, la voix de l'eunuque me réveilla. "Allons," me dit-il, avec son ton brusque, mais pourtant assez agréable, "parlons un peu de vos affaires, et commencez par m'apprendre votre nom."

"Je m'appelle Homaïouna," répondis-je, en poussant un profond soupir. "On a, sans doute, eu tort de me nommer ainsi."

"Oh! point du tout," s'écria Gehanguz; "il n'y a point de bonheur qui dure toute la vie sans du moins éprouver un revers; vous avez essuyé le vôtre, nous allons à présent réussir dans tous nos projets, et voici de quoi il est question. Vous êtes dans la fameuse ville de Chouca capitale du plus grand et du plus riche pays qui soit dans la péninsule de l'Inde. Le roi qui y régnait, il y a quelques jours, avait vingt autres rois pour vassaux, des éléphants sans nombre, des trésors qu'on ne pouvait évaluer,

une multitude de sujets industrieux et soumis; mais, avec tout cela, il a bien fallu qu'il s'endormit comme un autre homme. On l'a mis ce matin dans son lit de long repos, et c'est pour cela que vous avez vu tout le peuple en deuil."

"C'est à dire," interrompis-je, "que ce grand monarque est mort, et qu'on vient de l'enterrer?"

"Fi donc!" s'écria l'eunuque d'un air rechigné, "comment osez-vous prononcer des mots si désagréables à l'oreille; ils sont bannis du Choucan. Soyez sur vos gardes là-dessus, ou vous démentirez tout ce que je prétends dire de votre naissance et de l'éducation élevée qu'elle fait supposer."

"Ne craignez rien," repartis-je en souriant, "je saurai me conformer à un usage si délicat."

"Eh bien!" poursuivit-il d'un ton radouci, "vous saurez que notre bon roi n'avait jamais eu d'enfants que deux filles jumelles également belles et aimables; soit qu'il fut embarrassé de faire un choix entre elles, soit qu'il eut des raisons pour n'en faire aucun, il n'a jamais de sa vie fait entendre à qui des deux il laisserait sa couronne. Cependant quelque temps avant son dernier sommeil, il fit venir quatre vieillards dont la profonde sagesse ne s'était jamais démentie pendant cinquante ans qu'ils avaient été ses visirs, et leur remit le parchemin sacré qui contenait ses dernières volontés, bien cacheté des vingt-et-un sceaux de l'empire. On l'a ouvert il n'y a que quelques moments, et rien n'est décidé."

"Comment," dis-je, "il n'a pas nommé à sa succession?"

"Non," répondit Gehanguz, "il a seulement laissé à ses filles un problème à résoudre, qui, à ce qu'on m'a assuré, est très embarrassant, avec ordre que celle qui s'en tirera le mieux selon ses idées, dont les quatre visirs sont aussi dépositaires, sera déclarée

reine absolue du Choucan et de ses dépendances. J'avais eu quelque connaissance de son intention par une des sultanes favorites qui m'a toujours protégé, encore plus pour mon zèle que par égard pour ma charge de chef des eunuques; mais comme elle ne savait pas elle-même la question proposée, elle n'a pu me la dire. Si l'on en juge par la contenance des princesses, à qui seules les quatre visirs l'ont communiquée, il faut qu'elle soit fort épineuse. Elles paraissaient plongées dans une profonde rêverie au sortir du divan. On les a même entendues se dire tout bas l'une à l'autre qu'elles n'avaient pas trop des quarante jours qu'on leur accordait pour rêver à la réponse qu'elles doivent faire. Voilà l'état où sont les choses," continua Gehanguz, "et voici mon projet; je vous mettrai auprès des deux princesses, qui vivent ensemble dans une parfaite union en apparence; elles vous recevront avec plaisir, car elles aiment la nouveauté, et sont ennuyées de leurs filles esclaves. Vous vous insinuerez dans leurs bonnes grâces, et partagerez vos attentions entre elles de manière que laquelle des deux qui soit reine vous conserve sa bienveillance. Vous leur parlerez souvent de moi, et détruirez autant qu'il vous sera possible tout ce que les petites étourdies qui les entourent peuvent dire à mon désavantage. Si vous en trouvez une plus inclinée en ma faveur que l'autre, vous l'aiderez de vos conseils, et j'y joindrai les miens en cas qu'elle vous confie la grande question à laquelle elle doit répondre. A tout hasard vous prendrez mon parti auprès de toutes les deux. "Le peu de paroles que vous m'avez dites marquent que vous avez de l'intelligence; vos yeux en promettent encore davantage; il vous sera donc facile de prendre sur les princesses l'ascendant que les gens d'esprit prennent naturellement sur ceux qui n'en ont pas autant,

SAINT PETER'S COLLEGE LIBRARY
JERSEY CITY, NEW JERSEY 07306

ainsi vous me conserverez dans mon poste et vous serez la favorite d'une grande reine, ce qui n'est pas à dédaigner. Au reste, ce n'est pas l'ambition, encore moins l'intérêt, qui m'excite à tout ceci; c'est le désir de voir continuer dans le harem l'ordre admirable que j'y ai mis. Je serai au désespoir que quelque tête de travers vînt détruire un ouvrage qui m'a coûté tant de peine qu'on ne saurait l'imaginer. Vous verrez vous-même l'effet de mes soins, et je ne doute pas que vous ne me serviez par un sentiment de justice; mais cela ne me dispensera pas de celui de la reconnaissance."

J'avais attentivement écouté Gehanguz; j'avais examiné ses yeux pour voir s'il n'y avait point certain petit nuage d'embarras qui décèle les mauvais desseins, et je n'y avais découvert qu'une âme ardente, facile, et sincère. Cependant je résolus d'être exacte dans les observations qu'il m'allait mettre à portée de faire, et de ne le servir qu'autant qu'il le mériterait.

Dès le jour même, l'eunuque me présenta aux princesses Gulzara et Rezié en leur faisant une éloge de moi telle qu'il aurait pu la faire s'il m'eût connue pour ce que j'étais. A tout ce qu'il inventait de mon esprit et de mes talents je ne pus m'empêcher de sourire, en lui donnant un coup d'œil qui l'embarrassa; mais j'eus pitié de lui, et le rassurai par un autre regard qui lui fit sentir que je tiendrais tout ce qu'il promettait.

Me voilà donc de souveraine dans le Shadukan devenue esclave à Chouca. Voilà ma céleste beauté changée en une figure fort ordinaire, ma jeunesse florissante en un âge peu attrayant; et je devais demeurer dans cet exil et sous cette forme pendant un temps sans limite, sujette à des maux que je ne connaissais ni ne prévoyais point encore. La chute

était terrible; mais je me l'étais attirée, et je ne murmurai pas.

Mes nouvelles maîtresses se prirent d'abord d'une vive amitié pour moi—je leur faisais des contes qui les divertissaient: elles étaient transportées de plaisir quand je chantais, et accompagnais ma voix mélodieuse sur le luth. Si je leur inventais quelque nouvelle parure, elles en paraissaient plus belles; les rafraîchissements que je leur préparais avaient une saveur toujours diversifiée et agréable. A tout cela le pauvre Gehanguz ouvrait de grands yeux et s'extasiait de surprise et de joie.

Gulzara me plaisait beaucoup plus que sa sœur: mais j'avais des bonnes raisons pour me défier de ce mouvement involontaire qui nous attire vers un objet et la plupart du temps nous trompe. Je ne fus pas fâchée quand les deux princesses se mirent à se disputer à qui m'aurait le plus souvent en particulier. C'était là me donner l'occasion de les mieux examiner; j'en profitai, et bientôt fus convaincue que, cette fois, mon inclination m'avait bien dirigée. Rezié sous les dehors d'une affabilité séduisante cachait un cœur méchant, et en aurait imposé si ses passions violentes ne l'eussent pas quelquefois emportée hors d'elle-même. Quand sa vanité lui eut persuadé que je la préférais à Gulzara, elle se livra entièrement à moi, et me révéla la question du roi son père, ainsi que la réponse qu'elle y avait préparée. Je vis avec plaisir qu'elle ne serait pas reine: elle méritait si peu de l'être! Tous ses projets étaient injustes envers les peuples et pleins de malice contre sa sœur. Gulzara, plus réservée, ne m'accorda pas si aisément sa confiance; il me fallut l'obtenir par des attentions et des assiduités qui ne me coûtaient rien, parce que je l'aimais et désirais pouvoir lui être utile. Enfin elle m'avoua de ce ton simple et vrai

qui persuade qu'elle n'avait nulle ambition et ne pourrait souhaiter d'être reine que pour faire du bien, mais qu'à cet égard elle s'en reposait sur sa sœur, et ne s'était pas seulement donnée la peine de penser à la question proposée par le roi son père. Tout ce qu'elle me disait me la faisait trouver si digne de régner que je me crus obligée de lui représenter qu'elle devait aspirer au trône et se soumettre aux dernières volontés du roi; mais je ne lui persuadai qu'après lui avoir expliqué l'embarrassant problème d'une manière dont elle parut singulièrement satisfaite.

Le jour que cette grande affaire devait se décider, la ville retentit des bruyants instruments en usage dans le pays—les peuples s'attroupèrent de nouveau en bourdonnant comme des essaims d'abeilles effarouchées; et Gehanguz, me tirant à part, me demanda si je savais quelque chose de ce qui allait se passer.

"Tranquillisez-vous," lui dis-je, "tout ira bien, vous serez conservé dans votre poste, car je suis convaincue que vous le désirez par un bon motif."

A ces mots il se mit à sauter comme un chevreuil, et courut ouvrir la porte du divan aux princesses, que je suivais.

On y était déjà assemblé, et le spectacle était des plus frappants. Au fond d'une salle immense et mystérieuse s'élevait un trône d'un émail bleu semé d'une infinité de phosphores en guise d'étoiles, lesquelles rendaient une clarté encore moins vive que terrible. Quatre colonnes, dont deux étaient de jaspe sanguin et deux du plus pur albâtre, soutenaient ce trône symbolique. Je vis d'abord que c'était là l'ouvrage des Ginns—je compris que les colonnes rouges signifiaient la sévérité, les blanches la clémence, et les étoiles cette lumière imposante qui

s'émane d'un bon monarque, et qui seule doit éclairer ses peuples. Les quatre vieux visirs chargés des ordres du roi endormi se tenaient debout en dedans d'un grillage d'acier armé de pointes, lequel entourait le trône. A quelques pas en dehors on avait rangé des tapis semblables à ceux dont on se sert dans les mosquées pour la prière, sur lesquels étaient à genoux les ambassadeurs des vingt rois vassaux de la couronne de Choucan. Les grands de l'état gardaient une plus considérable distance, tous profondément inclinés et le doigt sur la bouche.

Les princesses s'avancèrent jusqu'à la grille d'acier, les yeux baissés et les mains croisées sur la poitrine. Alors un des visirs, après avoir montré à l'assemblée le seing du roi, écrit en grosses lettres sur du parchemin transparent, lut à haute voix ces mots:

"Rezié, et vous, Gulzara, je n'ai pas voulu décider qui de vous deux doit franchir les pointes acérées qui entourent le siège royal. Je vous rend l'arbitre de votre sort. Répondez: Qui est plus digne de régner, ou d'une princesse vierge qui se marie, aime son mari, et donne des successeurs au trône, ou d'une princesse vierge qui, ne se mariant pas, a une multiplicité de fils et de filles qu'elle chérit comme la prunelle de ses yeux?"

"Sages vieillards," dit Rezié, "vous voyez bien que le roi, en ordonnant qu'on nous propose cette étrange question, a voulu se divertir, et qu'il n'y a qu'une femme chaste et uniquement attachée à son époux qui mérite de remplir son trône. Ma sœur pense sans doute comme moi; et nous régnerons ensemble, si vous le trouvez bon."

Les visirs ne répondirent rien—ils se tournèrent vers Gulzara, qui, d'un air modeste, parla ainsi: "Je pense que le roi notre père a voulu insinuer qu'une princesse qui ne voudrait être mère que de

ses sujets, qui penserait plutôt à les rendre heureux de son vivant qu'à leur donner des maîtres après sa mort, qui n'aurait d'autres soins que le bien public, serait vraiment digne d'être reine. Je promets de ne me jamais marier, et de n'avoir d'enfants que mes peuples."

A peine eut-elle prononcé ces mots que les quatre visirs, ayant impétueusement ouvert la porte du grillage, se jetèrent à ses pieds, en criant de toutes leurs forces, "Honneur et gloire à Gulzara, reine du Choucan; qu'heureuse à jamais soit Gulzara notre reine."

Les ambassadeurs et les grands répétèrent ces acclamations d'un ton encore plus haut; elles parvinrent iusqu'aux peuples assemblés devant le palais, lesquels en firent retentir l'air tout en se frappant les uns les autres sans miséricorde. Les soufflets, les coups de poings, et même de poignard, volaient de toutes parts. C'était un vacarme si horrible qu'il m'aurait effrayée, si j'avais pu m'effrayer de quelque chose. "Quelle scène est ceci?" dis-je tout bas à Gehanguz. "Est-ce que tous ces gens-là sont saisis de la rage?"

"Non, non," me répondit-il, "ils ne font que ce qu'ils doivent faire. Ici c'est l'usage quand il arrive quelque grand et fortuné événement d'en graver le souvenir de cette manière. Cela aide beaucoup à la mémoire. Heureux ceux qui ont perdu un œil ou quelque membre dans ces occasions! Leur famille est alors regardée comme véritablement zélée pour le bien de l'état; et les enfants qui voient ces marques honorables sur leurs pères s'en glorifient de génération en génération. Au reste, ceci est une coutume très nécessaire, car le peuple est si volage qu'il oublie tout si l'on n'y prend garde."

Cependant les quatre visirs avaient montré à tout

le divan l'écrit du roi, qui prouvait que Gulzara avait bien répondu et devait être reine. On l'a plaça sur le trône, aux pieds duquel Rezié lui vint faire hommage avec un sourire qui parut d'applaudissement à tous les yeux, mais aux miens seulement un dépit masqué. La nouvelle reine assura sa sœur de toute sa tendresse—puis élevant trois fois sa main droite au-dessus de sa tête pour demander de l'attention, elle dit: "Vénérables conseillers de mon père, je n'entreprendrai jamais rien d'important sans demander votre avis: mais qui vous communiquera mes intentions? Qui entrera avec moi dans les détails nécessaires au bien de l'état? Je suis vierge, et j'ai promis de l'être toujours. Des entretiens journaliers avec un homme ne seraient nullement convenables. Je déclare donc Homaïouna, dont je connais la capacité, mon premier visir, et je veux qu'elle soit revêtue de tout le pouvoir attaché à cette charge." Les quatre vieillards, les vingt ambassadeurs, les grands du royaume, tous unanimement acquiescèrent au désir de la reine. Gehanguz me vint prendre en frissonnant de joie, et me plaça sur la première marche de l'estrade royale; chacun faisait à demi voix mon éloge, et pas un d'eux ne me connaissait. Alors Rezié, ne pouvant plus se contenir, demanda la permission de se retirer, et me dit tout bas en passant: "Voici encore une nouveauté de ta façon, méchante esclave; mais tu payeras cher ta présomption et ton insolence." Je ne fis pas semblant d'avoir entendu cette insultante menace, bien résolue de la cacher à Gulzara, qui en aurait été affligée et inquiète, car j'étais pénétrée d'admiration pour cette aimable princesse, ne m'étant nullement attendue à l'engagement généreux qu'elle avait pris.

"Pourquoi, ma souveraine," lui dis-je, quand nous fûmes seules—"pourquoi avez-vous promis de ne

point vous marier? Il suffisait d'avoir répondu conformément aux idées du roi votre père."

"Ce sacrifice n'est pas si grand que tu le penses, ma chère Homaïouna; mais je ne puis te dire davantage—des détails envénimeraient la blessure encore sanglante de mon cœur; et nous devons nous occuper d'autres objets. Je sens qu'il y a quelque chose de surnaturel en toi; c'est sur toi que va tomber tout le poids de la royauté. Commande dans mon empire; et, si je te suis chère, fais que les annales de mon règne soient célèbres par l'équité de mon gouvernement. L'espoir de vivre avec gloire dans la mémoire des hommes me consolera d'avoir vécu malheureuse parmi eux."

Je respectai le secret de Gulzara, et remplis son généreux souhait au delà de ses espérances. Toute l'Inde retentit de son nom; la prospérité de son empire causait l'admiration et l'envie de tous les rois. Les vingt princes ses vassaux voulurent absolument lui payer un double tribut; et la plupart l'apportaient en personne. Sur les belles terrasses qui servaient de toits aux palais des grands du Choucan étaient continuellement placées des bandes de musiciens—on y chantait les louanges de la reine, on y jouait des fanfares pour faire danser le peuple. Tout cela rendait Gulzara plus gaie qu'à l'ordinaire. Quant à Gehanguz, il ne se possédait pas de joie, et bénissait sans cesse l'heure où il m'avait rencontrée.

Il y avait déjà cinq ans que ma bonne conduite produisait tous ces biens—je me félicitais d'avoir enfin fait tant d'heureux, lorsqu'un matin le zélé eunuque entra dans mon appartement d'un air effaré. "Homaïouna," me dit-il, "venez bien vite chez la reine—elle est devenue folle, elle rit et pleure en même temps, passe d'un transport de joie à un accès de désespoir, et montre tous les signes d'une démence

complète. Ah! nous sommes perdus! Rezié voudra gouverner! La grande fabrique de bonheur que vous avez élevée dans le Choucan et mon petit chef-d'œuvre dans le harem vont être également détruits. Jour infortuné! jour rayé de noir! que ne suis-je mort avant de t'avoir vu!"

Je ne pris pas la peine de répondre aux exclamations de Gehanguz—je me hâtai de le suivre. Gulzara vint au-devant de moi avec des yeux égarés, et, m'ayant fortement serré la main: "Il est arrivé!—il n'est pas mort!—ses beaux sourcils seuls ont été brûlés et ses cheveux roussis! Mais tout cela lui est revenu aussi magnifique que jamais, et il demande à me voir! Quel bonheur imprévu! Ah, non! quel malheur accablant!" continua-t-elle, en se laissant tomber sur un sopha et en versant un torrent de larmes; "j'ai renoncé à lui pour jamais. Hélas! je ne l'ai pas fait par manque d'amour; c'est parce que je l'aimais trop! Que vais-je devenir! Donnez-moi vos conseils, Homaïouna! Je les suivrai; peut-être il se peut aussi que je vous disgracierai pour me les avoir donnés."

"Calmez-vous, ma reine," lui dis-je, "et expliquez-vous. Je n'entends ni ce que vous voulez dire ni de qui vous parlez."

"Oh! tu as raison," reprit-elle, "je ne t'ai jamais conté mon histoire avec le prince Tograï, le neveu de ma mère—lui que j'ai chéri dès ma plus tendre enfance, et qui répondait de tout son âme à ma tendresse—lui qu'on disait avoir péri dans un embrasement et qui revient quand, fidèle à sa mémoire, j'ai promis de ne point me marier. Que dira-t-il?"

"Il sera sans doute pénétré de reconnaissance quand il saura que ce grand sacrifice qu'on vanta partout comme un acte de générosité inouïe n'a été fait que pour lui, et l'applaudira s'il est digne de vous."

"Vous en parlez de grand sangfroid, sage Homaïouna," répliqua la reine; "l'ardeur de mes sentiments ne saurait souffrir ce langage glacé. Retirez-vous; et vous, Gehanguz, introduisez le prince Tograï à l'instant."

J'obéis—en me condamnant moi-même encore plus que Gulzara ne le faisait pour avoir voulu tenir tête à une passion si pleine de délire et n'avoir pas un peu cédé à son premier mouvement.

Pendant trois heures, les plus cruelles que j'eusse passées depuis mon exil du Shadukan, je ne fis que m'affliger pour mon aimable princesse, et déplorai l'instabilité de son bonheur, que je croyais avoir établi sur des fondements inébranlables. Ce fut elle-même qui me tira de ma rêverie. Elle vint à moi les bras ouverts et commença par m'inonder de ses larmes. Enfin, s'étant un peu calmée, elle me dit: "J'ai repris ma raison, chère Homaïouna, mais ma douleur profonde ne se dissipera pas aussi aisément que ma folie—écoute—frémis—et plains-moi. Le prince Tograï a paru à mes yeux tel qu'il aurait pu être en venant de se baigner à la source immortelle des eaux du prophète Kedder—il brillait de beauté, de jeunesse, et, à ce qu'il m'a semblé, d'amour—il s'est jeté à mes genoux pour baiser le pan de ma robe—je lui ai tendu la main, et l'aurais, je crois, embrassé, si la présence de Gehanguz, à qui j'avais ordonné de se tenir à une certaine distance, ne m'avait retenue. Il a lu dans mes yeux les mouvements de mon cœur, et, au lieu de me témoigner cette reconnaissance dont vous me parliez tantôt, il a éclaté en reproches—je lui ai pardonné son emportement—j'ai tâché de l'apaiser—j'ai été jusqu'à lui offrir de résigner la couronne de Choucan pour m'unir à lui—je lui ai protesté sincèrement qu'avec lui je ne regretterais pas un trône auquel je devais

renoncer dès que je voulais enfreindre l'engagement solennel que j'avais pris en l'acceptant. 'En effet,' ajoutai-je, 'comment chérirais-je mes peuples comme une tendre mère lorsque mon époux serait l'unique objet de mon affection et de mes pensées? La gloire que j'ai acquise n'était qu'un soulagement à la douleur que me causait votre perte—je vous retrouve et je puis m'en passer.' Je sens," continua la reine, "toute la honte d'une telle faiblesse; mais le croiriez-vous, Homaïouna? l'ingrat Tograï a osé en abuser—il n'a pas craint de me dévoiler son cœur plus noir que le visage d'un éthiopien. 'Que parlez-vous de renoncer à l'empire de Choucan?' s'est écrié l'arrogant prince; 'est-ce bien la reine Gulzara qui tient un tel discours, ou plutôt qui se plaît à débiter une rapsodie digne des hermites du désert d'Héjaz? Laissons là tout ce badinage, et parlons sérieusement. Si vous avez gémi de mon exil, si vous avez pleuré ma prétendue mort, si vous m'aimez enfin comme vous me le dites—faites-moi incessamment monter sur le trône bleu éclairé de phosphores. Le radotage de votre père n'a rien à faire avec vos droits à la couronne, encore moins avec la possession assurée. Je soutiendrai les uns et j'affermirai l'autre par ma valeur—des ruisseaux de sang couleront avant que le moindre reproche désagréable puisse parvenir à vos oreilles. Tous ceux qui vous approcheront vous respecteront ainsi que moi. Qui occupe le siège royal n'est lié par aucune promesse. Cependant, commencez par vous défaire d'une certaine créature à qui vous avez ridiculement donné la place de votre grand visir. On la soupçonne d'être magicienne, elle n'est peut-être qu'artificieuse et méchante; mais c'en est bien assez pour la faire mettre dans un sac et la jeter dans le fleuve. Allons, ma bien-aimée—décidez-vous—ne soyez pas si interdite—n'avez-vous

pas assez attendu le bonheur qui vous est assuré dans mes bras?' Tograï avait raison de dire que j'étais toute troublée—je me sentais mourir—mais l'horreur que m'ont causée tant d'impiété et tant d'insolence a ranimé mes forces. Au lieu de répondre, j'ai frappé des mains; Gehanguz a sifflé, et aussitôt cinquante eunuques ont paru le sabre levé. O prodige d'une passion que la honte même n'a pu surmonter—j'ai eu pitié de lui, et lui ai dit d'un air plus ferme que courroucé, 'Neveu de ma mère, je te donne la vie en faveur des liens du sang qui nous unissent. Sors de ma présence, et fais en sorte de ne jamais t'offrir à ma vue si tu ne veux pas subir le châtiment que tu mérites, et être haché en mille pièces par ces sabres étincelants que tu vois.' En achevant ces mots, j'ai fait signe aux eunuques de faire sortir le misérable prince, mais il a fallu qu'ils l'emportassent—il ne pouvait se soutenir, tant il était saisi de frayeur. Pendant une heure entière je suis restée comme pétrifiée sur mon estrade, ensuite une foule d'idées rapides et déchirantes m'ont jetée dans une sorte de délire—je croyais voir Tograï aimable et soumis tel qu'il était quand, banni par mon père, il me fit ses adieux, il y a sept années; mais il disparaissait, et voilà Tograï altier et scélérat qui prenait sa place et me donnait des conseils ou plutôt des ordres iniques et déshonorants pour moi. Jamais, jamais, Homaïouna, ces deux images ne cesseront de m'agiter—la mort seule peut m'en délivrer; mais je mourrai digne de vos regrets—cependant écoutez et observez mes ordres—vous viendrez tous les jours après l'heure du divan voir couler mes larmes et y mêler, si vous voulez, les vôtres. Vous prendrez soin que Gehanguz rende l'intérieur de mon palais aussi triste que mon cœur. Je veux que mes musiciennes ne chantent et ne jouent devant moi que des airs lugubres. Je ne ferai point

cesser l'allégresse publique; mais qui m'abordera le sourire sur les lèvres redoublera mes peines."

J'assurai Gulzara que ce serait un soulagement pour moi de confondre mes pleurs avec les siens, et qu'elle serait en cela, comme en tout le reste, exactement obéie; car j'avais résolu de tromper sa douleur au lieu de la combattre. Les devoirs de son état me fournissaient des dissipations pour elle que je ne négligeais pas; et, sans un incident funeste, j'aurais peut-être ramené la tranquillité dans ce cœur généreux.

Rezié s'était retirée dans un palais qu'elle possédait au sommet d'une montagne; elle ne paraissait que rarement dans la présence de sa sœur, et seulement alors pour y jouer les rôles qu'elle étudiait dans sa solitude; tandis que Gulzara, qui ne l'avait point encore démasquée, payait son feint attachement d'une amitié sincère. Il y avait longtemps que la perfide princesse n'était venue à Chouca, lorsqu'un jour son premier eunuque demanda de sa part une audience. Je voulais me retirer; la reine me retint; le messager fut introduit et parla ainsi: "La princesse Rezié, dont voilà l'anneau de créance, se prosterne devant vos augustes pieds, et reconnaît que votre altesse a, par ses lumières, justement acquis le trône auquel elle avait aspiré. Elle ose cependant vous supplier de lui accorder en dédommagement la permission d'épouser le prince Tograï, qui n'est animé que par les rayons de sa présence, et qui de son côté a besoin de quelques consolations dans le malheur qu'il a eu de perdre les bonnes grâces de sa glorieuse souveraine. L'incertitude où est ma princesse sur votre réponse la retient dans des cruelles angoisses, et le prince n'ose paraître devant vous; sans ces obstacles ils seraient venus tous les deux vous demander à genoux l'accomplissement du commun désir de leurs cœurs."

A la pâleur qui s'était répandue sur le visage de

Gulzara, aux palpitations de son sein, je vis qu'elle allait tomber en défaillance. Je dis au fatal eunuque de sortir et d'aller attendre dans la prochaine galerie une réponse à son message. Gehanguz, qui avait, ainsi que moi, pris l'alarme, le mit aussitôt dehors, et revint justement à temps pour m'aider à soutenir la reine, qui s'était évanouie dans mes bras. Comme nous ne voulions pas faire triompher ses ennemis, nous lui donnâmes des secours sans appeler personne. Le syncope fut long. Elle ouvrit enfin les yeux, qu'elle tourna languissamment sur moi, et, après quelques moments de silence, me dit d'un air assez tranquille: "Que ferai-je, Homaïouna?"

"Ce que la générosité de votre cœur vous dicte," répondis-je.

"Mais ma sœur," reprit-elle, "ne saurait être heureuse avec un homme si méchant, et mes peuples seraient un jour, jour qui n'est pas éloigné, très misérables. Ne devrais-je pas les sauver tous quand je le puis encore, en faisant à l'instant trancher la tête à Tograï? Je frémis d'être réduite à cette extrémité; mais ici, je crois la cruauté un mal nécessaire; qu'en dites-vous, Homaïouna?"

"C'est à Allah seul à régler le présent sur l'avenir, qu'il voit sans nuage," repartis-je!

"Vous voulez donc que je donne mon consentement à cette odieuse union," dit-elle d'une voix altérée. "Eh bien, faisons-nous encore cette violence; ce sera le coup mortel. Allez, Gehanguz; allez porter une réponse favorable au désir de ma sœur et de son...." Elle n'acheva pas, poussa un cri douleureux, et retomba sans sentiment sur son lit.

Alors nous ne pûmes plus dissimuler; les douze médecins en faction furent appelés; ils tâtèrent tous à la fois le pouls de l'insensible Gulzara dans les endroits où il est le plus marqué. J'étais plongée dans

les plus déchirantes incertitudes lorsque ces oiseaux de mauvais augure croassèrent ces cruels mots: "Elle dort, elle dort pour jamais." Ils n'avaient dit que trop vrai; Gulzara venait d'expirer.

Il m'est impossible de vous peindre l'affliction que me causa cette funeste catastrophe; elle était d'autant plus grande que je croyais m'avoir à reprocher la mort prématurée de l'aimable Gulzara: "Inconsidérée que je suis," disais-je en moi-même; "j'ai excité cette généreuse princesse à faire un effort au-dessus de ses forces; j'ai par là avancé la triste période de ses utiles jours; je ne connais encore ni la violence des passions des humains, ni l'étendue et le pouvoir de leur faible raison, et je veux les gouverner! Dure expérience! qui m'a fait perdre une amie presque aussi chère à mon cœur que Ganigul et son fatal oiseau; mais devais-je la laisser se souiller du sang d'un prince à qui on ne pouvait reprocher qu'une ambition dont il ne tenait qu'à Allah de dissiper les desseins comme le vent dissipe la poussière? Devais-je souffrir que sa sœur pût l'accuser d'une basse jalousie? et la voir humiliée aux yeux de ses sujets? O belle et radieuse âme, qui reçois à cette heure la récompense de la vertu dans la compagnie des célestes Intelligences, pardonne à mon zèle; tu vivras, ainsi que tu l'as désiré, dans la mémoire des hommes, et jamais, dans l'éternité des siècles, ta douce, intéressante image cessera d'être présente à mon souvenir."

Absorbée dans ces pensées, j'étais à genoux devant le lit royal, que je mouillais de mes larmes, lorsque l'eunuque de Rezié, m'ayant rudement frappée sur l'épaule, me dit: "Que faites-vous ici, trop hardie Homaïouna? Pourquoi, ainsi que vos compagnes, ne vous êtes-vous pas retirée dans votre appartement? C'est ici la règle de renfermer les esclaves de

la reine endormie jusqu'au moment où on la porte dans sa place de long repos. Allons, suivez-moi, vous avez cessé d'être grand visir; vous n'êtes plus qu'une vile et dangereuse esclave." Je me levai aussitôt, et suivis l'eunuque sans répondre un seul mot; il me fit apporter à manger pour trois jours, me dit encore quelques impertinences, et prit grand soin de s'assurer de ma porte. J'aurais pu aisément le braver, et m'échapper de ses mains; mais j'étais curieuse de savoir ce que Rezié voudrait faire de moi. Je voulais aussi assister publiquement au convoi funèbre de Gulzara; et, d'ailleurs, les lamentations que j'entendais de tous côtés soulageaient ma douleur.

"Elle est endormie, notre bonne reine," criaient une multitude de peuples, "elle ne se réveillera jamais. Celle qui était notre mère dort, et peut-être Homaïouna, qui nous a fait tant de bien, va s'endormir aussi." Ces tristes paroles, sans cesse répetées autour du palais, ne sortirent pas de mes oreilles pendant trois jours. Au matin du quatrième le même eunuque qui m'avait renfermée vint m'apporter une longue robe de soie rouge rayée de noir, avec un voile épais des mêmes couleurs, et m'en ayant revêtue lui-même il me dit: "C'est ici le deuil des esclaves qui servaient la personne de Gulzara. On vous fait l'honneur de vous mettre à la tête des femmes; Gehanguz conduira les eunuques, et les deux bandes seront placées, l'une à droite et l'autre à gauche de l'équipage qui va conduire la reine endormie à la plaine tranquille. Suivez-moi."

Nous nous rendîmes dans la grande cour du palais; au milieu de laquelle était une litière de bois de sandal, attelée à quatre licornes noires. Au son aigu de mille instruments lugubres, et aux cris encore plus perçants des Choucaniens, le corps de Gulzara fut mis dans cette litière, sur laquelle on étendit un grand

tapis de toile d'argent, en laissant à découvert le gracieux visage de cette belle princesse, qui en effet ne paraissait qu'endormie.

Plusieurs personnages à cheval, singulièrement costumés, et portant des espèces de sceptres d'agate blanche à la main, arrangèrent le cortège en un instant; on se mit en marche, mais les tas de fleurs qu'on trouvait sur le chemin, et que les peuples ne cessaient de jeter à pleins paniers, faisaient qu'on ne pouvait avancer qu'avec une extrême lenteur. Nous parvînmes enfin à la plaine silencieuse et solitaire où par ordre de succession étaient rangés les tombeaux des rois et des reines du Choucan depuis une infinité de siècles; l'aspect en était étrange et frappant; on ne voyait de ces édifices que le dôme en de pierre noire très luisante, à travers laquelle on avait fait passer une prodigieuse quantité de tuyaux d'or. Tout le reste était dans un souterrain dont à peine on pouvait apercevoir les limites, et où l'on descendait par une pente aisée. Comme un nombre infini de flambeaux de cire parfumée rendait à ce lieu sombre la clarté du jour, je cherchais des yeux de tous côtés les portes des tombeaux dont j'avais admiré les dômes en dehors, mais je n'en voyais aucune. Je m'aperçus enfin qu'elles étaient murées et marquées par des grandes plaques d'or, sur lesquelles on avait gravé ces mots: "Ici dort un tel roi, il a régné tant d'années, que nul n'ose toucher à ce mur et troubler son sommeil. Sa renommée seule est à la merci du peuple."

Il fallait aller bien loin avant que d'arriver au tombeau destiné à Gulzara, où nous entrâmes, sans déranger l'ordre du convoi, par l'embrasure d'une très large porte qu'on venait d'ôter. Les murs y étaient en dedans revêtus de la même pierre noire qu'on voyait en dehors; mais la quantité de petites

lampes d'or suspendues à son dôme égayait cette triste couleur et répandait une odeur infiniment agréable.

On posa la litière au milieu de ce vaste endroit—les visirs, les vingt ambassadeurs, et les grands de l'état y vinrent l'un après l'autre se prosterner devant la reine endormie, et lui souhaitèrent un heureux repos. Tograï, l'indigne Tograï lui-même, osa remplir ce devoir; mais il se présenta le dernier, et, d'un air hagard et troublé, bégaya son compliment. Je frémis en le voyant, et j'étais tentée de le punir de son hardiesse, quand un vieillard, pâle et décharné, dont le regard sinistre inspirait la terreur, se mit à crier d'une voix glapissante: "Homaïouna, et vous, Gehanguz, apprenez que les sages visirs qui gouvernent le Choucan dans ce court interrègne ont décidé que, comme vous étiez les deux esclaves favoris de Gulzara, vous devez la tenir compagnie. Soyez reconnaissants de l'honneur qu'on vous fait, et ne manquez pas de respect à votre reine."

Ceci dit, et, tirant des sons lamentables d'une trompette d'airain, il reprit d'un ton encore plus lugubre: "La reine Gulzara au sein du repos éternel; qu'on la laisse dormir, et qu'on songe à lui rendre ce qui lui est dû."

A peine entendis-je ces dernières paroles, tant j'étais confondue de l'arrêt qui les avait précédé! Tout le monde s'était retiré, et l'on avait presque muré la porte que je n'avais pas encore jeté un regard sur le pauvre Gehanguz; tandis que son cœur loyal et sensible ne souffrait que pour moi. Il fut le premier à rompre le silence en s'écriant: "O Gulzara, ô ma chère maîtresse! voilà votre bien-aimée Homaïouna, cette fille divine qui a rendu vos sujets si heureux, la voilà ensevelie ici à jamais! Vous vouliez la sauver; je devais la conduire hors de votre

empire. Hélas! vous ne vous attendiez pas au sommeil subit qui vous a saisie."

"C'est donc," dis-je tranquillement à Gehanguz, "une coutume établie dans le Choucan d'enterrer les gens tout vifs!"

"Oh! oui," me répondit-il, "c'est une de ces coutumes absurdes et cruelles que les Choucaniens se sont mis en tête depuis des siècles de qualifier de sacrées et vénérables—un compliment qu'ils font aux plus fidèles serviteurs de leurs rois et de leurs reines, une distinction enfin dont se passeront très volontiers ceux sur qui tombe un choix soi-disant si honorable. J'ai toujours trouvé cet usage affreusement barbare, indigne d'un peuple intelligent. Mais les lampes d'amour et de gratitude auxquelles nous devons la belle lumière qui nous environne proviennent d'une inspiration magnifique."

"Expliquez-vous!" m'écriai-je.

"Vous avez vu," dit-il, "tous ces tuyaux d'or qui hérissent le dôme de chaque tombeau. Eh bien, ils répondent aux lampes qui sont suspendues en dedans, et par un ouvrage curieux y conduisent l'huile et la mèche qui les entretient. Ce n'est point l'état qui en fait les frais. C'est la reconnaissance des peuples—quand ils ont perdu un bon roi ou une bonne reine, hommes, femmes, vieillards, tous s'empressent à continuer dans son tombeau une illumination semblable à celle que vous voyez ici. Leur zèle à cet égard est plus ou moins vif selon le bien qu'ils en ont reçu, et passe de père en fils. Ainsi, à travers une ouverture qui se trouve en haut de chaque dôme et où on a placé un miroir de métal poli on voit encore briller quelques tombeaux de rois endormis depuis plusieurs siècles, tandis que dans le plus grand nombre les lampes se sont éteintes après un peu de temps. Il y a même eu d'injustes souverains qui se sont trouvés

dans l'obscurité au bout de deux jours; car leurs favoris, étant aussi méchants qu'eux, ne pouvaient qu'être ingrats, et ne songeaient guère à l'huile et aux mèches qu'ils devaient à leurs bienfaiteurs. C'est donc avec raison qu'on appelle ces lampes les lampes d'amour et de gratitude, et l'éclatant miroir de métal poli l'œil de la justice. Oh, nous ne risquons pas de nous trouver ici dans les ténèbres; le tombeau de Gulzara, grâce à vos soins, brillera jusqu'au jugement dernier."

Je fus si touchée des sentiments de Gehanguz, et du calme sacré qui régnait sur son visage dans un moment si terrible, où tout secours humain paraissait anéanti, que, me recueillant en moi-même, j'adressai du fond de mon âme cette prière à Asfendarmod: "Souverain de l'heureux Shadukan, vous, qui en récompense de votre zèle pour la foi du saint Prophète avez reçu le don d'entendre ceux de vos sujets qui vous implorent, dans quelque partie du monde qu'ils soient, accordez à votre malheureuse fille le pouvoir de sauver cet être honnête et généreux. Je reconnais que j'ai perdu celui de remédier autrement que par mes conseils et mes soins aux accidents qui ne concernent pas ma propre personne; mais, si vous le voulez, Gehanguz ne périra pas d'une mort cruelle."

Comme à l'instant je me sentis remplie de cette confiance qui présage toujours un heureux succès aux êtres de notre espèce, je m'approchai de l'eunuque, et, le prenant par la main, lui dis: "Votre résignation pieuse et sereine va être récompensée; tenez-vous ferme à moi, et n'ayez aucune crainte."

A peine achevais-je ces paroles que, le dôme s'étant entr'ouvert, je pris mon essor, et, selon mes souhaits, me trouvai avec l'eunuque aux portes de la ville d'Ormuz. "Vous voilà en sûreté," lui dis-je; "sou-

venez-vous de la Périse Homaïouna, et soyez toujours bienfaisant et juste."

L'étonnement de Gehanguz l'empêcha de me répondre, et je crois que j'étais déjà bien loin quand il eut la force d'ouvrir la bouche. Je repris mon vol vers Chouca; je voulais savoir ce que deviendraient Rezié et Tograï—je voulais—mais il est bien avant dans la nuit (dit ma femme en s'interrompant)—je vous achèverai mon histoire quand nous aurons plus de loisir, il faut parler de vos propres affaires et prendre ensuite quelque repos. Qu'il vous suffise à présent de savoir que Rezié et Tograï ne s'unirent point, mais, qu'au contraire, ils en vinrent à se détester mutuellement et se détruisirent l'un l'autre. Je les avais quittés depuis longtemps et parcouru plusieurs pays exposés à mille maux auxquels je n'étais pas destinée, lorsque, après avoir visité les montagnes du Daghestan, je vous rencontrai dans les rues de Berdouka. Vous me plûtes malgré votre air égaré—un sentiment qui m'était inconnu s'empara de mon cœur—vous savez le reste, et si je vous ai tenu ce que je vous promis alors. Cependant, comme dans le Shadukan j'avais souvent lu les annales des Ginns, aussitôt que vous parlâtes de la fatale armoire je sus ce qu'elle contenait—mais je n'imaginai aucun juste moyen pour décider votre père en votre faveur, quand le petit poisson que vous prîtes m'en fournit un. Sous cette vile forme était un puissant Ginn qu'Asfendarmod avait ainsi puni de ses crimes. Sa délivrance était fort difficile—il fallait d'abord que le poisson fût pris, ce qui n'était pas aisé, vu sa petitesse et sa pesanteur, qui le faisait toujours glisser à travers les filets ou les rompre. Il fallait ensuite qu'au lieu de tuer ce poisson on le pressât de manière à en faire sortir l'esprit sans lui nuire. Sachant tout cela, je rendis au Ginn la liberté;

et comme il avait juré d'accomplir tous les souhaits qu'on ferait en faveur de celui qui mangerait le petit poisson après qu'il l'aurait heureusement quitté, je pressai Ormossouf de le manger et vous excitai tous les trois à faire des vœux pour lui que vous seul n'avez pas révoqués. Par là vous avez mérité de monter sur le trône qu'un de vos ancêtres avait perdu pour n'avoir pas suivi les conseils d'un Péri qui le protégeait et qui pour le consoler lui donna cette bague prestigieuse renfermée dans la boîte de plomb, en lui disant que celui de ses descendants qui ouvrirait la boîte reprendrait possession du trône du Daghestan. La tradition de cette promesse a passé de père en fils depuis plusieurs générations, mais la boîte a toujours résisté aux efforts qu'on a faits pour l'ouvrir. Enfin votre père, qui avait inutilement tenté cette épreuve, a voulu par le conseil d'Alsalami la réserver à celui de ses fils qui se distinguerait le plus par sa piété filiale.

Voilà (continua la Périse), ce que vous deviez savoir,—voici, à présent ce qu'il vous faudra faire—dès qu'Ormossouf et le derviche seront levés, vous leur apprendrez vos projets et les prierez de les bénir, ensuite vous vous acheminerez vers Berdouka avec votre bague au doigt gauche. Vous entrerez ainsi, sans être vu de personne, dans le jardin du roi, au fond duquel vous verrez le tronc d'un gros arbre qu'on n'a jamais pu détruire; vous le toucherez de votre bague, il s'ouvrira aussitôt, et vous y trouverez un sac de peau de serpent que vous prendrez; il contient un assortiment des plus éblouissantes pierreries du Shadukan, vous me les apporterez, et je me transporterai pour les vendre dans les villes où on peut le mieux en payer la valeur.

Avec cet argent nous gagnerons sans peine les montagnards du Daghestan, qui d'ailleurs sont en-

core attachés à votre famille et haïssent l'usurpateur, ainsi vous viendrez, selon qu'il convient à un prince, prendre possession de votre royaume à la tête d'une armée.

FIN DE L'HISTOIRE D'HOMAÏOUNA

Ici Homaïouna cessa de parler, et moi, tout confondu, tout effrayé des merveilles qu'elle m'avait racontées, je me remis à ses genoux en l'assurant d'un respect illimité et d'une obéissance sans bornes. Ceci parut lui déplaire; elle me demanda, les larmes aux yeux, si ce que je savais d'elle lui avait fait perdre ma tendresse; alors je l'embrassai; nous nous couchâmes, et je fis semblant de dormir pour pouvoir sans interruption m'occuper de la situation où je me trouvais; elle était assurément meilleure que je n'eusse osé l'espérer, et cependant j'étais au désespoir. "A quoi," disais-je en moi-même, "me servira-t-il d'être roi? c'est cette redoutable Périse qui gouvernera mon royaume, et qui voudra me traiter comme elle a fait la reine du Choucan! qui prétendra me plier à toutes ses volontés, dût-il m'en coûter la vie! Que m'importe ce bien public dont elle parle tant? C'est mon bien-être particulier qui me tient au cœur, et je ne l'aurais jamais avec elle. Encore, si elle s'en tenait aux conseils et aux reproches, je m'en moquerais; mais quoiqu'elle ait parlé modestement de ce qui lui reste de son pouvoir surnaturel, elle peut m'avoir trompé, comme je la trompe; elle peut avoir encore sa terrible baguette; il est vrai qu'elle n'en a pas fait mention dans l'histoire de Gulzara, mais elle ne l'a pas achevée. Il faudra que j'en entende la fin pour éclaircir ce doute cruel. Ah! il vaudrait mieux rester toute ma vie dans ma pauvre condition de pêcheur que d'être esclave sur le trône!"

LANSDOWN TOWER, BATH

from a drawing by Willes Maddox

1844

HISTOIRE DU PRINCE BARKIAROKH

DEUXIÈME PARTIE

Les agitations de mon cœur pervers n'étaient point encore calmées quand le jour parut; je fus sur le point de le maudire; et je l'eusse fait à propos, puisqu'il éclaira les premiers pas qui me mirent dans la route de l'abîme où nous sommes.

J'employai toute mon hypocrisie à cacher mon trouble à ma femme, au derviche, et à mon père, et je les laissai, faisant pour moi des vœux que j'ai pris soin de rendre vains.

Comme en allant à Berdouka je rencontrai plusieurs personnes qui me connaissaient particulièrement, et que pas une ne parut m'apercevoir, je commençai à prendre en ma bague une confiance que je n'avais guère auparavant. J'entrai assez hardiment dans le jardin du roi, et courus à l'arbre qu'Homaïouna m'avait indiqué; je le touchai, il s'ouvrit, et je pris le sac de peau de serpent. J'étais trop impatient de voir les pierres incomparables que le Shadukan avait produites pour me donner le temps de sortir du jardin. Je les tirai du sac, l'une après l'autre; et quoique je fusse à demi aveuglé par leur éclat, je les examinai à plusieurs reprises; il y en avait seize—quatre diamants, quatre escarboucles, quatre émeraudes, et quatre rubis, chacune de la grosseur d'une orange de Khoten.

Comme pour les mieux contempler je les posais sur le gazon d'une allée solitaire, où je m'étais retiré, et m'extasiais d'admiration et de joie, un nain qui se trouvait perché sur un arbre, et que je n'avais point aperçu, se précipita vers moi. Je n'eus que le temps de renfermer mon trésor dans le sac, et de m'éloigner tandis que le nain, fort agité, regardait de toutes parts sous l'herbe et grattait la terre avec

ses ongles; il s'écria enfin: "Hélas! la resplendissante vision a disparu; mais elle reviendra peut-être! Allons chercher ma belle princesse; si c'est ici le jeu de quelque Ginn il ne refusera pas de lui en donner le spectacle." En disant ceci, il prit sa course vers le palais, d'un pied si léger qu'à peine faisait-il plier l'herbe et les fleurs sur lesquelles il passait.

Je compris aisément que j'avais rendu les pierreries visibles en les ôtant de mes mains, et fus effrayé des suites que pouvait avoir mon imprudence. Je crus que le meilleur parti que j'eusse à prendre était de sortir au plus vite du jardin; mais comme j'étais fort éloigné de la porte par où j'étais entré, je me disais, tout en hâtant mes pas: "Où vais-je? Hasarderai-je ces inestimables pierreries entre les mains d'une femme? Mais supposé que la mienne soit au-dessus de la manie qu'a tout son sexe pour les joyaux, supposé qu'elle m'en apporte fidèlement le prix, à quoi bon en acheter un trône où elle me chargera de chaînes? Non, il vaut mieux que je m'en aille vendre moi-même ce qu'il m'en faudra pour nager dans les plaisirs et les voluptés, et pour vivre ignoré mais heureux dans quelque recoin du monde; il faut espérer qu'Homaïouna ne découvrira pas mon asile; elle ne devine pas tout, et moins encore peut-être tout ce qu'elle voudrait. Allons donc au port, et entrons invisible dans le premier vaisseau qui partira; je puis aisément me dispenser de prendre congé de la Périse, d'Ormossouf, et d'Alsalami. C'est bien assez que l'une m'ait accablé de ses sermons et l'autre de sa goutte; quant au troisième, il ne signifie pas grand'chose; je ne regretterai guère aucun d'eux."

Tout en raisonnant ainsi, je ne m'apercevais pas que je m'étais égaré dans des allées qui formaient une espèce de labyrinthe. Quel fut mon étonnement

quand je me retrouvai à quatre pas du lieu où j'avais découvert mes pierres précieuses, et entendis le maudit nain qui criait de toute sa force à une foule d'eunuques qui le suivaient: "Oui, c'est ici que j'ai vu ces merveilles—je les ai vues de mes deux yeux... j'en jure par ma petite âme, et par le grand cœur de la princesse Gazahidé, ma chère maîtresse."

A ce nouveau choc j'allais encore m'enfuir, lorsqu'une jeune beauté, plus éblouissante que mes diamants, mes rubis, mes émeraudes, et mes escarboucles se fit faire passage, et, avec un petit air mutin qui n'était pas sans dignité, s'écria: "Faites silence, et écoutez toutes les volontés de la fille de votre roi, de la princesse Gazahidé! Sachez que je crois fermement tout ce que mon petit Calili vient de nous conter, et cessez de le traiter de visionnaire. Je veux absolument voir les pierreries que le Ginn a étalées sur l'herbe, et je le forcerai de me les montrer en lui faisant toutes les instances que ma curiosité pourra me suggérer. Allons, qu'on me dresse une tente en ce lieu; je ne le quitterai pas que je n'aie obtenu ce que je désire. Si quelqu'un de vous dit un seul mot contre mon dessein, je l'en ferai repentir. Si c'est mon père qui s'y oppose, je saurai bien m'en venger en ne mettant plus dans mes cheveux l'aigrette de fleurs bleues qu'il aime tant."

Tandis que Gazahidé parlait, mes yeux étaient fixés sur les siens, mon âme semblait vouloir s'envoler vers elle. Je ne revins de mon extase d'amour que quand je vis qu'on s'apprêtait à contenter sa fantaisie. Alors le frisson que donne l'espoir d'un bonheur prochain me saisit; je m'appuyai contre un arbre un peu à l'écart, bien résolu de personnifier le Ginn supposé, quoiqu'il pût m'en arriver.

Je m'impatientais de la lenteur avec laquelle les eunuques dressaient la tente, et aurais volontiers mis

en pièces les ornements dont ils la décoraient. Je ne voyais d'un œil complaisant que l'ample divan où je comptais surprendre la crédulité de la jeune princesse; car elle disait qu'elle voulait être laissée seule, et par les ordres du roi, qui n'avait fait que rire de son caprice, on devait la satisfaire en tout. Nous étions vers le milieu d'un beau jour d'été, mais la chaleur était tempérée par des arbres touffus qui formaient une seconde tente, et par la gaze des rideaux qui ne laissait passer des rayons du soleil que ce qu'il en fallait pour donner une clarté douce et voluptueuse.

J'eus encore à essuyer les cérémonies avec lesquelles on présentait à Gazahidé des jattes d'un excellent sorbet, et des bols de confitures au gingembre; elle en mangea bien vite pour se délivrer plus tôt de ses eunuques et de ses filles esclaves, qui, enfin, s'éloignèrent à une distance d'où ils ne pouvaient venir au secours de leur maîtresse à moins qu'elle ne criât bien fort.

Je m'avançai sur la pointe des pieds, je soulevai adroitement les rideaux, et entrai dans ce paradis de délices. Gazahidé était étendue sur l'heureux divan, et mes yeux avides ne perdirent pas une seule des proportions de ses membres délicats. Mon émotion était telle que, ne pouvant me soutenir, je m'étais jeté par terre à quelques pas de la princesse, quand tout à coup, s'étant mise sur son séant, elle s'écria en joignant ses petites mains blanches: "O Ginn, puissant Ginn, qui avez étalé vos pierreries devant mon nain, ne me refusez pas la même faveur."

A peine avait-elle prononcé ces mots que je posai à terre une escarboucle dont les rayons auraient pu faire honte à ceux du soleil. Gazahidé en parut si émerveillée que, craignant qu'elle ne criât, je lui dis

d'une voix basse, "Admirez en silence ce qui est moins beau que vous."

Elle sourit, et, se sentant enhardie par ces paroles flatteuses, elle s'avança précipitamment pour se saisir de l'escarboucle, que je repris au plus vite.

"O Ciel!" s'écria-t-elle, "je ne voulais pas la voler, je désirais seulement la tenir un instant dans mes mains. Vous me dites des choses passionnées, et vous êtes cruel."

"Non, reine de beauté," répondis-je, "je suis bien loin de vouloir vous affliger; mais vous ne pouvez toucher ces pierres précieuses que sous une condition, que je vous dirai après les avoir toutes ensemble étalées à vos yeux. Remettez-vous sur votre divan, et contenez-vous pour quelques moments."

Gazahidé m'obéit d'un air intimidé et respectueux. Alors je me mis à former un carré de mes pierreries, en les entremêlant de manière qu'elles pussent mutuellement se prêter un nouvel éclat, et en les cachant du pan de ma robe pour les découvrir toutes à la fois.

J'eus bien lieu de me repentir d'avoir voulu donner ce spectacle à l'aimable Gazahidé; elle fut frappée d'un si grand éblouissement qu'elle tomba à la renverse sur son divan et parut comme privée de vie. Effrayé à mon tour, je courus à elle, non sans avoir auparavant remis mon trésor dans le sac de peau de serpent que j'attachai à ma ceinture. Je la trouvai pâle, les yeux fermés, et sans mouvement; mais qu'elle était belle dans cet état! J'ouvris sa robe pour lui donner de l'air, et, l'ayant trouvée froide et inanimée, je la couvris de mes ardents baisers pour la réchauffer. J'étais hors de moi quand, revenant de sa transe, elle s'écria: "Qui a osé me toucher?"

"C'est le Ginn Farukrouz, qui vous a secourue," lui dis-je.

"Ah!" reprit-elle, d'un ton radouci, "vous avez là un nom qui n'est pas si beau que vos pierreries! Mais où sont-elles? dites-moi ce qu'il faut que je fasse pour avoir la permission de les tenir dans mes mains, l'une après l'autre; et surtout ne me les montrez pas toutes ensemble, de peur d'accident."

"Il faut pour chacune d'elles me donner un baiser," répondis-je, d'une voix altérée par la crainte et l'espoir.

"Quoi! ce n'est que cela," dit-elle! "Oh! je le veux bien; le baiser d'un esprit sera comme le souffle du vent que l'étoile du soir fait lever, il rafraîchira mes lèvres et réjouira mon cœur!"

Je ne me fis pas répéter deux fois une permission si ravissante; mon baiser fut long; elle le souffrit avec une sorte d'agréable impatience, et allait se plaindre d'une ardeur à laquelle elle s'attendait si peu, quand je lui mis dans la main un rubis dont la réverbération se confondit avec la charmante rougeur dont j'avais coloré ses joues. Elle le tourna et retourna d'un air distrait, et, en me le rendant, "Donnez-moi," dit-elle, "à présent une émeraude du même prix."

J'accompagnai le second baiser d'un si étroit embrassement que je la fis tressaillir. Elle me dit d'une voix émue: "Farukrouz, puisque vous êtes palpable vous pouvez vous rendre visible. Ah! j'aime mieux vous voir que vos pierreries!"

J'avais trop bonne opinion de ma figure de craindre de la montrer, et ce jour-là je m'étais habillé d'une manière très propre. J'ôtai donc l'anneau de mon petit doigt gauche, et comme je vis que le premier coup d'œil de Gazahidé m'était favorable, je la repris aussitôt dans mes bras. D'abord elle me rendit mes caresses de bonne grâce, quand tout à coup elle se débarrassa de moi avec violence, en

s'écriant tout en colère: "Allez, vous êtes un méchant Ginn, qui, abusant de mon innocence et de ma simplicité, voudriez devenir mon mari sans le consentement de mon père; retirez-vous, je ne veux plus entendre parler de vos pierreries; si vous avez l'audace de m'approcher je vais crier de toutes mes forces."

Cette menace me fit trembler; mon invisibilité n'était pas comme celle de la Périse, dont le corps impalpable à souhait ne trouvait nul obstacle qui l'arretât; on pouvait m'enfermer et me faire périr de plusieurs manières. Pendant quelques moments je demeurai rêveur et en silence; mais le danger où j'étais, et l'amour qui m'enflammait encore, aiguisèrent mon invention. Je m'écriai: "O fille de roi! ô vous, la plus belle des femmes terrestres! je vois bien qu'il est temps de vous révéler la gloire et le bonheur qui vous sont destinés; apaisez-vous; écoutez-moi; vous me rendrez justice et deviendrez plus douce que le leiki, dont vous avez la sensibilité et les grâces."

"Parlez," dit-elle d'un air empressé; "je vous donnerai toute mon attention; mais asseyez-vous à l'autre bout du divan, et surtout ne me touchez point."

Alors, la mémoire toute fraîche des merveilles qu'Homaïouna m'avait racontées, je commençai mon histoire supposée de la manière suivante:

"Vous avez, sans doute, entendu parler du grand Asfendarmod, souverain du Shadukan, et de tous les Péris, Ginns, et Dives qui ont existé avant et après les rois préadamites; eh bien, je suis son fils, son fils chéri, en qui il avait mis toute sa confiance. Il me donna à garder deux de mes sœurs, qui étaient volages comme le bulbul et revêches comme le zèbre, et me recommanda de ne jamais les perdre de vue. Pour me rendre la chose plus facile, il leur avait ôté

leurs ailes, et les avait renfermées dans une tour dont je gardais soigneusement la clef.

"Un Ginn de leurs amis se mit dans la tête de les délivrer, et s'y prit fort adroitement. Nous étions, lui et moi, en liaison intime depuis longtemps, et accoutumés à passer des jours entiers ensemble. Il demeura pendant une demi-lune éloigné de moi, et aux reproches que je lui en fit en le revoyant il ne répondit que par un profond soupir! Mon amitié prit l'alarme, je le pressai de m'ouvrir son cœur.

"'Ah!' s'écria-t-il enfin, 'il n'y a qu'un Péri, et même que le fils d'Asfendarmod, qui soit digne d'elle; je suis un insensé d'avoir perdu tant de temps à la contempler; oui, cher Farukrouz,' continua-t-il, 'la princesse Gazahidé, fille unique du roi de Daghestan, ne doit être qu'à vous. Je l'ai vue s'élever du bain telle que le soleil sort du sein de l'onde; une partie de ses cheveux d'or pur, comme autant de rayons éblouissants, sillonnaient encore l'eau transparente, tandis que l'autre moitié enchâssait son front d'ivoire; ses yeux, d'une nuance plus vive et plus brillante que l'azur du firmament, étaient agréablement ombragés par les fils de soie noire qui composaient ses menus sourcils et ses longues paupières; son nez ne déparait point les petites portes de souple corail qu'il avoisinait, et où étaient renfermées les plus belles perles de la mer de Golconde; quant au reste de ses beautés, qui graduellement se découvraient à mes regards, n'en attendez pas la description, je ne vis rien pour trop voir; je sais seulement que cette forme parfaite semblait sortir de l'atelier du célèbre Mani, qui n'avait pas oublié de placer à propos sur un fond plus blanc que la neige les couleurs qui donnent l'animation.'

"Ce portrait, qui n'était pas flatté, m'enflamma à un tel point que je m'écriai: 'Ah! cessez de me

tourmenter, cruel ami! vous savez que je ne saurais abandonner le soin de mes sœurs, qui à chaque instant me demandent quelque chose de nouveau. Pourquoi donc me consumer ainsi? Oui, je brûle de voir Gazahidé; mais hélas! je ne puis.'

"'Allez, cher Farukrouz,' me dit le Ginn d'un ton affectionné, 'allez contenter un désir si naturel; je resterai dans la tour à servir les filles d'Asfendarmod, qui ne saura jamais que vous les avez laissées sous ma garde; remettez-moi vos clefs, et partez.

"J'acceptai en étourdi l'offre du malicieux Ginn, et pris mon essor vers ces lieux. Il m'avait trop dit la vérité sur vos charmes pour que je pusse le soupçonner de trahison; ainsi il eut tout le temps de s'enfuir avec mes sœurs avant que je songeasse à retourner au Shadukan. Je vous voyais, je suivais vos pas; je m'oubliais moi-même, lorsque les tourbillons exécuteurs des volontés de mon père m'enlevèrent d'ici, et me posèrent au pied de son trône. Asfendarmod me fit les reproches que je méritais, et dans le premier mouvement de son indignation il me condamna à demeurer cent ans parmi les hommes sous la figure que vous me voyez, sans pourtant m'ôter l'invisibilité. Plus affligé de l'avoir offensé que du châtiment, j'embrassai ses genoux et les mouillai de mes larmes; il lut dans mon cœur, et, touché de mon amour filial, 'Malheureux Farukrouz,' me dit-il, 'je ne puis révoquer ma sentence, mais je veux adoucir ton sort; puisque Gazahidé est la cause de ta disgrâce, qu'elle t'en console! Va la retrouver, fais-toi aimer d'elle; épouse-la, et dis-lui que pour présent de noces je lui accorde de conserver sans altération sa beauté et sa jeunesse pendant les cent ans que tu as à vivre avec elle.'

"Après ces mots il me donna les pierreries que vous avez vues, me promit son secours dans l'occa-

sion, et me fit transporter ici. La crainte de vous alarmer par une apparition soudaine m'a suggéré d'exciter la curiosité de votre nain pour faire naître la vôtre. J'ai réussi, et serai entièrement satisfait si vous m'avez assez aimé pour me prendre pour votre époux avant que de savoir mon histoire."

Gazahidé, qui avait écouté ma rapsodie avec des signes de crédulité et d'admiration qui me réjouissaient fort, s'approcha de moi dès que j'eusse cessé de parler, et, prenant mes deux mains dans les siennes: "Mon cher seigneur," me dit-elle, "ne doutez pas de mon amour pour vous—le premier de vos regards m'a enlevé mon cœur. Mais j'ai un bon père à qui je ne puis manquer de respect; c'est à lui seul à disposer de moi. Permettez que je lui fasse dire par Calili de se rendre ici à l'instant; il sera transporté de joie de l'honneur que vous voulez me faire; tout sera arrangé selon vos désirs et les miens, et d'une manière convenable au fils du grand Asfendarmod."

Je m'étais trop avancé pour reculer; d'ailleurs, je supposai que le roi de Daghestan était comme la plupart de ses confrères, qui n'ont pas plus d'esprit qu'il ne leur en faut; et j'espérai de lui en imposer aussi facilement qu'à sa fille, qui, sur mon consentement, sortit de sa tente et appela Calili à haute voix.

Le nain accourut tout essoufflé: "Eh bien," dit-il, "ma princesse, qu'avez-vous vu? les pierreries sans doute!"

"Va," répondit-elle, "j'ai vu bien mieux que cela; cours dire à mon père qu'un bonheur et des merveilles qu'il ne saurait imaginer l'attendent ici."

"Quoi!" s'écria le nain, "vous avez vu quelque chose de plus beau que ce que j'ai vu moi-même! Oh! dites-moi ce que c'est, ma chère maîtresse, dites-

le-moi, je vous en conjure; je ne saurais faire un pas si vous ne contentez ma curiosité."

Comme il répétait ces mots avec une importunité enfantine, Gazahidé impatientée lui appliqua deux bons soufflets, ce qui le fit partir si vite qu'elle ne put s'empêcher d'en rire de bon cœur. Elle m'appela ensuite, car je m'étais rendu invisible devant Calili, et, m'ayant prié de lui confier une de mes escarboucles, me dit d'écouter la conversation qu'elle allait avoir avec son père, et de ne me montrer qu'à propos.

A la vue du roi, aux premiers mots qu'il prononça, je vis qu'il serait aisément déçu. Il écouta mon histoire, et considéra mon escarboucle avec de grands yeux étonnés et la bouche béante, puis s'écria: "O fils d'Asfendarmod, généreux Farukrouz, paraissez, je vous en supplie; permettez que je vous rende mes hommages et mes actions de grâces; dès aujourd'hui vous serez l'époux de Gazahidé, et demain je vous céderai mon trône; je ne demande point d'autre bonheur que celui de voir ma fille toujours belle, jeune, et heureuse, à moins que vous ne vouliez bien prolonger mes jours pour que je puisse voir les beaux enfants que vous ferez."

Ma vue ne diminua nullement la prévention du bon monarque; si mes habillements n'étaient pas magnifiques, mes pierres précieuses y suppléaient. Je les lui offris pour la dot de sa fille; mais il les refusa, en disant que l'escarboucle, qu'il gardait pour l'amour de moi, valait mieux que toutes les femmes du monde, ce qui fit faire une jolie petite moue à Gazahidé.

Nous revînmes tous au palais; les eunuques, en me voyant sortir de la tente, firent de hideuses grimaces de peur; les filles esclaves furent aussi un peu effarouchées, mais se rassurèrent bientôt; quant à Calili,

soit aversion, soit pressentiment, il me regarda toujours de travers.

Après avoir été baigné, parfumé, et revêtu d'habits superbes, j'épousai Gazahidé, en cachant l'excès de ma joie pour conserver un air de dignité convenable à l'origine que je m'étais donnée. Le reste du jour se passa en festins, danses, et concerts, qui ne m'amusèrent guère, et auxquels ma princesse sembla prendre peu de part. Il n'en fut pas de même du roi; son contentement était tel qu'il jouait comme un enfant avec les pages et les filles esclaves, et faisait retentir les voûtes de ses éclats de rire.

En nous souhaitant le bon soir, il me répéta que le lendemain il me résignerait sa couronne; mais je le priai de me différer cet honneur, et de me laisser passer trois jours dans le harem, tout entier à ma chère Gazahidé, et dans le plaisir de sa royale compagnie, ce qu'il m'accorda en me faisant de grands remercîments. J'avais mes raisons pour faire cette demande; j'étais éperdument amoureux, et je voulais jouir de mon bonheur sans interruption durant ces trois jours, ne doutant point qu'Homaïouna ne vînt le troubler dès qu'elle apprendrait mon aventure si contraire à ses projets. Mais quel est l'homme qui puisse être heureux en craignant sans cesse ce qu'il n'a que trop mérité! J'étais saisi de terreur au sein même des plaisirs; au moindre bruit que j'entendais j'étais sur le point de m'arracher des bras de Gazahidé, craignant d'être surpris par la Périse irritée. Enfin ces trois jours, les seuls pourtant qui de tous ceux de ma vie sont chers à mon souvenir, ne furent qu'un passage des transports d'amour aux accès de frayeur.

Le quatrième matin avait à peine paru sur l'horizon que des files d'eunuques vinrent me prendre pour me conduire au divan. Le cœur me battait,

j'étais agité d'un pressentiment funeste; mais il n'y avait pas moyen de demander un nouveau délai, le roi n'aurait pas entendu raillerie; sa harangue, où mon histoire était fort amplifiée, lui avait trop coûté à composer et à apprendre par cœur; il mourait de peur de l'oublier. Il la débita en effet, au grand étonnement de tous ceux qui l'entendirent, et qui ne cessèrent de me regarder tout le temps qu'il parlait. Il se préparait enfin à me mettre l'aigrette royale au turban, quand un vieil émir, que je connaissais très bien, vint lui parler à l'oreille. Le bon monarque changea de couleur, dit qu'il se trouvait mal, rompit l'assemblée; et je fus ramené au harem.

Quelques moments après Gazahidé eut ordre de se rendre à l'appartement de son père; elle en revint tout en larmes. "Ah, cher époux," me dit-elle, "on fait une étrange accusation contre vous! L'émir Mohabed dit que vous êtes le fils du pêcheur Ormossouf, que vous veniez vendre votre poisson chez lui, et qu'il vous a cent fois lui-même parlé en passant; il assure que l'histoire que vous nous avez faite n'est qu'un conte, que vos pierreries sont fausses et ne paraissent véritables que par le secours de la magie, et qu'en un mot vous êtes un imposteur soutenu par quelque méchant Dive. Mon père n'est pas encore tout à fait persuadé; mais il doute, et a frémi au nom d'Ormossouf, qu'il sait avoir plus de droit que lui au trône de Daghestan, et que pour cela il a en horreur. Il allait envoyer chez le brave pêcheur pour l'arrêter, ainsi que toute sa famille, et leur faire subir l'examen le plus rigoureux; mais je l'ai supplié d'attendre jusqu'à demain pour donner cet ordre. Je lui ai représenté que si vous fussiez réellement Farukrouz vous ne lui pardonneriez jamais un tel outrage, qu'il s'attirerait la colère d'Asfendarmod, et me rendrait malheureuse pour le reste de mes

jours. J'ai fini par l'assurer que vous m'aimez assez pour vous confier à moi, et que je lui rendrai compte de tout ce que vous m'avouerez. Dites-moi donc la vérité sans hésiter, et comptez sur mon cœur et sur ma foi. Si vous êtes Barkiarokh, fils d'Ormossouf, je ne vous en aime pas moins, et je ne désespère pas d'arranger les choses de manière à ce que nous soyons encore heureux."

J'avais l'âme trop fausse pour croire que ce fût sincère, et j'étais bien éloigné de vouloir me mettre à la merci de ma seconde femme: le pouvoir qu'avait sur moi la première me donnait trop de terreur. J'étais embarrassé, et Gazahidé renouvelait ses instances de la manière la plus tendre, quand tout à coup une pensée atroce me vint à l'esprit, et soulagea mon cœur pervers de l'oppression où il était. J'affectai un air tranquille, et dit à la princesse en souriant: "J'admire votre prudence; vous savez que les plaisirs qu'on tient valent mieux que ceux qu'on attend, et vous n'avez pas voulu résigner ceux d'aujourd'hui. Je n'ai garde de vous en dédire, et il ne tiendra pas à moi que nous ne passions ce jour aussi agréablement que nous avons passé les trois autres. Au reste, si tous les détails que je vous ferai, et que vous raconterez demain au roi votre père, ne le contentent pas, il pourra, s'il veut, consulter tous les pêcheurs de Berdouka. Il finira par me demander pardon, et je lui ferai grâce pour l'amour de vous."

Semblable à une rose que la chaleur du midi a presque fanée, et sur laquelle un nuage léger distille un nouveau coloris, Gazahidé reprit vie à mes paroles; ses joues se recouvrirent de la douce teinte d'incarnat qui les embellissait, ses yeux brillèrent d'amour et de joie; je m'enflammai de plus en plus pour elle. Je répondis avec transport aux caresses qu'elle me prodiguait pour me faire oublier l'injure

qu'elle croyait m'avoir été faite; et chaque instant me confirmait dans la résolution de tout attenter pour ne pas perdre le bonheur dont je jouissais. Les heures ne s'écoulèrent que trop vite. Sur le soir le roi, qui, sans doute, n'avait pas osé paraître devant moi, envoya le chef des eunuques pour s'informer des nouvelles de sa fille; elle lui fit dire que tout allait le mieux du monde, et qu'il dormît tranquille.

Je n'avais pas oublié que j'avais promis à la princesse un récit de mon histoire plus circonstancié que celui que je lui avais fait; mais je l'avais différé jusqu'au temps où il pouvait servir à mon dessein. Peu après que nous fûmes couchés, je commençai à entrer en matière, et lui fis une narration si absurde, si longue, et si ennuyeuse que, selon mon intention, je l'endormis, et fus sur le point de m'endormir moi-même; mais les noirs complots ne me tiennent que trop éveillé.

Il était déjà bien avant dans la nuit quand, après avoir mis ma bague au doigt gauche, je pris le chemin de l'appartement du roi, où il m'avait auparavant conduit lui-même. Le nain Calili, et les autres eunuques de Gazahidé, dormaient dans son antichambre; ceux qui gardaient le roi veillaient rangés des deux côtés de sa porte, qui n'était fermée que par une portière. Je passai sans le moindre bruit au milieu d'eux, et trouvai le vénérable monarque plongé dans un profond sommeil. A la lueur des flambeaux qui éclairaient sa chambre je pris si bien mes mesures, qu'avec un coussin que je lui mis sur le visage, je l'étouffai sans qu'il pût pousser un seul soupir. Je l'arrangeai ensuite la tête penchée hors du lit, afin que le sang extravasé qu'on lui trouverait semblât l'effet d'un accident naturel, et revins en tremblant sur mes pas. J'étais si troublé que, ne reconnaissant plus mon chemin, j'enfilai deux ou trois corridors que je ne

connaissais pas. Enfin je me retrouvai, et j'étais à la porte de Gazahidé, lorsque, ayant fait un faux pas, je tombai tout de mon long par terre. Éperdu de ma chute, à laquelle j'attribuais une cause surnaturelle, je dis d'une voix faible et épouvantée: "O cruelle Homaïouna, ne m'enveloppez pas si tôt de votre redoutable influence; laissez-moi du moins pour un peu de temps jouir du fruit de mon crime." J'en fus pourtant quitte pour la peur. Je me relevai lestement, et allai me recoucher auprès de la princesse, en me tenant à une grande distance d'elle, dans la crainte de l'éveiller et de la laisser s'apercevoir que je ne dormais pas.

J'étais si éloigné des remords que j'avais appréhendés que je me mis à chercher des excuses à l'acte énorme que je venais de commettre dans la nécessité où je me trouvais de défendre ma vie; ensuite je m'en félicitai en considérant que l'amour que me portait l'héritière du trône m'en assurait la possession.

Dans ces pensées je vis luire le matin sans inquiétude, et ne m'alarmai nullement des cris qui bientôt firent retentir le harem. Gazahidé se réveilla en sursaut, s'éleva à demi, mais retomba sur son lit comme privée de vie en apprenant la mort soudaine du roi son père. Ses filles esclaves, ses eunuques couraient çà et là par le palais. Calili seul était resté auprès d'elle, et m'aidait à lui donner du secours. Nos soins furent longtemps inutiles; elle ouvrit enfin ses beaux yeux, qu'elle fixa sur moi comme pour me demander ma pitié! Je lui tendis mes perfides bras; mais avant que j'eusse pu l'embrasser, je reçus sur mon sein à découvert un terrible coup de la fatale baguette. J'en fus renversé, et, me roulant par terre, m'écriai d'une voix forcenée: "Maudit soit ton existence, infâme Barkiarokh! maudit soit ta per-

versité, ton hypocrisie, ton ingratitude envers Homaïouna, et ta scélératesse envers l'innocente Gazahidé ! maudit soit surtout la bague, qui, en te rendant invisible, a favorisé ton dernier crime. Que la terre s'ouvre pour engloutir le meurtrier de son souverain endormi, du vénérable vieillard qui t'avait adopté pour son fils ! Ah ! du moins déchirons à belles dents ces horribles mains qui l'ont étouffé, et vengeons la nature outragée !"

Tout en faisant ces furieuses exclamations, je me mordais les bras, je frappais de la tête contre le plancher, et mon sang ruisselait de plusieurs plaies, tandis que Gazahidé, comme pétrifiée, me regardait et me laissait faire.

Au bout d'une demi-heure de ces agonies, la terrible influence cessa, et mon mauvais naturel reprit le dessus. Je vis que j'étais perdu si je n'avais recours à quelque nouveau stratagème, et, poussant un profond soupir: "Grâce au ciel," dis-je, "cet accès de frénésie est passé; rassurez-vous, chère épouse, il ne reviendra pas de longtemps; ce n'est que le second que j'ai eu de ma vie."

En disant ces mots, je tâchai de me traîner vers son lit, quand le nain, avec des yeux enflammés de colère, se jeta entre elle et moi, en s'écriant: "N'approchez pas de ma princesse, monstre détestable; c'est en vain que tu voudrais attribuer à un manque momentané de raison l'aveu d'une énormité dont tu es réellement coupable. Je t'ai entendu, moi-même, cette nuit revenir de l'appartement du roi; tu t'es laissé tomber à quatre pas de mon lit, et as conjuré cette Homaïouna, que tu viens de nommer encore, de te laisser jouir du fruit de ton crime. Je croyais avoir fait un mauvais rêve; mais je n'avais que trop bien ouï la vérité ! Si tu oses t'avancer d'un seul pas, je te saute aux yeux, et je t'arrache avec mes

ongles les restes de chair que ton accès surnaturel de remords t'a laissés."

Quoique mes mouvements convulsifs m'eussent réduit à un abattement extrême, la rage de me voir convaincu de ce que je cherchais à dénier me donna assez de force pour me lever, me saisir de Calili, et le lancer dans la mer, qui de ce côté mouillait les murailles du palais; mais, malheureusement pour moi, au lieu de se noyer il se mit à nager avec une surprenante agilité.

J'étais confondu, et Gazahidé retombait en défaillance, lorsqu'une infinité de voix se firent entendre. "Vengeance! vengeance!" criait-on; "que les portes soient fermées, qu'on croise des sabres partout! Barkiarokh a étouffé notre roi; ne laissons pas échapper ce scélérat!"

A ce tapage épouvantable je tremblai comme un lâche pour ma vie, j'abandonnai la princesse, et m'étant rendu invisible, je courus pour tenter de sortir du palais; mais toutes les avenues en étaient fermées, et les fers étincelants voltigeaient de toutes parts. Dans ce péril extrême, je m'accrochai à un sycomore haut de cinquante coudées, qui était planté au milieu de la grande cour. Je le grimpai bien vite, et m'établis le mieux que je pus sur sa cime. De là je voyais avec un effroi inexprimable la multitude de gens qui cherchaient à me détruire s'accroître à chaque instant, et le nain furieux qui ne se lassait pas de les animer. Cette scène, dont j'étais le misérable spectateur et l'horrible sujet, dura sans relâche tout le jour et la nuit suivante, et, par surcroît de malheur, la posture génante où j'étais, et mes agitations, excitèrent un cruel accès de la maudite goutte que j'avais prise de mon père. J'aurais pu pousser des cris qui eussent fait retentir l'air à une lieue à la ronde; mais la peur me retint. Cependant, comme

je sentis que je m'affaiblissais d'heure en heure, je défis mon turban et m'en liai fortement à l'arbre, pour ne pas tomber sur les piques et les glaives tranchants de mes ennemis.

Dans cet état, avec des imprécations sur le bord de mes lèvres et le désespoir dans le cœur, je passai encore un jour à contempler l'affreuse confusion qui régnait autour de moi. Enfin je commençais à ne plus voir que comme au travers d'un nuage, à ne plus rien entendre distinctement, à presque ne plus m'apercevoir de mon existence, quand de grands coups de haches qu'on donnait en dehors des portes du palais me firent tressaillir et perdre tout sentiment.

Quelle fut ma surprise, en reprenant l'usage de mes sens, de me trouver mollement étendu sur des matelas de soie que les odeurs les plus suaves parfumaient! J'ouvris les yeux, et vis, à la clarté d'une grosse lampe de cristal, que j'étais dans une longue chambre grisâtre, à l'autre bout de laquelle se trouvait un oratoire où un derviche marmottait des prières avec une grande ferveur, et tout en répétant mon nom à chaque mot. Je ne savais que penser d'une telle vision; je la contemplai en silence pendant longtemps, et à la fin me crus dans la région des morts. Bien étonné d'y être traité si favorablement, je ne pus m'empêcher de m'écrier, "Oh! je ne méritais pas tant de miséricorde!" Ces mots firent retourner le derviche, il se hâta de venir à moi, et je reconnus Alsalami. "Mon fils," me dit-il, "j'aime cette première éjaculation d'un cœur contrit. Le Ciel soit loué, vous ne mourrez pas dans l'impénitence!"

"Est-ce que je suis encore dans le séjour des vivants?" demandai-je.

"Oui," me répondit-il, "grâce aux bontés d'Homaïouna."

"Si ma vie avait dépendu de cette cruelle Périse,"

repartis-je, "je ne respirerais plus; elle a tout fait pour me détruire."

"Non, non," reprit Alsalami, "elle n'a fait que ce qu'elle a dû faire; il ne convenait pas à une pure Intelligence comme elle de permettre que vous touchassiez Gazahidé avec des mains encore imprégnées du souffle que vous veniez d'arracher à son père. Elle vous a frappé de sa redoutable influence, non pour divulguer votre crime, mais afin que vous n'y ajoutiez pas une circonstance si atroce. Cependant, quand elle vous a vu suspendu au sycomore (car vous ne pouviez vous rendre invisible à ses yeux), elle s'est attendrie. 'Il faut le sauver,' dit-elle; 'et lui donner le temps de se repentir.' Aussitôt elle a pris son essor vers ces hommes robustes et vaillants qui habitent les montagnes, et les a fait s'armer pour vous. Sous sa conduite ils ont vaincu vos ennemis, ont enfoncé les portes du palais, et vous ont descendu de l'arbre, après qu'elle vous a eu changé de doigt la fatale bague. Ensuite elle vous a donné les secours qui vous étaient nécessaires, et, me laissant ici pour en attendre l'effet, s'en est allée achever d'assurer le trône à votre famille. Vous pouviez aisément monter sans crime sur ce trône, ô Barkiarokh; mais à présent c'est votre pénitence qui doit vous y servir de degrés. Daoud fut un meurtrier comme vous, mais il mérita son pardon et devint le meilleur des rois."

Ce discours consolant et pieux, que je trouvais, toutefois, assez plat, me fit sentir que si l'hypocrisie pouvait m'être jamais utile, c'était dans la situation où je me trouvais. Je me mis donc à frapper ma poitrine, doucement pourtant, mais avec un air de componction qui paraissait fort naturel; je m'accusai, me condamnai sans ménagement, et suppliai le derviche d'intercéder pour moi; enfin, après avoir

fait pleurer le saint homme à chaudes larmes, je lui dis, "Hélas! qu'est devenu l'innocente princesse que j'ai rendue orpheline?"

"Elle est dans ce palais," me répondit-il, "et bien malade, dans le lit où vous l'avez laissée; mais Homaïouna en prend soin, et je ne doute pas qu'elle ne la rende à la vie. Avec le même zèle la Périse a apaisé les amis du feu roi. Quoiqu'elle se soit bien gardée d'offenser la vérité, ils commencent à douter de l'accusation que Calili seul a intentée contre vous; car Gazahidé n'a jamais ouvert la bouche pour s'en plaindre, elle n'a pas même prononcé votre nom."

"Qu'a-t-on fait de ce maudit nain?" m'écriai-je avec feu.

"Paix, paix, mon fils," dit le derviche; "il faut pardonner si vous voulez qu'Allah vous pardonne. Le nain s'est enfui, et l'on n'a pas couru après lui."

"Que le Ciel le conduise!" repris-je, d'un air humilié. "Qui est en effet aussi méchant que moi? Mais ne pourrais-je pas voir mon père et témoigner ma reconnaissance à Homaïouna?"

"Ormossouf," me répondit-il, "gouverne le royaume, quoiqu'il n'ait point encore voulu prendre le titre de roi; il est trop occupé dans cet instant pour vous voir; et, à vous dire vrai, il ne paraît pas en avoir beaucoup envie. Quant à la Périse, vous la verrez sans doute, puisque vous le désirez; mais reposez-vous, tant d'agitation pourrait vous nuire." En disant ces mots il s'en retourna à son oratoire.

Je ne demandais pas mieux que d'être laissé à mes réflexions; j'avais à concerter le plan qu'il me fallait suivre pour me rendre possesseur d'une couronne qui me mettrait en état d'apaiser où de maîtriser Gazahidé; car cette charmante princesse était toujours présente à mon esprit. Mais mon sort actuel dépendait d'Homaïouna, qui n'était pas si facile à

tromper que le derviche. Les protestations outrées, les grimaces n'auraient pas réussi avec elle; je n'en fis aucune, je laissai à mes regards le soin de la convaincre, non seulement de mon repentir, mais encore d'un retour de tendresse pour elle. Malgré ses diverses expériences Homaïouna n'était pas défiante, et elle m'aimait. Alsalami parlait vivement en ma faveur, et Ormossouf voulait prendre sa retraite; ainsi il fut décidé entre eux de me proclamer roi du Daghestan. Je ne jugeai pas à propos de feindre que j'en étais fâché; je me contentai de dire à la Périse: "Il faut que je vous répète les mots que la reine de Choucan vous dit dans une semblable occasion, 'Tout le fardeau de la royauté va tomber sur vous, ma chère Homaïouna.'"

Ce propos fit grand plaisir à mon agissante épouse, et je le soutins très bien pour mon intérêt les premiers jours de mon règne. Je lui laissai faire tous les arrangements qu'elle voulût, et même nommer Alsalami pour mon grand visir, quoique le choix fût assez ridicule à mes yeux. Il s'agissait de gagner l'amour et le respect de mes peuples, et c'est à quoi je mis tous mes soins. J'étais sans cesse dans les mosquées, où je faisais de grandes aumônes aux pauvres, et des libéralités excessives aux imans. Je rendais justice presque tous les jours en personne, et ne laissais Alsalami tenir quelquefois ma place que pour plaire à Homaïouna.

Un jour qu'ils étaient tous deux de la meilleure humeur du monde avec moi, je fis tomber le discours sur le chapitre de la destinée, et les laissai s'embarquer, comme à leur ordinaire, dans une longue dissertation sur ce sujet. Après les avoir écoutés quelque temps avec une feinte attention, "Hélas!" m'écriai-je, "qui plus que moi doit croire que nous sommes les esclaves de la destinée! Mon amour pour

Gazahidé m'a fait commettre un crime que je ne cesserai jamais de pleurer, et, cependant, je brûle de revoir cette infortunée princesse, son idée me suit partout, elle me trouble dans la prière, et si je ne satisfais pas à ce désir invincible je ne serai jamais à moi-même. Ne vous offensez pas de ce discours, chère Homaïouna," continuai-je, "ma tendresse pour vous est fondée sur l'admiration et la reconnaissance; elle sera éternelle. Mon aveugle passion pour votre rivale ne saurait durer qu'autant qu'elle est contrariée."

"Je ne suis point jalouse," me répondit la Périse, avec un air de majesté calme et sereine, "mais je crains la violence de votre caractère, et prévois avec douleur les maux que vous allez vous attirer. Gazahidé vous a en une telle horreur qu'elle aimerait mieux voir le Dégial que vous. Votre présence est capable de la faire mourir."

"Oh! l'on ne meurt pas si facilement," lui dis-je; "je l'apaiserai, si vous ne vous opposez pas à mes soins; à la vérité, les vôtres sont mieux et plus utilement employés."

"Faites ce qu'il vous plaira," me dit-elle; "je dois me soumettre, mais j'ai de funestes pressentiments."

Je ne fis pas semblant d'avoir entendu ces dernières paroles, encore moins les profonds soupirs dont Alsalami les accompagna, et pris à l'instant le chemin de l'appartement de Gazahidé.

Les eunuques, les filles esclaves de la princesse furent effrayés de mon dessein, mais je leur ordonnai sous peine de mort de se taire, et leur défendit de me suivre. J'entrai sans bruit, mais sans me rendre invisible, dans la crainte de trop alarmer Gazahidé, que j'eus le temps de contempler sans être aperçu. Assise sur une pile de coussins, elle tournait presque le dos à la porte; ses cheveux épars paraissaient une

broderie d'or sur la simarre noire dont elle était revêtue. La tête penchée sur ses genoux, elle arrosait de ses pleurs l'escarboucle que j'avais présentée à son père, et qu'il lui avait donnée à garder. Je fis le tour derrière elle sur la pointe des pieds, et, me jetant aux siens, je l'enlaçai fortement dans mes bras, de peur qu'elle ne cherchât à m'échapper.

Comme malgré mon audace je ne pouvais sans un saisissement involontaire voir et toucher une femme qui m'inspirait une passion si violente, et que j'avais tant offensée, je pus à peine bégayer quelques mots d'excuse; mais elle les interrompit aussitôt par un cri déchirant qui fut suivi d'un évanouissement qui approchait plutôt de la mort que de la défaillance.

Un si funeste accident aurait dû réprimer mes transports fougueux; il ne fit que les redoubler.... Honteux et désespéré, je sortis ensuite, en me couvrant la tête du pan de ma robe, et commandai aux eunuques et aux filles esclaves d'aller secourir leur maîtresse.

Je n'avais dans ce moment nul besoin de la fatale baguette; mon cœur était assez bourrelé; mais c'était plutôt de dépit et de rage que de remords. Cette première tentative fut suivie de plusieurs autres, qui toutes eurent le même succès. C'était toujours un corps mort que j'embrassais avec acharnement et que je quittais avec horreur. Souvent au sortir de ces affreuses scènes je me rendais à la mosquée, où je me frappais la poitrine avec une telle violence que les spectateurs étaient dans l'admiration de voir un roi aussi zélé martyr de la pénitence qu'aurait pu l'être un enthousiaste faquir.

Cependant Homaïouna, qui ne pouvait pas ignorer mes funestes visites à Gazahidé, ne m'en parlait pas; et elle faisait bien, car, comme elle était la première cause de mon malheur inouï, j'aurais perdu toute

patience avec elle. Alsalami osa hasarder une humble remontrance; mais je lui fis taire d'un ton qui le glaça d'effroi. Il s'alla mettre au lit, d'où il ne sortit plus. Ce fut la Périse qui vint m'annoncer sa mort, et me proposer un autre visir de sa façon. J'étais trop aigri contre elle pour lui complaire. Je lui reprochai d'avoir accablé de fatigues un pauvre solitaire qui dès ses jeunes ans était accoutumé à une vie tranquille, et qui naturellement devait succomber sous le poids de la charge qu'elle lui avait absurdement donnée, et l'assurai qu'à l'avenir je choisirais moi-même mon grand visir.

"Je vous entends," s'écria-t-elle, d'un air plus triste et compatissant qu'irrité; "vous ne voulez donner votre confiance qu'à celui qui flattera la passion désordonnée qui vous tourmente, et vous rend la fable de votre harem. Ah! si le Ciel n'y met ordre, vous allez devenir le méchant roi dont le fatal parchemin menace le monde."

Elle se retira en achevant ces mots, dont je fus tenté de la faire se repentir en l'assommant de coups; car je savais par la suite de son histoire, qu'elle m'avait racontée, que sans pouvoir la faire mourir on pouvait lui infliger les tourments les plus cruels et lui faire souffrir les douleurs les plus aiguës. La crainte seule qu'elle ne trouvât le moyen de me priver de ma princesse me retint; mais hélas! cette raison de la ménager ne subsista pas longtemps!

A peine éveillé le lendemain j'entends de grands cris du côté de l'appartement de Gazahidé. Je me lève tout alarmé, j'accours; ses eunuques, ses filles esclaves se prosternent la face contre terre devant mes pas, en continuant leurs hurlements affreux. Hors de moi-même, je marche sur cette vile cohue, et j'entre dans la chambre de la princesse. Là, sur l'estrade, je trouve mon escarboucle, avec un papier

qui contenait ces terribles mots: "Reprends ta maudite escarboucle, détestable Barkiarokh! La mer qui va recevoir le misérable corps que tu outrages chaque jour ne te le rendra jamais, et plût au Ciel que les vagues l'eussent englouti avant l'heure fatale où tu le profanas pour la première fois!"

Semblable à un malade qui se flatte de vivre encore longtemps malgré les maux qui le consument, et qui se sent frappé soudainement par le glaive de l'Ange de la Mort, je fus anéanti en perdant celle qui causait journellement mes peines. Je me jetai sur le divan dans un état de stupeur qui dura la moitié du jour. Enfin je repris la faculté de penser, et ce fut pour accuser la Périse. "C'est elle," disais-je, "qui, avec son vilain petit poisson, m'a fait avoir la goutte de mon père et la funeste bague. C'est elle qui, par un dépit jaloux, m'a forcé de confesser mon crime devant Gazahidé, et m'a mis dans le plus extrême péril. C'est elle, sans doute, qui a jeté dans des léthargies surnaturelles une princesse qui avait trop de douceur, et trop d'amour pour moi, pour ne pas me pardonner si elle avait pu m'entendre, et qui n'a sûrement pas volontairement préféré la mort à moi. Mais s'est-elle réellement jetée dans la mer? en croirai-je un écrit qu'on a peut-être mis ici pour me décevoir? il est vrai que Gazahidé n'a pu s'échapper par aucun moyen naturel; la hauteur de ses fenêtres et les surveillants incorruptibles que je lui avais donnés m'en répondent; mais qui m'assure que la Périse ne l'a pas enlevée et transportée dans quelque autre pays? N'avait-elle pas demandé et obtenu un tel pouvoir en faveur de l'eunuque Gehanguz? Ne m'en a-t-elle pas en quelque sorte menacé hier? Ah! j'aimerais mieux que Gazahidé se fût effectivement noyée que d'être jamais à un autre que moi. Quoiqu'il en puisse être, il faut que

je me venge d'Homaïouna, et que je dissimule pour pouvoir me venger."

Après ces réflexions, qui furent suivies d'un complot digne de moi, je sortis de cet appartement funeste avec une contenance morne, mais tranquille, et me retirai dans le mien. Loin de refuser la visite qu'Homaïouna ne tarda pas à me rendre, je la reçus d'un air reconnaissant. "Vous me l'aviez annoncée," lui dis-je, "que le Ciel arrêterait le cours de mes coupables excès; vous êtes inspirée; mais malheureusement je vous crois toujours trop tard; je rentre en moi-même, et quoique je ne puisse m'empêcher de gémir de la perte que j'ai faite, je la supporterai avec résignation. Aidez-moi de vos conseils; continuez à gouverner mes états, tandis que je vaquerai aux exercices de piété si nécessaires pour le salut de mon âme."

"Allah et son Prophète soient loués de ce retour de vos bons sentiments!" s'écria la Périse; "mais hélas! fallait-il qu'il en coûtât la vie à cette pauvre princesse! Je l'aimais, et j'aurais voulu du moins lui rendre les derniers devoirs. Vaine espérance! on n'a pu retrouver que son voile qui flottait sur les vagues; il faut qu'elle ait pris des précautions pour être à jamais ensevelie sous les eaux!"

"Vous croyez, donc," dis-je, en regardant fixement Homaïouna, "que l'aimable Gazahidé a péri sans ressource dans la profonde mer?"

"Si je le crois!" répondit-elle. "Ah! je ne le crois que trop; et pouvez-vous en douter vous-même? Ah! mon cher Barkiarokh, cessez de retenir des idées chimériques qui ne feront que troubler vos bonnes intentions. Cherchez plutôt des amusements permis; si vous êtes heureux sans honte et sans crime, je n'aurais rien à désirer."

Ce discours affectueux, au lieu de me toucher, me

rendit de plus en plus envenimé contre la Périse. Je la savais incapable de mensonge; ainsi elle n'avait point enlevé Gazahidé; mais elle n'en avait pas moins causé sa perte. Je m'affermis donc dans mon dessein contre elle, et l'exécutai après lui avoir donné pendant trois jours toutes les marques de tendresse et de confiance qui pouvaient écarter ses soupçons.

Les méchants se connaissent en cœurs corrompus; j'avais trouvé qu'Ologou, chef de mes eunuques, était un franc scélérat, un instrument tel qu'il me le fallait. Je lui ordonnai de choisir entre ses confrères ceux qu'il croirait les plus capables d'un coup de main. Il m'en présenta deux dont il me répondit. "Mes amis," leur dis-je, "ce n'est qu'à vous que je veux pour l'heure confier mon infortune; un funeste hasard m'a fait épouser une magicienne qui s'est donnée à moi comme une simple et innocente créature. Un peu après notre mariage elle me fit quelques tours de son métier qui ne signifiaient pas grand'chose, et que je passai sous silence. Elle en est ensuite venue à des actions atroces. Pour me faire régner, ou plutôt pour régner elle-même, elle a étouffé le roi, et, par jalousie, elle vient de jeter la princesse dans la mer. Je dois punir des crimes si exécrables; mais l'embarras est d'en trouver le moyen. Elle a le pouvoir de disparaître, et de se transporter où elle veut; ainsi ce serait en vain que je la livrerais à la justice publique. Ce n'est qu'en la surprenant endormie qu'on peut lui infliger le châtiment qu'elle mérite."

"Sire," interrompit Ologou, "je me suis depuis longtemps aperçu de la méchanceté et de l'hypocrisie d'Homaïouna; si vous le commandez, nous entrerons ce soir tout armés dans sa chambre, et nous la percerons de coups avant qu'elle puisse se reconnaître."

"Je le veux bien," répondis-je; "ce sera un acte d'équité qui ne manquera pas de récompense."

Ce nouveau forfait eut tout le succès que j'en attendais; la Périse eût reçu mille morts si elle eût pu mourir. Son corps n'était plus qu'une plaie lorsqu'il disparut aux yeux de ses cruels assaillants, qui, par mon ordre, publièrent les crimes dont je l'accusais, et la manière dont la vengeance que j'en voulais tirer avait été frustrée.

La vénération qu'on avait pour moi, et le nombre de mes témoins, firent que cette imposture fut généralement crue; on me plaignit; les partisans du roi étouffé et de la princesse noyée me remercièrent de la justice que j'avais voulu faire, et m'engagèrent à proclamer la peine de mort contre ceux de mes sujets qui donneraient secours ou asile à Homaïouna. Le seul Ormossouf devait naturellement pénétrer ce mystère d'iniquité; mais il était fort indolent, et n'avait plus son ami le derviche pour l'animer; ainsi je ne m'en embarrassai guère, et en effet n'entendis point parler de lui.

Rien n'égalerait la joie que je ressentais en pensant que la Périse aurait assez à faire pour se guérir de ses blessures, et qu'il faudrait bien qu'elle me laissât en repos pour quelque temps. Je résolus de profiter de ces moments de relâche, et de chercher à perdre dans la débauche le souvenir de Gazahidé. Les plaisirs tranquilles de mon harem me semblaient trop insipides pour produire cet effet. Ma bague pouvait m'en procurer de plus piquants, et qui ne m'empêcheraient pas de conserver ma réputation de sainteté. Je fis part de mon dessein à Ologou, qui ne tarda pas à m'apporter la liste des plus belles femmes de Berdouka, parmi lesquelles était la favorite de l'Émir Mohabed, celui qui m'avait si mal à propos reconnu pour Barkiarokh, quand j'allais tran-

quillement devenir roi sous le nom de Farouk-rouz.

Je me fis un vrai plaisir de commencer par elle. A cet effet j'envoyai, à la pointe du jour, Ologou à l'émir, avec ordre de lui signifier en personne de se rendre tout de suite au divan. J'entrai invisible avec mon messager, et me tapis dans un coin de la chambre. De là j'entendis les plaintes divertissantes du bon vieillard. "Il faut que je te quitte, lumière de mes yeux," disait-il à sa femme; "cet imbécile de Barkiarokh, qui était plutôt fait pour être pêcheur que roi, veut faire aller les hommes à la lueur des étoiles comme il faisait aller sa barque; d'ailleurs, il a perdu deux de ses femmes, il n'en veut plus prendre, cela le rend inquiet; il ne songe pas que les maris plus heureux que lui n'aiment pas à se lever de si matin."

"Ah! ne parlez pas mal de ce pieux monarque," s'écria une voix douce et argentine; "il est si bienfaisant que tout le monde doit l'aimer; allez, ne le faites pas attendre, je resterai patiemment au lit jusqu'à votre retour."

L'émir murmura encore quelques mots, fit ses adieux, et partit.

Il n'eut pas plus tôt le dos tourné que la dame s'écria avec indignation, "Va! odieux squelette, et puisses-tu ne jamais revenir; hélas! que n'appartiens-je à cet aimable Barkiarokh, qui est plus beau que le soleil en son midi!"

Il ne fallait pas que je prisse de grandes précautions pour me découvrir à une femme si bien disposée; elle s'alarma d'abord, mais ne tarda pas à se rassurer, de manière que je passai avec elle tout le temps que mon grand visir, qui, ce jour-là, tenait le divan pour moi, trouva à propos de bavarder; et il était expert dans l'art.

Je renouvelai plusieurs fois mes visites dans ce

quartier-là, et fus témoin de plusieurs scènes auxquelles la dame donnait lieu pour m'amuser. Enfin je devins inconstant; et la femme de l'iman de la grande mosquée de Berdouka fut ma seconde fantaisie. Je n'avais pas de ressentiment contre le mari; au contraire, il était le meilleur de mes amis; mais je n'y regardais pas de si près. J'eus ici le même succès que dans ma première aventure, et n'en manquai jamais dans toutes celles que j'entrepris successivement. Ologou, qui fréquentait tous les harems où il croyait que j'aurais quelque affaire, prévenait adroitement les dames en ma faveur, lesquelles, pour leur propre intérêt, étaient obligées de me garder le secret.

Mais, ô mes malheureux compagnons, comme ces frivoles détails conviendraient peu à notre horrible situation, je les passerai sous silence pour en venir à des faits plus dignes de ce séjour.

Quoique je ne regardasse la multiplicité de mes adultères que comme autant de jeux d'esprit, je ne laissais pas de m'étonner de ce que la Périse y faisait si peu d'attention; elle devait depuis longtemps être guérie de ses blessures, et pourtant les coups de baguette ne venaient point; enfin je pensai que les poignards de mes eunuques l'avaient rendue raisonnable, ou qu'elle avait cherché un domicile ailleurs.

Ces plaisirs sans obstacles amenèrent la satiété. Après quelques années, les accès de ma goutte se multiplièrent, et l'hypocrisie, que je pratiquais toujours, me devint insupportable. Ologou, qui insensiblement s'était rendu maître de tous mes secrets, faisait souvent des voyages dans diverses parties du monde pour m'amener de jeunes beautés, qu'il avait la mortification de me voir mépriser. Je ne l'entretenais que de Gazahidé, dont les charmes s'étaient vivement retracés à mon souvenir depuis mon dégoût

pour les aventures; enfin ce misérable esclave ne savait plus que faire de moi, quand un incident, auquel je ne m'attendais pas, mit fin à ma léthargie.

Un jour que je donnais audience au peuple, deux femmes voilées se présentèrent au pied de mon trône, et d'une voix timide et suppliante me demandèrent de les entendre en particulier. Je me sentis ému à leurs accents, sans savoir pourquoi, et les fis conduire dans mon harem, où je ne tardai pas à me rendre. Quelle fut ma surprise en voyant mes deux belles-sœurs, aussi jolies et aussi fraîches que dans le temps où je les avais le plus convoitées! L'occasion était trop favorable pour ne la pas saisir. "Femmes de mes frères," leur dis-je, "vous êtes assurées de ma bonne volonté pour vous, mais remettons à une autre fois ce que vous avez à me dire. La première affaire de mon harem, c'est le plaisir; les autres ne viennent qu'après."

Elles avaient trop d'indolence et trop peu d'esprit pour être scrupuleuses. Je passai quelques jours à les combler d'attentions; ensuite je les fis se ressouvenir qu'elles avaient quelque chose à me communiquer.

"Oh! nous avions oublié nos vieux maris," s'écria la plus jeune, "et en vérité cela n'est pas étrange, ils sont si misérables! incapables de travailler et de nous être bon à la moindre chose. Nous avons erré de ville en ville à la merci des gens charitables depuis le jour qu'Ormossouf nous chassa de chez lui. On nous donnait du pain, mais point de consolation. L'Afrite du Désert Fangeux est le seul qui nous a paru entrer dans nos peines; mais vos frères n'ont pas osé se servir du remède qu'il y avait trouvé."

Ma belle-sœur rougit en prononçant ces mots, et se tut.

"Achevez," lui dis-je vivement; "vous avez excité ma curiosité. Je veux savoir toute cette aventure!"

HISTOIRE DE LA BELLE-SŒUR DE BARKIAROKH

Eh bien, vous la saurez (reprit-elle), mais vous serez encore plus effrayé que vos frères. La voici: Une bonne femme à qui nous avions conté l'histoire du petit poisson et du malheur qu'il nous avait attiré vint un jour nous trouver, en grande hâte, dans la chaumière où nous nous retirions le soir. "Mes enfants," me dit-elle, "on vient de m'apprendre une chose qui pourra vous être de quelque service; aussi n'ai-je pas perdu un moment à venir vous en faire part. On assure qu'à trente montagnes d'ici se trouve le Désert Fangeux qu'habite un afrite très obligeant, qui ne refuse ni ses conseils, ni ses secours à personne, pourvu qu'on ne le contrarie pas dans des fantaisies étranges qu'il a; et comme vous êtes de bonnes gens, faciles et complaisantes parce que vous êtes pauvres, vous seriez les bienvenues en ce lieu. Il est vrai que le chemin est un peu long d'ici là, mais accoutumées comme vous êtes à marcher sans cesse pour mendier de tous côtés, ce sera peu de chose pour vous. Je crois qu'il vous convient fort de faire ce voyage; et si vous n'y gagnez rien vous n'y perdrez rien non plus, car vous n'avez rien à perdre." Cette conclusion était persuasive; nous remerciâmes la bonne vieille, et nous mîmes à l'instant en route.

Nous faisions de petites journées, car nos maris ne pouvaient pas aller longtemps de suite; quant à ma sœur et moi, l'espérance que les pauvres malheureux pourraient recouvrer leur jeunesse et leurs forces nous rendaient aussi lestes qu'auraient pu l'être deux biches poursuivies par le chasseur. Il faut ici rendre justice aux bons musulmans qui habitent cette grande étendue de pays; pendant les deux mois que nous

employâmes à la traverser ils ne nous laissèrent manquer de rien; il est vrai que nous ne leur disions pas quel était le but de notre pèlerinage, dans la crainte de les scandaliser, car les afrites ne sont pas amis du saint Prophète, au nom duquel on nous donnait l'aumône.

Enfin nous arrivâmes au Désert Fangeux; mais là nous manquâmes perdre cœur, tant le lieu était détestable. Figurez-vous un immense terrain couvert d'une fange noire et épaisse, sans sentiers, sans arbres, sans animaux, excepté certains pourceaux qui se désaltéraient dans cette boue, et en augmentaient l'horreur. Nous apercevions au loin le roc caverneux de l'Afrite; mais nous risquions d'être submergés dans l'ordure et mis en pièces par les pourceaux, avant que de pouvoir l'atteindre, car il n'y avait pas moyen de s'attaquer à ces odieuses bêtes; il était clair que leur maître les aimait beaucoup, puisqu'il en gardait un si grand nombre.

"Retournons sur nos pas," s'écrièrent vos deux frères, "il n'est rien qui ne soit plus facile à endurer que ceci!"

A ces mots ma sœur et moi perdirent patience, nous leur reprochâmes avec tant de chaleur leurs misères et les nôtres, qu'après avoir bien pleuré, ils se laissèrent entraîner dans le bourbier, où nous les soutînmes, malgré la peine que nous avions à nous en tirer nous-mêmes. Le soleil dardait en plein ses plus vifs rayons, et cela réjouissait extrêmement les pourceaux, qui, sans paraître nous apercevoir, faisaient mille gambades et mille culbutes en nous éclaboussant de manière à nous mettre dans un état à faire peur. Cependant, à force de nager, de tomber, et de nous relever, nous parvînmes au pied du roc qui était situé au milieu du désert et entouré d'une mousse sèche bien consolante pour nous.

Nous trouvâmes l'Afrite assis à l'entrée d'une spacieuse caverne, et enveloppé d'une robe de peaux de tigre si longue et si ample qu'elle s'étendait de plusieurs coudées autour de lui. Sa tête ne répondait pas à sa taille gigantesque, n'étant pas plus grosse qu'une tête ordinaire, et son visage était fort étrange. Il avait le teint d'un beau jaune, et les cheveux, les sourcils, les paupières, et la barbe couleur de pourpre; les yeux noirs comme du surmé[1], les lèvres d'un rouge pâle, et les dents minces, blanches, et aiguës comme les arêtes d'un poisson—ce qui formait un tout ensemble bien plus extraordinaire qu'agréable. Il nous accueillit d'un air gracieux. "Pauvres gens," nous dit-il, "j'ai tant pitié de tout ce que vous avez souffert pour venir jusqu'à moi que vous pouvez être assurés que je ferai tout mon possible pour vous assister. Parlez donc hardiment; qu'y a-t-il pour votre service?"

Encouragés par ces mots, nous lui contâmes nos malheurs dans le plus grand détail, et puis lui demandâmes s'il ne savait point de remède à notre état.

"Oui, oui," nous répondit-il, "j'en sais un très facile, mais nous en parlerons tantôt; allez au fond de ma caverne, vous y trouverez une source d'eau pure; nettoyez-vous-y bien; ensuite, en tournant à droite, vous verrez une pile de toutes sortes d'habits, prenez-y ceux qui vous conviendront, et après vous en être revêtus, venez me rejoindre ici."

Cette offre nous venait trop à propos pour ne pas être reçue avec joie et reconnaissance. Nous nous baignâmes avec délices, et ne fûmes pas moins aises de quitter nos vieux haillons. Nous retrouvâmes l'Afrite à la même place où nous l'avions quitté, qui arrangeait autour de lui plusieurs corbeilles remplies de fruits de toutes espèces. "Asseyez-vous ici par terre

[1] Fard noir à l'usage des femmes turques.

auprès de moi," nous dit-il, "et mangez; car vous devez avoir bon appétit."

Nous l'avions en effet; aussi riait-il de bon cœur en voyant notre avidité. Enfin il nous dit: "Vous ne m'avez pas la mine d'être des musulmans scrupuleux, et je pense que vous boiriez du vin avec plaisir si l'on vous en offrait. Allons," continua-t-il en devinant à notre air que nous ne demandions pas mieux, "vous en aurez en pleine abondance."

En disant ces mots, il étendit la main sur l'étang fangeux, lequel aussitôt fut changé en un canal entouré d'arbres fruitiers, et où coulait un vin vermeil dont l'odeur réjouissait les sens. Les pourceaux avaient disparu; à leur place un nombre infini de petits enfants joliment tournés se jouaient dans cette onde merveilleuse, et nous présentèrent, dans de grandes coupes de cristal, un vin pétillant que nous savourâmes avec transport. Depuis une heure nous n'avions ouvert la bouche que pour boire, lorsque votre frère aîné, tout joyeux, s'écria, "Ah! que vous êtes heureux, Seigneur Afrite, et que nous le serions à notre tour si vous vouliez nous garder ici avec vous."

"Pauvre insensé," répondit l'Afrite, "toi qui, comme le reste des humains, juges du bonheur d'autrui sur des apparences trompeuses, vois si je suis heureux!" Et en parlant ainsi, il retroussa sa robe, et nous vîmes qu'il avait les deux jambes enfoncées dans la terre jusqu'aux genoux. A cet étrange spectacle, la terreur et la compassion se peignirent sur nos visages. Il s'en aperçut et reprit, d'un air plus tranquille: "Ne vous affligez point trop pour moi, mes amis; la puissance qui me tient à moitié enseveli en ce lieu a beau halluciner les yeux de ceux qui veulent me visiter, et leur représenter un sale bourbier où est ce délicieux canal, elle ne

saurait empêcher ma délivrance, qui peut-être n'est pas fort éloignée. Quoiqu'il en soit, je ne puis vous retenir à présent ici; partez, laissez-moi avec ces jolis enfants que vous avez pris pour des pourceaux, et qu'heureusement on ne m'a point enlevés; mais avant que de nous séparer, apprenez que le souhait imprudent qui vous attira l'âge et les infirmités dont vous gémissez ne peut cesser d'avoir son effet qu'à la mort de votre père. C'est à vous à voir si vous voulez attendre ce moment, qui peut être encore fort éloigné, ou l'avancer; quant à moi, je sais bien que si j'avais cent pères je n'en épargnerais pas un seul pour finir une misère comme la vôtre et celle de vos aimables femmes."

A notre consternation, à notre silence, l'Afrite connut que son conseil ne prenait pas; il en parut déconcerté, et, changeant tout à coup ses manières en brusquerie: "Allez," nous dit-il, "allez faire vos réflexions ailleurs; je me suis trompé dans le jugement que j'avais fait de vous; je croyais que nous pourrions nous revoir à notre commun avantage, mais vous n'êtes que des lâches. Partez à l'instant—je vous dispense des adieux."

Nous étions trop effrayés pour nous faire répéter cet ordre deux fois. Nous nous levâmes sans dire un mot; mais, ô Ciel! quel fut notre désespoir en voyant que ce beau canal, qu'il nous aurait été si agréable de traverser, était redevenu un infâme amas de boue. Cette fois, nos maris, qui étaient encore plus indignés que nous contre l'Afrite, nous donnèrent l'exemple; ils se jetèrent sans balancer dans le bourbier, et nous les suivîmes en soupirant. Nous fîmes l'horrible trajet avec bien plus de peine que la première fois; l'ordure nous venait jusqu'au col, et les pourceaux nous faisaient mille avanies. Nous avions beau nous dire les uns aux autres que nous nagions dans du vin

clairet, et que nous étions entourés de jolis petits enfants; nos sens ne voulaient pas recevoir ce démenti.

Harassés de fatigue, nous sortîmes enfin du Désert Fangeux et parvînmes à un lieu sec. Aussitôt votre frère aîné s'écria: "Maudit soit à jamais cet enfant d'Éblis, qui a osé nous conseiller un parricide!"

"Maudit soit," dit votre second frère, "l'infâme bouche qui a laissé échapper une telle impiété; maudit soit-il, dis-je, depuis sa chevelure pourpre jusqu'à la plante de ses pieds—s'il en a en effet, comme il le prétend."

"Maudit soit," ajouta ma sœur, "tout ce qui lui appartient ou a appartenu à ce monstre, excepté son vin clairet et les bons habits que nous emportons."

Après des imprécations si justes, nous nous assîmes sous un grand arbre pour nous reposer pendant la nuit, qui s'avançait à grands pas sur l'horizon. Nos faibles époux, accablés de lassitude, s'endormirent profondément, tandis que ma sœur et moi veillions pour consulter ensemble sur ce que nous avions à faire.

Au matin je leur fis part de nos idées. "Croyez-moi," leur dis-je, "bannissez la mauvaise honte et la crainte, qui vous ont empêché de recourir au roi votre frère; Barkiarokh est trop bon, trop pieux, pour rougir de notre pauvreté et pour garder du ressentiment de nos anciennes querelles. Allons nous jeter à ses pieds, contons-lui tout ce qui nous est arrivé; il nous assistera ne fût-ce que pour faire dépit à l'Afrite, car il a assez prouvé, en chassant Homaïouna, qu'il n'aime pas ces êtres malins." Ce conseil fut approuvé de vos frères; nous nous remîmes en marche, et après un long et fatigant voyage nous sommes arrivés à Berdouka, où nos maris attendent votre réponse.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA BELLE-SŒUR DE BARKIAROKH

J'avais tressailli de joie en apprenant que je pouvais me flatter d'être quelque jour délivré de ma fatale goutte; le moyen de hâter ce moment m'avait ensuite un peu étonné, mais mon cœur dénaturé s'était bientôt réconcilié avec cette effroyable idée. Il n'était plus question que d'arranger la commission d'un forfait si odieux en sorte que je fusse à l'abri de tout soupçon; et c'est à quoi j'avais pensé sur la fin de l'histoire de ma belle-sœur.

Elle l'avait contée de manière à me faire comprendre à quelles femmes j'avais affaire, si je ne l'eusse déjà su; ainsi quand elle eut cessé de parler je leur dis d'un ton méprisant: "Sortez de mon palais, femmes sans courage et sans esprit; vous n'êtes pas dignes du sort que je voulais vous faire. Quoi! vous n'avez pu persuader à vos maris de recouvrer leur jeunesse et leurs forces en ôtant la vie à un monstre dénué d'entrailles, qui s'est bien déclaré n'être pas leur père en les chassant de sa maison dans l'état infirme où ils s'étaient mis pour l'amour de lui, et qui a eu la dureté affreuse de les voir périr de misère! Vous n'avez pas eu sur eux le pouvoir de les obliger d'entrer secrètement la nuit dans une maison dont ils savent tous les détours, et de couper la tête à ce misérable! Une conduite si juste, si énergique, loin de vous attirer ma colère, vous aurait mérité mes louanges; sortez, encore une fois, et que je n'entende plus parler de vous!"

Il n'en fallait pas davantage pour mettre mes belles-sœurs hors d'elles-mêmes, car elles s'étaient flattées de ne plus revoir leurs maris, et de demeurer avec moi; aussi, tout éperdues, elles se jetèrent à mes pieds, et se mirent à embrasser mes genoux de toutes leurs forces, en s'écriant toutes deux à la fois: "Oh,

pardonnez-nous, mon cher seigneur; ce n'est pas notre faute si vos frères sont si peu résolus. Nous ne pensions pas si lâchement qu'eux; mais que pouvions nous leur dire? Ils nous auraient tuées nous-mêmes si nous avions exigé qu'ils suivissent le conseil de l'Afrite. Mais dès qu'Ormossouf n'est plus leur père, nous saurons bien quoi leur dire; promettez-nous de nous recevoir dans vos bonnes grâces, que nous préférons au retour de leur jeunesse et de leurs forces, et nous vous ferons voir que nous avons plus d'esprit que vous ne pensez."

Il faut ici, ô mes compagnons, que je tire le voile sur l'acte abominable dont on ne saurait écouter le récit sans frémir, même dans le souterrain d'Éblis. Mes belles-sœurs ne réussirent que trop bien; et, de concert avec elles, je fis surprendre leurs misérables époux au moment où ils eurent consommé leur horrible crime. Ologou, à qui j'en avais donné l'ordre, leur fit sur le champ couper la tête, et ramena leurs femmes à mon harem. J'étais seul avec ces deux malheureuses, et j'écoutais froidement le détail de leur maudit attentat, quand la baguette de la Périse me frappa d'une telle force que je m'en crus assommé. Un moment après je me relevai avec une fureur inconcevable, et m'étant saisi de mes deux complices je leur donnai cent coups de poignard et les jetai dans la mer. A cet acte de justice involontaire succédèrent de nouveaux transports de désespoir. Je hurlai des imprécations contre moi-même jusqu'à ce que ma voix s'éteignît, et que je perdisse le sentiment.

Ologou avait tout vu à travers des portières, mais il s'était bien gardé de m'approcher pendant mon accès de délire. Il entra quand il le vit passé, et, me prenant entre ses bras, sans appeler personne, pansa les plaies que je m'étais faites, et me fit re-

prendre l'usage de mes sens. Je lui demandai d'une voix faible s'il y avait eu quelque témoin dangereux de la scène qui venait de se passer; il me rassura sur ce point, mais il était aussi alarmé que moi en voyant que la Périse ne m'avait pas oublié. Nous nous calmâmes enfin, et résolûmes d'éviter de tels coups par une conduite sans reproche.

Un poisson vivrait plutôt sur la cime d'un rocher qu'un homme accoutumé au crime dans une vie réglée. L'eunuque avait beau inventer tous les jours des amusements innocents, je périssais de rage et d'ennui. "Ah! je braverais Homaïouna," disais-je, "si j'étais sûr qu'elle ne me châtierait pas en public. Ces convulsions de remords qu'elle s'acharne à me donner ne feraient que remplacer les accès de goutte dont je suis délivré; mais je risque tout si jamais elle m'expose aux yeux de mes sujets." La sévérité dont j'étais forcé d'user envers moi-même me rendit si dur envers les autres que j'étais sur le point d'être autant haï de mon peuple que j'en avais été aimé, lorsqu'un jour Ologou vint me dire, d'un air triomphant, qu'il avait trouvé un souverain remède à mes maux. "Vous avez sans doute entendu parler," continua-t-il, "de Babek Horremi, surnommé l'Impie, parce qu'il ne croyait à aucune religion, et sacrifiait tout à la joie et aux plaisirs dans toutes les variétés concevables. Vous savez aussi avec quelle facilité il pervertit toute la Perse et les provinces adjacentes, et qu'étant suivi d'un nombre prodigieux de sectateurs, il tint tête à toutes les troupes qu'envoyèrent contre lui les Califes Mamoun et Motassem, et que ce dernier s'en rendit maître par la trahison d'un chien fils de chien. Eh bien, ce grand homme n'a pas entièrement péri. Naoud, son confident et ministre, lui survit. Il s'échappa des prisons de Samarah, et ayant erré de pays en pays pendant

plusieurs années, il est à présent venu dans celui-ci. Je l'ai rencontré ce matin aux environs de Berdouka, et lui ai fait l'accueil qu'il méritait. Il fut autrefois mon maître, ainsi je le connais assez pour oser lui confier vos peines. Il vous plaint, et vous offre ses services. Prenez-le pour votre grand visir; il se charge du reste. Celui qui occupe cette place n'est qu'un sot, qui exécute à la lettre les ordres que par décence vous lui donnez; l'habile Naoud fera bien autrement, il saura vous épargner les coups de baguette, qu'il ne craint pas pour lui-même. Cependant il établira peu à peu la secte horremitique dans le Daghestan, de manière que si le masque de piété que vous avez pris vient à tomber, vos sujets en seront plus réjouis que scandalisés."

Je saisis avidement cet espoir; je vis Naoud, et ne doutai pas qu'avec l'art de séduire qu'il possédait il ne m'ôtât bientôt toute inquiétude. Nous eûmes ensemble plusieurs conférences; enfin je fixai le jour où je devais le nommer mon grand visir en plein divan. Je courais ainsi à ma perte, sans réfléchir que le dessein d'établir l'impiété dans mes états était un crime plus impardonnable que tous ceux que j'avais commis. Je m'aperçus trop tard de mon erreur. Une assemblée nombreuse m'entourait. Naoud, revêtu d'habillements magnifiques, était à ma droite; je le montrais de la main aux émirs, aux grands du royaume, qui attendaient respectueusement que je leur fisse savoir mes volontés. "Voilà," leur disais-je, "l'homme que je choisis pour m'aider à vous gouverner et à vous rendre heureux; c'est le plus..." J'allais m'étendre sur les bonnes qualités que je voulais supposer à ce scélérat, quand la fatale baguette, sans m'atterrer ni me troubler comme à l'ordinaire, me fit changer de langage. "C'est," poursuivais-je avec véhémence, "le plus infâme de tous

les hommes, après moi; c'est l'impie ami et disciple de l'impur Babek Horremi; il s'est chargé de vous corrompre, de vous faire abandonner la religion de Mahomet pour embrasser celle de la joie et des plaisirs illicites qu'il professe; il est fait pour être le digne visir du monstre qui a étouffé votre roi, forcé, par de cruels outrages, votre princesse à se jeter dans la mer, fait percer de mille coups la Périse qui le protégeait, abusé de toutes vos femmes; et, enfin, poussé ses frères à assassiner leur propre père et le sien. Voilà la bague qui a favorisé mes crimes. C'est elle qui me rendait invisible quand vous, iman de la grande mosquée, disiez follement à votre femme qu'elle était une petite souris que l'Ange Gabriel avait laissé tomber dans la chambre du Prophète; elle me mit à portée de vous entendre, vous Mohabed, quand, appelé pour aller au divan, vous me reprochiez d'être plutôt fait pour être pêcheur que roi. Je vous pardonnai, parce que je pris à l'instant votre place. Une puissance surnaturelle, irrésistible, qui plusieurs fois m'a mis hors de moi-même, m'a frappé d'une autre manière aujourd'hui. Elle me laisse le sang-froid qu'il me faut pour vous convaincre par ces circonstances que je suis le plus atroce, le plus détestable monstre que la terre ait porté. Assouvissez votre vengeance; mettez en pièces Ologou mon complice et le perfide Naoud; mais gardez-vous de m'approcher; je sens que je suis réservé à une plus terrible destinée!"

Après avoir parlé ainsi, je me tus en regardant autour de moi d'un air hagard et féroce. Je semblais défier la fureur générale que je voyais succéder à l'épouvante; mais quand tous les sabres furent tirés contre moi, je mis promptement la bague à mon petit doigt gauche, et, tout en rampant comme un reptile, je m'échappai à travers la foule irritée. En

passant par la cour du palais j'entendis les cris d'Ologou et de Naoud; mais ils m'effrayèrent moins que la vue du sycomore, où je me crus suspendu pour la seconde fois, et que je continuais à croire longtemps après que je fus sorti de Berdouka.

Pendant tout le reste du jour je marchai, ou plutôt courus, machinalement, sans savoir où j'allais; mais à la nuit tombante je m'arrêtai tout court, effrayé à l'aspect d'une forêt qui se présentait devant moi. La faible et confuse lueur du crépuscule grandissait et doublait les objets à mes yeux, et rendait le vert foncé des arbres si lugubre que je ne pouvais qu'hésiter à m'enfoncer dans cette noire solitude. Enfin, poussé par ma mauvaise destinée, j'y entrai à tâtons. A peine eus-je fait deux pas que je fus renversé sur les broussailles par de grandes branches d'arbres qui, dans leurs violents mouvements, semblaient être des bras robustes acharnés à me repousser.

"Malheureux!" m'écriai-je, "il n'y a pas jusqu'aux êtres inanimés qui ne t'aient en horreur! Il n'est plus de miséricorde pour toi ni au ciel ni sur la terre! Reste ici pour servir de pâture aux bêtes, qui peut-être dédaigneront encore de te dévorer. O Homaïouna! vous vous êtes bien vengée; triomphez de mes maux, je ne mérite pas votre pitié."

J'achevais ces mots quand des milliers de corbeaux et de corneilles se mirent à croasser de la cime des arbres, "Repents-toi, repents-toi."

"Ah!" m'écriai-je, "serait-il encore temps de me repentir? Oui, je veux l'espérer, et faire pénitence avec résignation. J'attendrai le retour de la lumière dans la place où je suis, et me remettant alors en marche je me hâterai de sortir du Daghestan. Heureusement j'ai sur moi mes pierreries; je les vendrai, et en distribuerai l'argent aux pauvres; ensuite, je

me retirerai dans quelque désert, où je brouterai l'herbe et boirai l'eau de la pluie. J'ai été l'abominable roi que le parchemin avait prédit, mais cela n'empêche pas que je ne puisse devenir un pieux hermite."

Dans ces résolutions, qui me calmèrent, et accablé de lassitude, je m'endormis sur les ronces et les épines aussi profondément que si j'avais été étendu sur un divan à coussins de velours.

Le soleil était déjà levé quand des lamentations qui partaient d'un endroit très proche me réveillèrent en sursaut; une voix douce et enfantine s'écriait, "O Leilah! infortunée Leilah! que feras-tu? Laisseras-tu le corps de ta mère en proie aux vautours qui habitent cette forêt? ou continueras-tu à les chasser d'ici malgré la faim qui te consume? Hélas! ma mort est certaine si je reste en ce lieu. Ces oiseaux voraces nous mangeront tous, et ma mère ne sera pas ensevelie, comme elle l'a désiré, dans la terre qui a reçu son père inhumainement assassiné. Oh! pourquoi Calili est-il mort aussi? Il m'aurait aidé à rendre ce dernier devoir à sa princesse. Barkiarokh, cruel Barkiarokh! je ne veux pas te maudire, parce que tu es mon père, et que Gazahidé me l'a défendu, mais je maudis le jour que tu m'as donné."

Dans la surprise et le bouleversement qu'une aventure si prodigieuse me causa, je fus sur le point de répondre par des cris perçants aux plaintes de ma fille; mais je me retins pour ne pas la faire mourir d'effroi, et, considérant que j'étais invisible, je m'avançai sans bruit vers le lieu où elle continuait à sangloter. Une palissade, hérissée de pieux pointus comme des javelines, me barra le chemin. Je regardai à travers les branchages, et vis l'innocente Leilah couchée sur l'herbe devant une petite maison que formaient des palmiers entrelacés dans des

cannes. Ses beaux yeux étaient tournés vers la porte de la palissade; j'en reçus tous les rayons malgré les pleurs qui les offusquaient, et ils me percèrent le cœur, dont ils ne savaient que trop le chemin, car ils étaient les mêmes que Gazahidé m'avait tant de fois lancés. Je me crus revenu au fatal moment où ma princesse faisait dresser sa tente dans l'endroit du jardin où le nain avait vu mes pierreries. Leilah était à peu près de l'âge qu'avait sa mère alors; ses traits, ses cheveux, sa taille, son attrayante beauté, tout était semblable. Éperdu, hors de moi-même, je ne savais à quoi me résoudre. Taire mon nom était une précaution indispensable, mais si on avait fait un portrait fidèle de moi à ma fille, elle pouvait me reconnaître. Enfin la nécessité de secourir cette aimable enfant me fit prendre mon parti; j'ôtai la bague de mon petit doigt gauche, et, frappant à la porte de la palissade, je dis d'une voix lamentable: "Qui que vous soyez qui habitez cette maison de cannes et de palmiers, accordez l'hospitalité à un malheureux que l'impie Barkiarokh a réduit au plus triste état!"

"Qu'Allah et son Prophète soient loués du secours qu'ils m'envoient!" s'écria Leilah en se levant avec précipitation et ne faisant qu'un saut jusqu'à la porte de la palissade, qu'elle ouvrit. "Venez," continua-t-elle, "cher étranger que Barkiarokh persécute, vous verrez ici d'autres victimes de sa cruauté, et vous m'aiderez à enterrer ma mère et son nain, qui ainsi ne seront pas mangés par les vautours."

En disant ces paroles, elle me fit signe de la suivre, et j'entrai avec elle dans la maison.

Qui ne croirait que, dans les bonnes dispositions où j'étais quelques heures auparavant, le corps de Gazahidé ne dût me frapper de remords plus fortement que n'aurait pu faire la baguette de la Périse?

O horrible effet de l'habitude du crime! je ne fus agité dans ce terrible moment que de ces désirs effrénés qui m'avaient fait tant de fois outrager cette malheureuse princesse dans un état presque semblable à celui où je la voyais alors; non que je voulusse faire ma proie d'un cadavre, mais je jurai que son portrait vivant, ma fille, ma propre fille, ne tarderait pas à la devenir! J'invoquai Éblis pour le succès de mon affreux dessein, et me mis en devoir de satisfaire à la piété de Leilah, afin de m'emparer ensuite d'elle et de sa confiance.

Je creusai une large fosse où nous mîmes le corps de Gazahidé et celui du nain, à qui je donnai intérieurement mille malédictions; puis prenant Leilah par la main: "Séchez vos pleurs," lui dis-je, "laissez-moi vous conduire dans quelque lieu où l'on nous donnera les secours dont vous avez besoin; la méchanceté de Barkiarokh m'a forcé d'errer dans cette forêt. J'ai cru apercevoir de bien loin quelques cabanes de paysans; allons de leur côté. Vous avez rempli votre devoir envers votre mère, il faut songer à vous-même."

"Je vous suivrai partout," me répondit-elle, "car sûrement le Ciel vous a destiné à être mon protecteur. Adoptez-moi pour votre fille, puisque je n'ai pour père qu'un monstre que vous et moi devons également détester."

Leilah avait plus de courage que de forces; elle pouvait à peine se soutenir. Je la pris dans mes bras, et traversai avec ce cher fardeau une partie de la forêt, non sans trembler de rencontrer quelqu'un qui me reconnût, car je n'osais me servir de ma bague sans une nécessité absolue, elle m'eût décelé à ma fille, qui devait en savoir l'histoire. Je serrais cette innocente créature contre mon sein, et le feu qui m'embrasait ne faisait que s'accroître, lorsqu'une

pensée qui me survint calma bien vite mes infâmes transports. "Insensé que je suis," dis-je en moi-même, "à quoi songeais-je? Homaïouna vole autour de moi; c'est elle qui hier au soir fit parler les corbeaux et les corneilles de la forêt. Comme elle ne saurait pénétrer dans l'intention, elle peut croire que l'amour paternel me fait prendre soin de Leilah; mais si je me laissais aller à mon délire, elle ne me ferait pas grâce des plus terribles effets de sa funeste influence; alors en confessant mes crimes je me ferais connaître à ma fille, et les horribles scènes que j'ai eues avec Gazahidé se renouveleraient. Oh! n'est-il aucun lieu au monde où cette redoutable Périse ne puisse pas me suivre? Et s'il y en a un, l'Afrite du Désert Fangeux ne pourrait-il pas me l'indiquer? Son conseil à mes frères me prouve assez qu'il sait tout, et est capable de tout; j'irai le consulter, et jusqu'alors je me contraindrai avec Leilah au point de ne lui donner pas même un baiser d'amitié."

Les honnêtes paysans à qui nous nous adressâmes non seulement nous donnèrent les secours dont nous avions un si pressant besoin, mais aussi me vendirent un bon cheval; aussi, je pris Leilah en croupe, et me hâtai de sortir du Daghestan.

Lorsque je n'eus plus rien à craindre, je m'arrêtai dans une grande ville; là, ayant vendu du mieux que je pus une de mes émeraudes, je fis faire de beaux habits à Leilah, et lui donnai deux femmes esclaves pour la servir.

Elle ne savait comment me témoigner sa reconnaissance; le nom de père qu'elle me donnait, la partialité qu'elle ressentait en effet pour moi, ses innocentes caresses, me mettaient hors de moi-même; mais il fallait soutenir encore la dure contrainte que je m'imposais.

Les préparations qui étaient nécessaires pour le

voyage du Désert Fangeux demandaient du temps; je ne voulais pas rester en chemin des mois entiers comme avaient fait mes frères et mes belles-sœurs. Une soirée tranquille après une journée bien orageuse je priai Leilah de me conter l'histoire de sa mère, ce qu'elle fit tout de suite d'un air empressé et soumis. Je ne savais que trop cette déplorable histoire jusqu'au moment où je crus que Gazahidé s'était jetée dans la mer, et n'y prêtai attention que quand elle poursuivit ainsi:

Ma mère ne revenait de ces évanouissements dont l'indigne Barkiarokh abusait que pour se livrer au plus cruel désespoir. Ni ses esclaves, ni même la bonne Homaïouna, ne pouvaient la consoler; elle dépérissait à vue d'œil, et n'aurait pu vivre longtemps dans cet état, lorsqu'une nuit qu'elle s'était levée et pleurait comme à l'ordinaire sur la maudite escarboucle, elle entendit à travers la fenêtre la voix de Calili qui lui disait, "Ouvrez-moi, ma chère maîtresse, j'ai tout risqué pour vous sauver."

En effet ce fidèle nain avait, au péril de sa vie, grimpé sur un figuier gigantesque qui, s'élevant du bord de la mer, couvrait de ses branches les murailles de la chambre de Gazahidé. Il y avait attaché une échelle de soie que ma mère descendit avec courage, après avoir laissé un écrit sur l'estrade pour tromper Barkiarokh. Le nain ayant ensuite détaché l'échelle, se glissa en bas, et fit entrer sa princesse dans une petite barque dont il s'était servi pour venir; et, comme il ramait aussi habilement qu'il nageait, il côtoya et gagna la forêt, et la maison où vous m'avez trouvée.

Cette maison appartenait à une sainte femme nommée Kaïoun, qui s'y était retirée pour prier et méditer. Elle avait donné asile à Calili, et ayant appris de lui les crimes de Barkiarokh et les malheurs de Gazahidé, elle n'avait pas hésité à seconder ce zélé serviteur dans son entreprise. La pauvre princesse fut reçue avec tant de respect et d'attentions par cette pieuse personne, qu'elle ne se lassait jamais de remercier le Ciel qui l'avait si bien placée—aussi

quand Calili voulut lui persuader de quitter le Daghestan, elle ne voulut pas entendre ce conseil, et protesta qu'elle voulait finir ses jours avec Kaïoun, et être enterrée dans le pays où étaient les os de son père. Comme Barkiarokh ne faisait aucune recherche, le nain se tranquillisa, et ma mère commençait à se consoler, quand elle eut le nouveau malheur de se trouver enceinte. "O Ciel!" disait-elle, "faut-il que j'aie un enfant de ce monstre détestable! Ah! puisse-t-il ne pas lui ressembler!"

C'était donc au milieu de larmes et d'angoisses et de mortelles inquiétudes qu'enfin elle accoucha de moi. Je ne manquai ni de soins ni de bonnes instructions pendant mon enfance. Ma mère, Kaïoun, Calili, tous n'étaient occupés que de moi. J'étais reconnaissante et soumise, et je puis dire plus heureuse que je ne le serai jamais. J'allais quelquefois à la ville voisine avec notre charitable hôtesse; elle avait acheté du bois de sandal dont nous faisions de petites cassettes très propres, et qui se vendaient avec beaucoup de profit. On n'avait pas besoin de me recommander le silence sur le lieu de notre demeure; ma mère m'avait conté son histoire, et je craignais encore plus qu'elle de tomber entre les mains de Barkiarokh, que j'abhorrais de toute mon âme.

Nos années s'écoulaient ainsi dans le contentement et la paix. Nous trouvions le sauvage recoin où le Ciel nous avait placés un vrai paradis, quand la main divine qui nous soutenait trouva bon de se retirer de nous. Ma mère tomba malade d'une fièvre lente qui nous alarma tous. Calili et moi ne la quittions plus un seul instant, Kaïoun allait seule à la ville pour acheter des vivres; elle en revenait toujours bien vite, mais le dernier jour qu'elle y fut elle ne revint pas. Nous passâmes deux jours dans

des transes inexprimables; enfin Calili, voyant que le mal de sa chère maîtresse empirait faute de secours, voulut tout hasarder pour lui en procurer. Il répétait sans cesse, "Je suis la cause de tout le mal qui est arrivé par ma sotte admiration pour les maudites pierreries du maudit Barkiarokh; je dois tout faire pour y chercher un remède."

Ma mère ne le laissa partir que par pitié pour moi; mais voyant qu'il ne revenait pas plus que Kaïoun, et craignant qu'il n'eût été reconnu et livré à Barkiarokh, elle n'eut pas le courage de soutenir l'état désespéré où nous étions. En effet nous n'avions plus pour tout soutien que l'eau de notre citerne, et je ne pouvais quitter ma mère, qui elle-même n'aurait pas eu la force de sortir de notre retraite quand même elle l'eût osé. Je sentais déjà les atteintes de la faim d'une déchirante manière; et quoique je prisse grand soin de le cacher, Gazahidé ne s'en aperçut que trop; quant à elle, elle s'éteignait comme une lampe qu'on cesse d'entretenir. Je le voyais aussi et gémissais à ses côtés en silence. Elle revenait d'une faiblesse qui m'avait mise hors de moi, lorsque me prenant entre ses bras elle me dit, "Fille chérie et trop infortunée, je recommande ton innocence à la protection d'Allah; qu'il te préserve de tomber entre les mains de ton père, et qu'il prenne ta vie avec la mienne si c'est sa volonté. Ne maudis jamais l'auteur de tes jours, mais fuis loin de lui comme tu ferais de la gueule enflammée d'un dragon! Si tu me survis, si Calili ne revient pas, sors d'ici, cherche quelque personne charitable qui t'assiste dans ton pressant besoin et qui t'aide ensuite à m'enterrer. Je n'ai pas voulu quitter le Daghestan, pour que mes os fussent dans la même terre que ceux de mon père, et je ne voudrais pas que les vautours les emportassent ailleurs. O Allah! ô Prophète! pardonnez-moi

d'avoir été la cause de la mort d'un père si bon, et ayez pitié de ma fille!"

Après ces mots elle ne parla plus, et je restai sur son sein presque aussi morte qu'elle. Je ne sais combien de temps je fus dans cet état, je n'en revins qu'en sentant couler dans mon gosier une liqueur que Calili y versait d'une main tremblante. J'ouvre les yeux! O horreur! c'était son propre sang qu'il me faisait avaler.

"Infortunée Leilah," me dit-il, "ce breuvage, tout odieux qu'il est, vous soutiendra un peu; j'ai été poursuivi par un tigre, mon agilité l'a empêché de me saisir, mais il m'a rejoint une fois, et m'a enfoncé ses griffes dans le côté. Mon sang s'est presque tout écoulé par cette énorme blessure; je vais suivre ma chère maîtresse, je vais avec elle demander au tribunal d'Allah justice de Barkiarokh et du secours pour vous."

En achevant ces paroles, le bon, le généreux Calili se coucha aux pieds de ma mère et expira.

Mes forces, que j'avais un peu recouvrées, ne m'auraient servi qu'à hâter la fin de ma vie, si la crainte que le corps de Gazahidé ne fût (contre sa volonté dernière) mangé par les vautours, n'eut réprimé mon désespoir; la même crainte m'empêchait de m'éloigner. Je me contentais de faire mes plaintes hors de la maison, afin qu'elles pussent être entendues des passants, mais j'y rentrais souvent pour arroser de mes brûlantes larmes le visage glacé de ma mère. J'en faisais autant à Calili! Hélas! c'était à son sang que je devais le peu de vie qui me restait. Enfin vous me sauvâtes, vous m'aidâtes à enterrer ma bonne mère et son nain; quelle doit être ma reconnaissance! Mais ce n'est pas le seul sentiment qui m'attache à vous: vous m'inspirez une affection qui ressemble à celle que j'avais pour

Gazahidé; je serai contente dans quelque lieu que ce soit avec vous, pourvu que vous y soyez à l'abri des recherches de Barkiarokh, qui, dites-vous, vous poursuit encore. Hâtons-nous donc d'aller chez cet ami dont vous m'avez parlé, puisque vous espérez qu'il vous enseignera une retraîte où le nom de ce cruel sera détesté; nulle fatigue ne m'épouvante, je tremble pour vous bien plus que pour moi-même. Au reste, fiez-vous à ma discrétion; je n'étais pas à moi-même quand je faisais dans la forêt des plaintes qui auraient pu me faire tomber entre les mains de Barkiarokh; heureusement ce fut son ennemi qui les entendit, ce fut celui qui doit être à jamais l'ami de la pauvre Leilah!

FIN DE L'HISTOIRE DE LEILAH

Une narration si touchante aurait dû me percer l'âme, une confiance si mal placée aurait dû me faire rougir; mais tout fut sans effet sur moi dans la passion effrénée qui me transportait; j'avais été plus occupé de la simplicité et de la grâce avec laquelle Leilah s'exprimait que des scènes déchirantes qu'elle mettait sous mes yeux. Son innocence la fit se méprendre à la cause de mon agitation. Elle me remercia de l'intérêt que j'avais pris aux malheurs de sa mère et aux siens, et se retira dans son appartement en me comblant de bénédictions; mais ce n'était pas Barkiarokh qu'elle voulait bénir, aussi ne le fut-il pas; au contraire il touchait au moment où il devait être maudit à jamais.

Nous nous mîmes enfin en route pour le Désert Fangeux, ma fille et moi, dans une litière qu'on relayait souvent, les deux femmes esclaves sur un chameau, et douze eunuques à cheval pour nous servir d'escorte. Notre voyage ne dura que trois semaines, qui me parurent trois cents années à cause des rudes combats que j'avais à soutenir entre la fougue de mes criminels désirs et la peur de la baguette. Je laissai Leilah avec les deux femmes et les douze eunuques dans un caravansérail qui se trouvait à une très petite distance du Désert Fangeux, où je me hâtai d'arriver. Le bourbier, les pourceaux, rien n'arrêta ma course, je parvins en peu de moments à l'Afrite, que je trouvai, ainsi qu'on me l'avait dit, assis à l'entrée de sa caverne. Il me salua civilement de la tête, et me demanda ce que je voulais de lui. Alors je lui contai mon histoire sans le moindre déguisement, et finis par le prier de m'enseigner un endroit où la Périse ne pût pas me suivre.

L'Afrite, au lieu de me répondre, se mit à battre

des mains en signe de joie, et s'écria d'une voix qui fit trembler le roc, "Éblis soit loué! voici un homme plus scélérat que moi."

Le compliment n'était pas flatteur; j'en souris pourtant, et dis à l'Afrite de s'expliquer.

"Sache," me dit-il, "que ton redoutable beau-père Asfendarmod, toujours aussi orageux que le mois d'hiver auquel il a donné son nom, me condamna il y a environ quarante ans à rester ici les jambes enfoncées dans la terre, en me disant, 'Celui dont les crimes surpasseront les tiens pourra seul te délivrer.' J'ai longtemps attendu, j'ai prodigué mes mauvais conseils à tous ceux qui venaient me consulter, mais inutilement, je parlais à des gens sans courage. La gloire d'être mon libérateur t'était réservée, ô indomptable Barkiarokh! et je reconnaîtrai ce service en te portant, toi et ta fille, dans le Palais du Feu Souterrain, où sont toutes les richesses de Suleïman et des rois préadamites, et où Homaïouna ne pourra jamais entrer. Compte sur ma parole, et appuie tes deux mains sur mes genoux."

Non moins content que l'Afrite, je me hâtai de faire ce qu'il voulait, et aussitôt ses longues jambes furent dégagées. Il se leva, et fit trois fois le tour du roc en s'écriant de toute sa force, "Que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé." A ces paroles un palais orné de cent coupoles resplendissantes prit la place du roc, le bourbier devint une rivière claire et rapide, et le reste du désert un jardin à perte de vue. Les petits enfants quittèrent leur forme de pourceaux pour reprendre leur délicatesse et leurs grâces. Ils se mirent tous à m'entourer, et après m'avoir fait mille caresses lascives, me conduisirent au bain; là je fus frotté et parfumé par de robustes eunuques, qui ensuite me revêtirent de beaux habits et me ramenèrent à l'Afrite.

Il m'attendait dans un pavillon où, sous un dais orné de perles inestimables, on avait servi un banquet splendide. "Je n'en suis plus réduit au vin clairet, et à des fruits pour tout aliment," me dit-il; "je vais te faire une grande chère; mais," continua-t-il, "tu n'as pas l'air content. Ha! ha! je n'y songeais pas! Tu ne te plais à rien loin de ta fille, va la chercher; aussi bien faut-il qu'elle s'accoutume à me voir pour consentir que je la porte dans le Palais Souterrain, où l'on n'entre que volontairement; elle jouera avec mes enfants tandis que nous tiendrons table, et quand la nuit sera venue nous partirons pour Istakhar."

J'eus bientôt traversé des allées jonchées de fleurs, et revins avec Leilah, qui ouvrait de grands yeux étonnés sur tout ce qui l'entourait. "Où sommes-nous?" me dit-elle enfin. "Serait-ce ici la demeure que votre ami vous a choisie?"

"Non, non," répondis-je, "ce ne l'est pas; nous n'y serions pas tranquilles, car elle est connue de Barkiarokh; c'est celle du géant qui m'aime, et qui nous transportera cette nuit dans un endroit plus beau encore que celui-ci."

"Votre ami est donc un géant?" demanda-t-elle.

"Oui," repartis-je, "en aurez-vous peur?"

"Je ne crains rien avec vous, excepté Barkiarokh," dit-elle, avec une innocente affection qui me déconcerta.

Heureusement nous fûmes interrompus par les attrayantes petites filles et les jolis pages qui vinrent à notre rencontre en sautant et folâtrant. Leilah les trouva si fort à son gré que, suivant l'impulsion de son âge, elle se mit à les caresser et à parcourir les jardins avec eux, sans paraître du tout interdite quand l'Afrite se montra.

"Elle est bien jolie," me dit ce méchant Giaour;

"le jour de demain ne luira pas avant que tu sois hors des atteintes de la baguette qui troublerait tes plaisirs."

Il ne me tint que trop parole; nous laissâmes Leilah avec les enfants à la garde des eunuques, et restâmes seuls à nous régaler de mets exquis et d'excellents vins. Nos propos furent libres et gais. Nous nous moquâmes de tous les freins inventés pour contenir les gens de notre espèce. L'Afrite me conta ses atroces aventures; malgré le charme que je trouvais dans le récit de mille forfaits, les uns plus noirs que les autres, je me sentis dévoré d'impatience, il me fallait la présence de Leilah. Je rendis donc grâce à mon redoutable hôte, et le fis ressouvenir que l'heure où nous devions partir s'approchait.

Aussitôt il appela Leilah. "Venez ici, ravissante petite," lui dit-il. "Voulez-vous que je vous porte dans le Palais Souterrain d'Istakhar?"

"Je veux aller en quelque endroit que ce soit avec mon généreux protecteur," répondit-elle.

"Cela s'appelle parler net," reprit-il. "Allons, montez tous deux sur mes épaules; tenez-vous-y bien ferme, et le chemin, quoique long, sera bientôt fait."

Nous lui obéîmes; Leilah tremblait un peu, mais je passai un de mes bras autour de sa taille fine pour la soutenir et la rassurer.

La nuit était si noire que nous ne pûmes distinguer aucun objet dans la vaste étendue où nous volions. Je n'en fus que plus frappé de la vive clarté qui émanait des cierges du souterrain, sur le bord duquel l'Afrite nous posa, en s'écriant: "Oh! oh! il s'est ouvert de lui-même; on sait, sans doute, là-bas, qui l'on va recevoir."

J'entendis à peine cette exclamation, qui aurait dû me donner à penser; j'étais à examiner la magnifique rampe que j'avais sous les yeux. Elle était fort

aisée; mais il fallait franchir un long espace qui se trouvait entre le premier degré et le terrain où nous étions. Pour en épargner la peine à Leilah je sautais dedans, et lui tendais les bras, où elle allait se jeter, quand le méchant Afrite me dit en riant, "Au revoir, Barkiarokh; je viendrai dans peu savoir comment tu te trouves de ta nouvelle demeure, et de ta crédule fille!"

A ces malicieuses paroles Leilah fit un grand cri, et se jeta en arrière si soudainement qu'il me fut impossible de la saisir. Je voulus m'élancer après elle, mais une main invisible me retint et me rendit immobile. Au même instant, je m'entendis appeler du haut des airs par une voix qui ne m'était que trop connue. Je levai la tête, et vis Homaïouna assise dans un nuage qu'elle illuminait des rayons dont elle était entourée.

"Misérable Barkiarokh," me dit-elle, "tu n'as plus à craindre la baguette des remords; au lieu de profiter de ses coups, tu as cherché à t'en délivrer. C'est à présent celle d'un désespoir sans retour qui va frapper ton cœur, lequel, tout endurci qu'il est, en sera brisé à chaque instant d'une éternité épouvantable. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour te sauver de l'abîme où te voilà; il n'est que trop dû à tes crimes; mais le Ciel ne permettait pas que ton innocente fille t'y suivît. Si l'Afrite en te trahissant ne t'avait pas traité comme tous les scélérats se traitent les uns les autres, la même puissance qui t'ôte la faculté de te mouvoir aurait empêché Leilah de te joindre. J'emmène avec moi cette enfant digne d'un autre père; je vais la placer sur le trône du Daghestan, où, par les conseils de la pieuse Kaïoun, elle fera oublier les horreurs de ton règne. Je retournerai ensuite dans mon heureuse patrie. J'y suis rappelée par mon père, qui trouve la mesure de mon châtiment comblée par les maux que tu m'as fait souffrir.

Il me permet de vivre avec ma sœur Ganigul. Je vais, dans une compagnie si chère, oublier l'intérêt que je prenais au genre humain, et m'en remettre à Allah, qui ne permet la prospérité passagère des méchants que pour châtier ceux qu'il juge digne de miséricorde."

En achevant ces mots la Périse s'abaissa vers la terre, emporta Leilah, et disparut.

Je poussai un hurlement effroyable en me voyant enlever ma proie, et finit l'horrible blasphème, qui sortait de ma bouche, au milieu de la foule maudite où je fus précipité, et avec laquelle je vais bientôt, ainsi que vous, ô mes malheureux compagnons! tournoyer sans cesse en portant dans mon cœur l'affreux brasier que j'y ai moi-même allumé!

FIN DE L'HISTOIRE DU PRINCE BARKIAROKH

HISTOIRE
DE LA PRINCESSE ZULKAÏS
ET DU PRINCE KALILAH

HISTOIRE
DE LA PRINCESSE ZULKAÏS
ET DU PRINCE KALILAH

MON père, Seigneur, ne doit pas vous être inconnu, puisque le Calife Motassem lui avait confié les fertiles provinces de Masre. Il aurait en effet été bien digne de ce poste élevé si une prévoyance outrée était pardonnable dans l'homme, faible et ignorant.

L'Émir Abou Taher Achmed était bien éloigné de faire cette observation. Il n'allait que trop souvent au-devant de la Providence; il voulait subjuguer les événements en dépit des décrets du Ciel. Décrets terribles! vous devez tôt ou tard être remplis! C'est en vain qu'on vous oppose!

Pendant une longue suite d'années tout fleurit sous le gouvernement de mon père, et parmi les Émirs qui se sont distingués dans ce beau royaume le nom d'Abou Taher Achmed ne sera pas oublié. Pour suivre son penchant calculateur, il avait fait venir des Nubiens expérimentés, qui, nés au sources du Nil, s'étaient attachés à suivre ce fleuve dans son cours, connaissaient toutes ses vicissitudes et les propriétés de ses eaux. Ce fut sous leur inspection qu'il fit exécuter le projet impie de régler les débordements du Nil, et par là surchargea les terres d'une végétation qui les épuisa ensuite. Les peuples, toujours esclaves des apparences, applaudissaient à ses entreprises, travaillaient avec ardeur à l'infinité de canaux qu'il faisait creuser, et, éblouis par ses succès, passaient légèrement sur les malheureuses circonstances qui les accompagnaient. Sur dix vaisseaux que mon père envoyait en course, et auxquels il préscrivait,

selon sa fantaisie, le moment du départ et du retour, si un revenait chargé de richesses, le naufrage des neuf autres était compté pour rien. Comme, d'ailleurs, le commerce prospérait par les soins et la vigilance de l'Émir, il se trompait lui-même sur ses pertes, et s'attribuait toute la gloire de ses acquisitions.

Bientôt Abou Taher Achmed vint à se persuader que, s'il pouvait retrouver les sciences et les arts des anciens Égyptiens, rien ne lui serait impossible. Il crut que dans ces siècles reculés les hommes s'étaient appropriés quelques rayons de la divinité même, pour opérer leurs merveilles, et ne désespéra pas de ramener ces temps glorieux. A cet effet, il fit chercher, parmi les ruines dont ce pays abonde, ces tablettes mystérieuses qui, selon le rapport des sages qui fourmillaient à sa cour, indiquaient les moyens d'acquérir ces sciences et ces arts, de découvrir les trésors, et de subjuguer les intelligences qui les gardent. Jamais, avant lui, aucun musulman ne s'était cassé la tête pour des hiéroglyphes. On lui en apportait de toute espèce des provinces les plus reculées. Ces bizarres symboles étaient fidèlement copiés sur des toiles de lin. Je me souviens de les avoir vus mille fois étendus sur les toits de notre palais. Jamais abeilles ne furent plus ardentes autour des fleurs que nos sages après ces peintures; mais comme ils en avaient chacun une différente opinion, leurs arguments dégéneraient en disputes. Non seulement ils passaient les jours à cette occupation; la lune même éclairait souvent leurs recherches. Ils n'osaient pas allumer des fanaux sur les terrasses, de peur d'alarmer les fidèles musulmans, qui commençaient à blâmer cette vénération pour une antiquité idolâtre, et à qui ces symboles, ces figures faisaient horreur.

Cependant l'Émir, qui n'aurait eu garde de

négliger les moindres affaires pour ces étranges études, n'était pas si exact dans ce qui regardait les observances religieuses. Il oubliait souvent de faire les ablutions ordonnées par la loi. Les femmes de son harem s'en apercevaient bien, mais n'osaient rien dire, car elles avaient perdu beaucoup de leur influence sur lui. Un jour Shaban, le chef de ses eunuques, vieillard très pieux, se présenta devant lui, avec une aiguière et un bassin d'or dans les mains, en lui disant: "Les eaux du Nil nous ont été données pour laver toutes souillures; leurs sources sont dans les nuages de l'empyrée, elles ne découlent pas des palais des idoles: servez-vous-en, car vous en avez besoin."

L'Émir, frappé de l'action et du discours de Shaban, se rendit à sa juste remontrance, et, au lieu de dépaqueter un grand ballot de toiles peintes, qui venait de lui arriver de bien loin, il passa dans l'intérieur de son harem, et ordonna à Shaban de faire servir la collation dans la Salle au Treillage d'Or, et d'y rassembler toutes ses esclaves et tous ses oiseaux, une infinité desquels ils gardaient dans des volières de bois de sandal.

Aussitôt le palais retentit du son des instruments, et on vit arriver des files d'esclaves dans leurs plus attrayantes parures, qui toutes menaient en lesse un paon plus blanc que la neige. Une seule d'entre elles, dont la taille fine et gracieuse charmait la vue, n'avait point d'oiseau, et tenait son voile baissé. "Que signifie cette éclipse?" dit l'Émir à Shaban.

"Seigneur," répondit-il, d'un air joyeux, "je vaux mieux que tous vos astrologues, car c'est moi qui ai découvert cette belle étoile; mais n'imaginez pas qu'elle soit encore sous votre puissance; son père, le vénérable et saint Iman Abzenderoud, ne consentira jamais qu'elle fasse votre bonheur, à moins que vous

ne fassiez vos ablutions avec plus de régularité, et n'abandonniez vos sages et vos hiéroglyphes."

Mon père, sans répondre à Shaban, courut arracher le voile à Ghulendi Bégum (c'était le nom de la fille d'Abzenderoud), et mit tant d'impétuosité à ce premier mouvement qu'il manqua d'écraser deux paons, et renversa en effet plusieurs corbeilles de fleurs. A cette brusque vivacité succéda une sorte d'extase. Enfin il s'écria: "Qu'elle est belle! qu'elle est céleste! Allons, qu'on aille me chercher l'Iman de la Mosquée de Soussouf—qu'on pare la chambre nuptiale, et que tout ceci soit fini dans une heure."

"Mais, Seigneur," dit Shaban, d'un air consterné, "vous ne songez pas que Ghulendi Bégum ne saurait vous épouser sans le consentement de son père, qui veut qu'auparavant vous renonciez..."

"Que vas-tu radoter encore?" interrompit l'Émir. "Me crois-tu assez sot pour ne pas préférer cette jeune vierge, fraîche comme la rosée du matin, à des hiéroglyphes moisis et couleur de cendre? Quant à Abzenderoud, va le chercher bien vite, si tu veux, car je n'attendrai qu'autant qu'il me plaira."

"Hâtez-vous, Shaban," dit modestement Ghulendi Bégum, "hâtez-vous; vous voyez que je ne puis faire ici qu'une médiocre résistance."

"C'est ma faute," marmotta l'eunuque en s'en allant, "et je la réparerai si je puis."

En effet il vola chez Abzenderoud; mais ce fidèle serviteur d'Allah était sorti de chez lui, dès le grand matin, pour aller dans la campagne faire ses pieuses analyses sur la végétation des plantes et la vie des insectes. Son visage se couvrit d'une pâleur mortelle en voyant Shaban fondre sur lui comme un corbeau de mauvais présage, et en apprenant, par ses paroles entrecoupées, que l'Émir n'avait rien promis, et qu'il pourrait bien arriver trop tard pour éxiger les saintes

conditions qu'il avait profondément méditées. Il ne perdit pourtant point courage, et atteignit le palais de mon père dans peu de moments; mais il était malheureusement si essoufflé de sa course rapide que, se laissant tomber sur un sopha, il fut plus d'une heure sans pouvoir reprendre haleine.

Tandis que tous les eunuques s'empressaient à secourir le saint personnage, Shaban monta bien vite à l'appartement des plaisirs d'Abou Taher Achmed; mais son zèle se ralentit en voyant que la porte en était gardée par deux eunuques noirs, qui, brandissant leurs sabres, lui signifièrent qu'à un seul pas de plus qu'il hasarderait en avant, sa tête tomberait à ses pieds. Shaban n'eut donc rien de mieux à faire que de retourner auprès d'Abzenderoud, dont il regarda les suffocations d'un œil égaré, tout en se lamentant de l'imprudence qu'il avait commise en mettant Ghulendi Bégum au pouvoir de l'Émir.

Malgré l'attention que donnait mon père à l'entretien de sa nouvelle sultane, il avait entendu quelque chose de la dispute des nègres avec Shaban, et avait compris de quoi il était question; aussi lorsqu'il le jugea à propos, il vint trouver Abzenderoud dans la Salle au Treillage d'Or, et, lui présentant sa fille, l'assura qu'il en avait fait sa femme en l'attendant.

A ces paroles l'Iman jeta un cri lugubre et perçant, qui lui dégagea la respiration, et, roulant les yeux d'une manière effrayante: "Malheureuse!" dit-il à la Sultane, "sais-tu que les actions précipitées n'ont jamais une heureuse issue? Ton père voulait assurer ton sort; tu n'as pas attendu l'effet de ses soins, ou plutôt c'est le Ciel qui se rit de la prudence humaine. Je ne demande plus rien à l'Émir; qu'il fasse ce qu'il voudra de toi et de ses hiéroglyphes. Je n'entrevois qu'un avenir funeste, mais je n'en serai pas témoin. Jouis de la courte ivresse des plaisirs; pour moi, je

vais chercher l'Ange de la Mort et j'espère que dans trois jours je me reposerai en paix dans le sein de notre grand Prophète."

En achevant ces mots il se lève en chancelant; sa fille veut en vain le retenir, il arrache sa robe de ses mains tremblantes; elle tombe évanouie; et, dans le temps que l'Émir éperdu tâche de la rendre à la vie, l'obstiné Abzenderoud sort en murmurant.

On crut d'abord que l'homme pieux ne tiendrait pas exactement parole, et qu'il se laisserait consoler; mais on se trompa. En entrant chez lui il commença par se boucher les oreilles avec du coton, pour n'entendre ni sollicitations ni clameurs; puis, s'étant assis sur les nattes de sa cellule, les jambes croisées et la tête dans ses mains, il resta dans cette posture sans parler et sans prendre de nourriture, et enfin expira au bout de trois jours, ainsi qu'il l'avait promis. On lui fit de magnifiques obsèques, dans lesquelles Shaban ne manqua pas de faire éclater sa douleur en se déchiquetant la peau sans miséricorde, et en arrosant la terre de ruisseaux de sang; après quoi, ayant fait mettre du baume à ses blessures, il retourna remplir les devoirs de sa charge.

Cependant l'Émir n'avait pas peu de peine à calmer le désespoir de Ghulendi Bégum; il maudissait souvent les hiéroglyphes, qui en étaient la première cause. Enfin ses attentions touchèrent le cœur de la Sultane, elle reprit sa tranquillité, devint grosse, et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

L'Émir, ayant toujours l'esprit rempli de la magnificence des anciens Pharaons, bâtit, à leur imitation, un palais avec douze pavillons, qu'il prétendait remplir bientôt d'autant de fils; mais, par malheur, ses femmes ne faisaient que des filles. A chaque naissance il grommelait, grinçait des dents, accusait

Mahomet d'un contretemps si fâcheux, et serait devenu tout à fait insupportable si Ghulendi Bégum ne l'avait pas adouci. Elle l'attirait tous les soirs dans son appartement, où, par mille inventions curieuses, elle trouvait le secret d'attirer l'air quand on étouffait ailleurs. Pendant sa grossesse, mon père ne quittait point l'estrade sur laquelle elle était couchée. C'était dans une vaste et longue galerie qui donnait sur le Nil, de manière que, quand on se plaçait sur les sophas, ce fleuve paraissait à niveau, et on pouvait y jeter les grains des grenades qu'on mangeait. Les meilleures danseuses, les plus excellentes musiciennes ne quittaient jamais ce lieu agréable. On y représentait tous les soirs des pantomimes, à la lumière de mille lampes d'or, qu'on posait sur le plancher pour faire mieux ressortir la finesse et la légèreté des pieds. Toutes ces danseuses coûtaient des sommes immenses à mon père, en mules à frange d'or, et en sandales étincelantes de pierreries; aussi, quand elles étaient toutes en mouvement, à peine pouvait-on en soutenir l'éclat.

Malgré cette accumulation de splendeurs, la Sultane passait des jours bien tristes sur son estrade. Elle voyait défiler devant elle ces objets si pleins de brillant et de charme avec la même indifférence qu'un malheureux que l'insomnie tourmente contemple les vacillations des étoiles. Tantôt elle pensait à la colère comme prophétique de son vénérable père, tantôt elle déplorait sa mort étrange et prématurée. Mille fois elle interrompait les chœurs en s'écriant: "Le destin a ordonné ma perte; le Ciel ne m'accordera pas un fils; et mon mari me bannira de sa vue." Les inquiétudes de son esprit aiguisaient les douleurs de son état. Mon père en fut si excessivement attendri que, pour la première fois, il eut recours aux prières, et ordonna qu'on en fît dans

toutes les mosquées; il ne négligea pas non plus de faire des aumônes, et à cet effet fit publier que tous les mendiants eussent à se rassembler dans la cour la plus spacieuse du palais, où l'on leur servirait du riz à discrétion. Chaque matin on s'étouffait aux portes, tant la foule était grande: on arrivait de toutes parts, par terre et par la fleuve. Il y avait des villages entiers qui descendaient sur des radeaux. Tous avaient un appétit dévorant, car les édifices que mon père avait fait élever, sa chasse aux hiéroglyphes, et l'entretien de ses sages avaient un peu répandu la disette dans le pays.

Parmi ceux qui venaient de très loin se trouva un vieillard des plus extraordinaires: c'était le pieux Abou Gabdolle Guehaman, hermite du grand désert de sable. Il avait huit pieds de haut, mais si peu proportionné pour la grandeur, d'une maigreur si extrême, qu'il ressemblait à un squelette et était affreux à voir. Cependant cette lugubre machine renfermait l'âme la plus expansive et la plus religieuse de l'univers. Avec une voix claire et tonnante il annonçait les volontés du Prophète, et disait sans détours que c'était dommage qu'un prince qui donnait du riz aux pauvres en si grande abondance fut un amateur décidé des hiéroglyphes. On s'attroupait autour de lui—les Imans, les Moullahs, les Muézins ne chantaient que ses louanges. On baisait ses pieds, quoique incrustés du sable de son désert, et même on en ramassait des grains, qu'on conservait dans des boîtes d'ambre.

Un jour il annonça les vérités, et l'horreur des sciences impies, d'une voix si retentissante que les grands étendards rangés devant le palais en tremblèrent. Cette voix terrible pénétra jusque dans l'intérieur du harem: les femmes et les eunuques s'évanouissaient dans la Salle au Treillage d'Or, et, dans

la longue galerie, les danseuses restaient un pied en l'air, les baladines n'avaient plus le courage de faire des grimaces, les musiciennes laissaient tomber par terre leurs instruments, et Ghulendi Bégum pensa mourir de frayeur sur son estrade.

Abou Taher Achmed resta stupéfait; sa conscience lui reprochait ses goûts idolâtres, et pendant quelques instants de remords il crut que l'Ange Vengeur venait le pétrifier, lui et les peuples confiés à sa charge.

Après être resté quelque temps debout, au milieu de la galerie aux estrades, avec les bras étendus en l'air, il appela Shaban, et lui dit, "Le soleil ne perd pas son éclat, le Nil reste paisible; que signifie donc ce cri surnaturel dont mon palais vient de retentir?"

"Seigneur," répondit le pieux eunuque, "cette voix est celle de la vérité, qui vous parle par la bouche du vénérable Abou Gabdolle Guehaman, hermite du désert sablonneux, le plus fidèle, le plus zélé des serviteurs du Prophète, qui en neuf jours a fait trois cents lieues pour éprouver votre hospitalité, et vous faire part de ses inspirations. Ne négligez pas les conseils d'un homme qui surpasse en lumières, en piété, et en taille les hommes les plus éclairés, les plus dévots, et les plus gigantesques. Tout votre peuple est en extase; on ne fait plus de commerce dans la ville; on néglige pour l'entendre les promenades du soir dans les jardins; les faiseurs de contes restent abandonnés sur les bords des fontaines. Jussouf n'était pas plus sage, et ne connaissait pas mieux l'avenir que lui."

A ces derniers mots, l'Émir fut frappé tout d'un coup de l'idée de consulter Abou Gabdolle sur l'état de sa famille, et sur les magnifiques projets qu'il avait en tête pour les fils qui ne lui étaient pas encore nés. Il se trouvait très heureux d'avoir affaire à un pro-

phète vivant. Jusqu'alors il n'avait connu que les momies de ces personnages fameux et inspirés; aussi, il résolut de se faire amener l'homme extraordinaire même dans l'intérieur de son harem: les Pharaons en usaient de la sorte avec leur nécromanciens, et il voulait toujours les imiter. Il dit donc gracieusement à l'eunuque de l'aller chercher.

Shaban, transporté de joie, courut bien vite porter cette invitation à l'hermite, qui n'en parut pas aussi charmé que le peuple. Ceux-ci remplissaient l'air d'acclamations, pendant qu'Abou Gabdolle restait les mains jointes, et les yeux levés vers le ciel dans une transe prophétique. Il jetait de temps en temps de profonds soupirs, et, après un long recueillement, s'écria enfin avec sa voix tonnante: "Les volontés d'Allah doivent s'accomplir; je ne suis que sa créature! Eunuque, je suis prêt à te suivre; mais qu'on abatte les portes du palais; les serviteurs du Très Haut ne doivent pas se courber."

Le peuple ne se le fit pas dire deux fois; ils mirent tous la main à l'œuvre, et dans un instant on détruisit des ouvrages d'un travail le plus admirable.

Au bruit des portes qui tombaient avec fracas, des cris perçants s'élevèrent dans le harem. Abou Taher Achmed commençait à se repentir de sa curiosité; mais il ordonna, quoique à contre-cœur, qu'on rendît les passages du harem accessibles à ce colosse de piété, dans la crainte que les enthousiastes ne pénétrassent dans les appartements qu'occupaient ses femmes, et où on gardait ses trésors. Ces alarmes étaient pourtant bien vaines; le saint homme avait congédié ses dévots admirateurs. On m'a assuré que, s'étant tous agenouillés pour recevoir sa bénédiction, il leur dit avec une lugubre emphase, "Retirez-vous; restez en paix dans vos demeures, et sachez que quoiqu'il arrive Abou Gabdolle Gue-

haman est toujours préparé." Puis se tournant vers le palais: "O dômes éblouissants," s'écria-t-il, "recevez-moi, et que ce qui va s'ensuivre ne ternisse pas vos splendeurs!"

Cependant on avait tout arrangé dans l'intérieur du harem; les paravents étaient disposés en bon ordre, les portières étaient tirées, d'amples rideaux entouraient les estrades de la longue galerie qui régnait autour de l'édifice, et cachaient les Sultanes et les princesses leurs filles.

Tant d'apprêts avaient causé une fermentation générale. La curiosité était dans toute sa vigueur quand l'hermite, foulant aux pieds les décombres des portes, entra majestueusement dans la Salle au Treillage d'Or. La magnificence de ce lieu n'attira pas même ses regards; ils étaient mornement fixés sur le pavé. Enfin il pénétra jusqu'à la grande galerie des femmes. Celles-ci, qui n'étaient point du tout accoutumées à des objets si gigantesques et si décharnés, poussèrent les hauts cris, et demandèrent des essences et des cordiaux pour se munir le cœur contre le funeste effet de l'apparition d'un pareil fantôme.

L'hermite ne fit pas la moindre attention au vacarme qu'il entendait de tous côtés. Il continuait gravement son chemin, quand l'Émir vint au-devant de lui, et, le prenant par le pan de sa robe, le conduisit avec beaucoup de cérémonie à l'estrade de la galerie qui envisageait le Nil. On servit abord des bassins de confitures et des liqueurs orthodoxes; mais quoique Abou Gabdolle Guehaman avait l'air de mourir de faim, il refusa de toucher à ces rafraîchissements, en disant que depuis quatre-vingt-dix années il n'avait bu que de la rosée du ciel et mangé que des locustes de ses sables. L'Émir, qui trouva ce régime selon l'étiquette des prophètes, ne le pressa

pas davantage, et commença à entrer en matière avec lui, en lui parlant du chagrin qu'il avait de se voir sans héritier mâle, malgré toutes les prières qu'on avait faites pour en obtenir, et toutes les flatteuses espérances que les Imans lui avaient données. "Mais c'est à présent," continua-t-il, "que je suis sûr d'avoir ce bonheur—les sages, les médecins me l'annoncent, et mes propres observations le confirment, aussi ce n'est pas pour savoir ce qui en est que j'ai voulu vous voir. C'est pour vous demander des conseils sur l'éducation que je donnerai à ce fils, ou plutôt à ces deux fils qui me vont naître, car, sans doute, le Ciel, en reconnaissance de mes aumônes, accorde une double fertilité à la Sultane Ghulendi Bégum, puisqu'elle est deux fois plus grosse qu'à l'ordinaire."

Sans rien répondre, l'hermite branla trois fois la tête.

Mon père, fort étonné, lui demanda s'il était fâché de son bonheur.

"Ah! prince aveugle," lui répondit-il, en poussant un soupir qui semblait venir d'un tombeau, "pourquoi importuner le Ciel par des vœux téméraires; respectez ses décrets; il sait mieux que les hommes ce qui leur est convenable. Malheur à vous, et au fils que vous forcerez, sans doute, dans le sentier de vos perverses opinions, au lieu de le soumettre humblement à la direction de la Providence. Si les puissants de la terre savaient toutes les infortunes qu'ils doivent s'attirer, ils trembleraient au milieu de leurs splendeurs. Pharaon a senti cette vérité, mais trop tard; il poursuivit les enfants de Moïse en dépit des volontés divines, et il mourut de la mort des impies. A quoi servent les aumônes quand le cœur est rebelle? Ceux qui doivent prier pour vous, au lieu de demander au Prophète l'héritier que vous mettrez dans le chemin de la destruction, devraient

l'implorer pour que Ghulendi Bégum expire—oui, qu'elle expire avant que de mettre au monde des créatures présomptueuses que votre conduite précipitera dans l'abîme! Encore une fois je vous somme de vous soumettre. Si l'ange d'Allah menace les jours de la Sultane, n'ayez pas recours à vos magiciens pour suspendre le coup fatal—laissez-le frapper —qu'elle meure! Ne frémissez pas, Émir; n'endurcissez pas votre cœur; encore une fois souvenez-vous de Pharaon et des eaux qui l'ont englouti."

"Souviens-toi toi-même!" s'écria mon père en écumant de rage, et se levant de l'estrade pour courir au secours de la Sultane, qui, ayant tout entendu, s'était évanouie derrière les courtines; "souviens-toi que le Nil est sous ces fenêtres, et que ton odieuse carcasse mérite bien d'y être jetée."

"Je ne te crains pas; le prophète d'Allah ne craint que Lui," s'écria à son tour l'hermite gigantesque, en se levant sur la pointe des pieds et touchant de sa main les appuis du dôme.

"Ha! ha! tu ne crains rien," s'écrièrent toutes les femmes et les eunuques, en sortant comme des tigres de leurs tanières. "Exécrable meurtrier! tu viens de mettre notre chère maîtresse à l'agonie, et tu ne veux pas craindre! Va; sers de pâture aux monstres du fleuve!" En hurlant ces mots, ils se jetèrent tous à la fois sur Abou Gabdolle Guehaman, le firent tomber, l'étranglèrent sans miséricorde, et le précipitèrent dans un gouffre où le Nil se perdait parmi de noirs grillages.

L'Émir, étonné d'un acte si atroce et si brusque, resta les yeux fixés sur les eaux; mais le corps ne reparaissait plus à leur surface, et Shaban, qui ne faisait que de survenir, l'étourdissait de ses cris. Enfin il se retourna pour envisager les coupables: ils étaient tous dispersés, enveloppés dans les rideaux

de la galerie; et, s'évitant les uns les autres, ils restaient accablés de leur crime.

Ghulendi, qui n'était revenue à elle-même que pour voir cette scène d'horreur, était dans des transes mortelles; ses convulsions, ses cris agonisants attirèrent enfin l'Émir auprès d'elle. Il inonde sa main de ses larmes; elle ouvre des yeux égarés, et s'écrie, "O Allah! Allah! détruis une créature qui n'a que trop vécu, puisqu'elle est la cause d'un si énorme forfait; ne permets pas que je mette au monde——" "Arrête," interrompit l'Émir, en retenant ses mains, qu'elle tournait contre elle-même; " tu ne mourras pas, et mes enfants vivront pour donner un démenti à cet insensé de squelette qu'on aurait dû seulement mépriser. Qu'on aille chercher mes sages; je veux qu'ils emploient toute leur science pour retenir ton âme et conserver le fruit de ton sein."

Les sages furent en effet mandés. Ils requérirent d'avoir une cour toute à eux dans le palais pour faire leurs opérations. Bientôt la clarté des flammes qui s'élevèrent pénétra dans la galerie; la Sultane se leva, malgré tous les efforts qu'on put faire pour l'en empêcher, et courut s'établir sur le balcon qui donnait sur le Nil. La vue en était fort solitaire; il ne paraissait pas un seul bateau sur le fleuve; dans le lointain on découvrait des plaines de sable que le vent élevait de temps en temps en tourbillons; la réverbération du soleil couchant teignait les eaux de couleur de sang. A peine le crépuscule du soir s'était étendu sur l'horizon qu'un vent furieux brisa les jalousies de la galerie. La Sultane, éperdue, le cœur palpitant, voulut se plonger dans l'intérieur de l'appartement; mais un pouvoir irrésistible la retint, et l'obligea de contempler, malgré elle, la scène lugubre qui s'offrait à sa vue. Il régnait un grand silence, la terre s'était insensiblement couverte de

ténèbres, quand une lumière bleuâtre sillonna les nues du côté des pyramides. La princesse découvrit ces énormes masses aussi distinctement qu'en plein jour. Cette soudaine perspective la glaça d'effroi; elle tâcha plusieurs fois d'appeler ses esclaves, mais sa voix s'éteignit; elle essaya de battre des mains, mais elle n'en eut pas la force.

Pendant qu'elle était dans une agitation semblable à celle qu'on éprouve dans des rêves horribles, une voix lamentable agita l'air autour de ses oreilles, et prononça ces mots: "Mon dernier soupir vient de s'exhaler dans les eaux de ce fleuve. On a tâché en vain d'étouffer la voix de la vérité; elle sort de l'abîme de la mort. Malheureuse mère! regarde d'où part cette fatale lumière, et frémis."

Ghulendi Bégum n'en put entendre davantage; elle tomba sans connaissance. Ses femmes, inquiètes pour elle, accoururent dans ce moment en jetant de terribles cris. Les sages montèrent, et mirent dans les mains de mon père effaré le puissant élixir qu'ils avaient composé. A peine quelques gouttes tombèrent sur le sein de la Sultane que son âme, qui était prête à suivre les ordres d'Asrael, retourna, comme en dépit de la nature, ranimer ses organes; ses yeux se rouvrirent encore sur le sillon funeste, dont la trace n'avait point cessé d'être visible dans le firmament; elle étendit son bras, et, montrant du doigt à l'Émir cet objet d'effroi, elle fut saisie des douleurs de l'enfantement, et, dans le fort d'une agonie inexprimable, mit au monde un fils et une fille, qui sont les deux malheureux que vous voyez ici.

La joie d'avoir un enfant mâle fut bien tempérée dans l'âme de l'Émir en voyant expirer ma mère; mais, malgré son excessive douleur, il ne perdit pas la tête, et nous mit tout de suite entre les mains de ses sages. Les nourrices, qu'on avait retenues en

grand nombre, voulurent s'y opposer; mais les vieillards, qui murmuraient tous à la fois leurs enchantements, leur imposèrent silence. Les cuves cabalistiques dans lesquelles on devait nous baigner étaient déjà toutes rangées; la mixtion d'herbes exhalait une vapeur dont tout le palais était rempli. Shaban, à qui l'odeur inconcevable de ces drogues infernales donnait au cœur, avait toutes les peines du monde de s'empêcher d'appeler les Imans et les docteurs de la loi pour s'opposer à ces cérémonies impies. Plût au ciel qu'il en eût eu le courage! Ah! combien ces bains funestes n'ont-ils pas influé sur nous!... Enfin, Seigneur, on nous plongea successivement et ensemble dans ces compositions, qui devaient nous donner une force et une intelligence plus qu'humaine, mais qui n'ont fait que répandre dans nos veines une sensibilité trop exquise, et le poison d'une volupté insatiable.

C'était au son des baguettes d'airain qui frappaient sur les métaux, c'était au milieu des fumigations épaisses qui sortaient des monceaux d'herbes, qu'on invoquait les Ginns, et particulièrement ceux qui président aux pyramides, pour nous douer de talents merveilleux. Après cette opération, on nous livra aux nourrices, qui à peine pouvaient nous contenir dans leurs bras, tant notre vivacité était pétillante. Ces bonnes femmes versaient des larmes en voyant le bouillonnement de notre sang, et tâchèrent en vain de l'apaiser en nettoyant nos membres des onguents qui s'y étaient attachés; mais, hélas, le mal était fait! Si même nous rentrions quelquefois dans le néant de notre âge, mon père, qui voulait, à tout prix, avoir des enfants extraordinaires, nous émoustillait avec une préparation de simples échauffants, et de lait de négresses.

Nous devenions ainsi d'une ardeur et d'une fougue

insoutenables. A sept ans on ne pouvait plus nous contredire; à la moindre restreinte nous faisions des cris enragés, et mordions nos surveillantes jusqu'au sang. Shaban, qui avait sa bonne part de nos égratignures, gémissait en silence, car l'Émir ne voyait dans nos vivacités que les élans d'un génie qui nous rendait égaux à Saurid et à Charobe. Combien on ignorait la véritable cause de ces mouvements impétueux! Ceux qui veulent trop envisager la lumière deviennent les plus aveugles. Mon père ne remarquait pas encore que notre fierté n'était jamais exercée l'un contre l'autre, que nous nous cédions mutuellement, que Kalilah, mon frère, ne trouvait le calme que dans mes bras, et, pour moi, je ne connaissais le bonheur qu'en l'accablant de caresses.

Jusqu'alors on nous avait tout enseigné ensemble; le même livre était exposé devant nos yeux, et nous en tournions alternativement les feuillets. Quoiqu'on exigeât de mon frère des études rigoureuses et prématurées, je voulais les partager avec lui. Abou Taher Achmed, qui n'avait à cœur que l'agrandissement de son fils, ordonnait qu'on ne me rebutât point, parce qu'il voyait qu'il ne voulait travailler qu'à mes côtés.

On nous instruisit également dans l'histoire des siècles les plus reculés et dans la géographie des climats les plus lointains. Les sages ne cessaient jamais de nous inculquer la morale abstruse et idéale qu'ils prétendaient être cachée sous les hiéroglyphes. Ils remplissaient nos oreilles d'un verbiage magnifique sur la sagesse, la prévoyance, et les magasins des Pharaons; quelquefois ils les comparaient à des fourmis, quelquefois à des éléphants. Ils nous inspiraient la plus ardente curiosité sur ces montagnes de pierres sous lesquelles ces rois sont ensevelis; ils

nous forcèrent d'apprendre par cœur le long catalogue des architectes et des ouvriers qui y avaient travaillé, nous imposaient la tâche de calculer combien il avait fallu de provisions pour tant d'hommes, et combien il y avait de fils dans chaque aune de la soie dont le Sultan Saurid avait couvert sa pyramide. Par-dessus tout ce fatras, ces fatiguants vieillards nous cassaient la tête avec une impitoyable grammaire de la langue que parlaient les anciens prêtres dans leurs labyrinthes souterrains.

Les jeux d'enfance qu'on nous permettait dans nos heures de récréation ne nous plaisaient que lorsque nous étions seuls ensemble. Les princesses nos sœurs nous ennuyaient mortellement. Elles avaient beau broder des vestes splendides pour mon frère; Kalilah les dédaignait, et ne ceignait sa belle chevelure que des mousselines qui avaient flotté sur le sein de sa chère Zulkaïs. Ces princesses nous invitaient quelquefois sous les douze pavillons qu'elles occupaient; car mon père, désespérant d'avoir autant de fils, et concentrant toute son affection dans celui qu'il avait, les leur avait abandonnés, et en avait fait construire un plus superbe pour mon frère et pour moi. Cet édifice, couronné de cinq dômes, et situé dans un bosquet épais, était tous les soirs la scène des plaisirs les plus tumultueux du harem. Mon père y venait avec un cortège de ses plus belles esclaves; chacune y paraissait tenant à la main un cierge blanc dans un flambeau de filigrane. Combien de fois l'apparition de ces lumières à travers des arbres n'a-t-elle pas fait battre nos cœurs? Tout ce qui rompait notre solitude nous déplaisait au souverain degré. Nous cacher parmi les feuilles et entendre leurs murmures en nous embrassant nous semblait plus doux que le son des luths et les chœurs des musiciennes. Ces molles rêveries déplaisaient à mon

père; il nous entraînait par force dans les salons à coupoles, et nous obligeait de prendre part aux amusements.

Chaque année l'Émir devenait plus rigoureux. Il n'osait pas entièrement nous séparer, de crainte de désespérer son fils; mais pour le retirer de ses langoureux plaisirs il tâcha de le jeter dans la compagnie des jeunes garçons de son âge. Le jeu de cannes, si fameux parmi les Arabes, fut introduit dans les cours du palais. Kalilah y mettait beaucoup d'acharnement, mais ce n'était que pour terminer plus vite le combat, et revoler auprès de moi de meilleure heure. Alors nous lisions ensemble les amours de Jussouf et de Zélica, ou quelque autre amoureux poème; alors nous profitions de ces moments de liberté pour errer dans le labyrinthe des corridors qui donnaient sur le Nil, toujours entrelaçant nos bras, toujours nos yeux attachés l'un sur l'autre. Il était presque impossible de nous surprendre dans ces détours, et l'inquiétude que nous donnions ne faisait qu'augmenter nos délices.

Un soir que nous étions dans ce délire de tendresse, et que nous courions ensemble avec une agilité enfantine, mon père parut à mes yeux, et frémit. "Pourquoi," dit-il à Kalilah, "n'êtes-vous pas dans la grande place à tirer de l'arc, ou dans le lieu où on dompte les chevaux qui doivent vous porter au combat? Faut-il que le soleil se lève et se couche en vous voyant flétrir comme un faible narcisse? C'est en vain que les sages vous font des discours éloquents, qu'ils dévoilent à vos yeux les mystères de la docte antiquité; on vous raconte inutilement les faits guerriers et magnanimes! Vous touchez à votre treizième année, et vous n'avez pas encore témoigné la moindre ambition de vous distinguer parmi les hommes. Ce n'est pas dans les réduits de

la mollesse que se forment les grands caractères; ce n'est point en lisant des poèmes amoureux qu'on se rend capable de gouverner les peuples. Les princes doivent agir, ils doivent se montrer. Réveillez-vous; cessez d'abuser de mon indulgence, qui vous a laissé si longtemps consumer vos heures avec Zulkaïs; qu'elle se joue parmi les fleurs, la tendre et douce créature, mais ne la fréquentez plus depuis l'aube jusqu'au crépuscule; je vois bien que c'est elle qui vous pervertit."

En prononçant ces mots avec des gestes menaçants, Abou Taher Achmed prit mon frère par le bras, et me laissa dans l'abîme de l'amertume. Un froid glaçant me saisit. Quoique le soleil dardât ses rayons sur les eaux avec ferveur, il me semblait qu'il avait disparu. Étendue par terre, je ne faisais que baiser les branches d'oranger fleuri que Kalilah avait cueilli; les dessins qu'il avait tracés s'offrirent à ma vue, et redoublèrent mes pleurs. "Hélas," disais-je, "c'en est fait; nos heures fortunées ne reviendront plus! Pourquoi m'accuser de pervertir Kalilah! Quel mal puis-je lui faire? Est-ce que notre bonheur affligerait mon père? Si c'était un crime d'être heureux, les sages nous en auraient avertis."

Ma nourrice Shamelah me trouva dans cet état de langueur et d'accablement. Pour dissiper mon chagrin, elle m'emmena tout de suite dans le bosquet où les jeunes filles s'amusaient à se cacher et à se poursuivre les unes les autres, parmi les volières dorées dont ce lieu était rempli. Je me sentis un peu soulagée par le chant des oiseaux et le murmure des clairs filets d'eau qui arrosaient le tronc des arbres; mais quand l'heure fut venue où Kalilah avait coutume de paraître, ces sons ne faisaient qu'augmenter mes souffrances.

Shamelah observa les palpitations de mon sein;

elle me tira à l'écart, mit la main sur mon cœur, et me regarda fixement. Je rougissais, je pâlissais à vue d'œil. "Je vois bien," dit-elle, "que c'est l'absence de votre frère qui vous agite ainsi. C'est là le fruit de cette étrange éducation qu'on vous a donnée. La sainte lecture du Koran, l'observation des lois du Prophète, la confiance en la miséricorde d'Allah calment comme le lait le bouillonnement du sang humain. Vous ne connaissez pas le doux plaisir d'élever vos pensées vers le Ciel, et de vous soumettre à ses décrets sans murmure. L'Émir, hélas! veut tout prévenir; et il faut tout attendre. Séchez vos pleurs; peut-être Kalilah n'est pas malheureux, quoiqu'il soit loin de vous."

"Ah!" m'écriai-je, en l'interrompant avec un regard sinistre, "si je ne le croyais pas malheureux, je le serais bien plus moi-même."

Shamelah tressaillit en m'entendant parler ainsi; elle s'écria: "Plût au ciel qu'on eût suivi mes conseils et ceux de Shaban, et qu'au lieu de vous livrer aux caprices des sages on vous eût laissés comme les autres fidèles dans le repos d'une heureuse et paisible ignorance. L'ardeur de vos sensations me donne les plus vives alarmes. Elles commencent même à m'indigner. Soyez plus tranquille, et livrez votre âme aux innocents plaisirs que ce beau lieu vous offre, sans vous soucier si Kalilah les partage ou non. Son sexe est fait pour les exercices pénibles. Comment pourriez-vous le suivre à la course, manier un arc, et lancer les cannes dans le jeu des Arabes? Il doit se chercher des compagnons dignes de lui, et cesser de consumer ses beaux jours ici, auprès de vous, parmi ces bosquets et ces volières."

Ce sermon, loin de faire son effet, me mit hors de moi-même. Je tremblais de rage, et, me levant comme une forcenée, je mis mon voile en dix mille

pièces, et, me meurtrissant le sein, criai à haute voix que ma nourrice m'avait maltraitée.

Les jeux cessèrent, on s'attroupa autour de moi, et quoique les princesses ne m'aimassent pas trop, parce que j'étais la sœur favorite de Kalilah, les larmes qui coulaient avec mon sang excitèrent leur indignation contre Shamelah. Malheureusement pour la pauvre femme, elle venait d'imposer des tâches rigoureuses à deux jeunes esclaves qui venaient de voler des grenades. Ces deux petites vipères, pour se venger, témoignèrent contre elle, et appuyèrent tout ce que je disais. Elles coururent débiter tous ces mensonges à mon père, qui, n'ayant pas Shaban à ses côtés, et étant de bonne humeur avec nous parce que mon frère venait de darder une javeline dans l'œil d'un crocodile, ordonna qu'on attachât Shamelah à un arbre, et qu'on la fouettât sans miséricorde.

Ses cris me percèrent l'âme: elle disait sans cesse: "O vous que j'ai portée dans mes bras, que j'ai allaitée de mon sein, pouvez-vous me faire souffrir ainsi! Disculpez-moi—déclarez la vérité. C'est seulement pour avoir tâché de vous sauver du noir abîme où vos inclinations fougueuses ne manqueront pas de vous précipiter, que vous faites ainsi déchirer en pièces ce misérable corps!"

J'allais demander grâce pour elle quand quelque démon m'inspira l'idée que c'était elle qui, conjointement avec Shaban, avait mis en tête à mon père de faire un héros de Kalilah. Alors je me roidis contre tout sentiment d'humanité, et criai qu'on continuât à la frapper jusqu'à ce qu'elle fît l'aveu de son crime. Cette horrible scène fut enfin terminée par les ténèbres. On détacha la victime. Ses amis—et elle en avait beaucoup—tâchèrent de fermer ses blessures; ils me demandèrent à genoux un baume

souverain que j'avais, et que les sages avaient composé. Je le leur refusai. Shamelah fut mise à mes yeux sur un brancard; on l'arrêta exprès devant moi. Ce sein sur lequel j'avais si souvent dormi ruisselait de sang. A cet objet, au souvenir des tendres soins qu'elle avait pris de mon enfance, je sentis mes entrailles s'émouvoir—je fondis en larmes, je me jetai par terre, je baisai la main qu'elle tendait faiblement vers le monstre qu'elle avait nourri, je courus chercher le baume, je l'appliquai moi-même en la suppliant de me pardonner, et en déclarant ouvertement qu'elle était innocente et moi coupable.

Cet aveu fit frissonner tous ceux qui étaient autour de nous. On reculait d'horreur à chaque exclamation que je faisais. Shamelah, quoique à demi-morte, s'en aperçut, et étouffa ses gémissements avec le pan de sa robe pour ne pas augmenter mon désespoir et ses effets funestes; mais elle eut beau faire, tous s'enfuirent en me lançant des regards farouches.

On emporta le brancard, et je me trouvai seule. La nuit était profondément obscure; des sons plaintifs semblaient sortir des cyprès dont ce lieu était ombragé. Saisie d'épouvante, je m'égarai parmi le noir feuillage, en proie aux plus cuisants remords; un délire entier s'empara de mes sens, la terre paraissait s'ouvrir devant mes pas, et je crus tomber dans un gouffre qui n'avait point de fond. Mon âme était ainsi bouleversée, quand, à travers les branches, je vis luire les flambeaux du cortège de mon père; j'observai qu'on s'arrêtait. Quelqu'un se détacha de la foule. Un vif pressentiment agita mon cœur. Les pas s'avoisinèrent; et, à la faveur d'une morne lueur semblable à celle qui règne ici, je vis Kalilah paraître devant moi.

"Chère Zulkaïs," s'écria-t-il, dans l'intervalle des

baisers qu'il me donnait, "j'ai passé un siècle sans vous voir, mais je l'ai employé à suivre les volontés de mon père. J'ai combattu un des monstres les plus formidables du fleuve; mais que ne ferais-je pas quand on me propose pour récompense le bonheur de passer une soirée uniquement avec vous! Allons, mettons ce temps à profit; ensevelissons-nous dans ce bois; de notre retraite entendons avec mépris le tumulte de leurs instruments et de leurs danses. Je ferai servir le sorbet et les gâteaux sur la mousse qui borde la petite fontaine de porphyre; là je jouirai de vos regards et de votre entretien jusqu'à la pointe du jour. Alors, hélas! je dois me replonger dans le vacarme du monde, darder les maudites cannes, et subir les interrogatoires des sages."

Kalilah me dit tout ceci avec une si grande rapidité que je ne pus l'interrompre. Je me laissai entraîner; nous perçâmes dans la feuillée jusqu'à la fontaine. Le souvenir de ce que Shamelah m'avait dit sur ma tendresse extrême pour mon frère avait, en dépit de moi-même, fait une grande impression sur moi. J'étais prête à retirer ma main de celle de Kalilah, quand, à la lueur des lampions qu'on avait allumés sur la marge de la fontaine, je vis son charmant visage réfléchi dans les eaux—je vis ses grands yeux moites de tendresse, et sentis ses regards au fond de mon cœur. Tous mes projets de réforme, toute mon agonie de remords firent place à une fermentation bien différente; je me laissai aller par terre auprès de Kalilah, et, appuyant ma tête sur son sein, donnai un libre cours à mes larmes. Kalilah, me voyant si éplorée, me demanda vivement la cause. Je lui racontai tout ce qui s'était passé entre moi et Shamelah, sans omettre la moindre circonstance. Son âme fut d'abord émue par la peinture que je lui faisais de ses souffrances; un moment après il s'écria:

"Qu'elle périsse, l'officieuse esclave! Faut-il toujours qu'on s'oppose aux plus douces inclinations du cœur? Comment pourrions nous ne pas nous aimer, Zulkaïs? La nature, qui nous a fait naître ensemble, ne nous a-t-elle pas donné les mêmes goûts, la même ardeur dans les sensations? Mon père et ses sages ne nous ont-ils pas fait partager la vertu des mêmes bains? Qui pourra blâmer une sympathie que tout a encouragée? Non, Zulkaïs, Shaban et notre superstitieuse nourrice ont beau dire: ce n'est point un crime de nous aimer; le crime serait si nous souffrions lâchement d'être séparés l'un de l'autre! Jurons—non par le Prophète, que nous ne connaissons guère, mais par les éléments qui soutiennent l'existence humaine; jurons que, plutôt que de consentir à vivre l'un sans l'autre, nous ferons couler dans nos veines ce doux breuvage de fleurs aquatiques dont les sages nous ont parlé. Cette liqueur, qui doit nous assoupir sans peine dans les bras l'un de l'autre, livrera imperceptiblement nos âmes à la paix d'une autre existence."

Ces paroles me calmèrent entièrement; je repris ma gaieté ordinaire; nous folâtrâmes ensemble. "Je serai bien vaillant demain," disait Kalilah, "pour avoir encore de tels moments, car ce n'est qu'à ce prix que mon père peut me soumettre à ses fantaisies."

"Ah, ah!" s'écria Abou Taher Achmed, en sortant de derrière un des buissons, où il nous avait écoutés, "c'est donc là votre résolution! Nous verrons si vous la tiendrez. Vous êtes assez récompensé ce soir du peu que vous avez fait aujourd'hui. Retirez-vous. Et vous, Zulkaïs, allez pleurer la faute énorme que vous avez commise contre Shamelah."

Tout consternés, nous nous jetâmes à ses pieds; mais, nous tournant le dos, il ordonna aux eunuques de nous conduire chacun dans notre appartement.

Ce n'était d'aucun scrupule sur la vivacité de notre tendresse que l'Émir était agité. Il n'avait qu'un seul but—c'était de voir son fils devenir un formidable guerrier et un puissant prince: les moyens ne lui étaient de rien. Il voyait que je pouvais lui servir d'instrument; le danger d'attiser notre passion par des difficultés et des complaisances alternatives ne l'arrêtait pas; mais ces moments de désœuvrement et de volupté trop fréquents ne pouvaient que dérouter ses desseins. Il fallait prendre un parti plus violent et plus décidé; et malheureusement il le prit. Hélas! sans toutes ces précautions, sans tous ces projets, sans toutes ces prévoyances, nous serions restés dans l'innocence, et nous n'aurions jamais vu l'horreur de ce lieu de supplice!

L'Émir, étant rentré chez lui, fit appeler Shaban, et lui fit part de la résolution qu'il avait prise de nous séparer pendant un certain temps. Le prudent eunuque se prosterna aussitôt la face contre terre, puis se relevant: "Que mon seigneur me pardonne," lui dit-il, "si son esclave n'est point de son avis; ne détachez pas sur cette flamme naissante le vent de l'absence, ou elle s'élèvera en des tourbillons que vous ne pourrez vaincre. Vous connaissez l'impétueux caractère du prince; sa sœur n'a que trop aujourd'hui donné des preuves du sien. Laissez-les ensemble sans contradiction; abandonnez-les à leur penchant enfantin; ils se lasseront bientôt l'un de l'autre, et Kalilah, dégoûté de la monotonie d'un harem, vous demandera à genoux de l'en tirer."

"As-tu fini de débiter tes sottises?" interrompit impatiemment l'Émir. "Ah! que tu connais peu le génie de Kalilah. Je l'ai bien étudié, moi; j'ai vu que les opérations mystérieuses de mes sages n'ont pas été vaines. Il ne peut donc rien faire avec indifférence. Si je le laisse avec Zulkaïs, il s'anéantira

dans la mollesse; si je l'éloigne d'elle, et que de la revoir soit le prix des grandes choses que j'exigerai de lui, il n'est rien dont il ne soit capable. Qu'importe le radotage des docteurs de notre loi s'il est ce que je veux qu'il soit? Sache d'ailleurs, eunuque, que quand une fois il aura goûté des charmes de l'ambition, l'idée de Zulkaïs se dissipera comme une légère vapeur dans les rayons du soleil de la gloire. Aussi, entre demain matin dans la chambre de Zulkaïs; préviens son réveil; enveloppe-la bien dans ses robes, et transporte-la, avec ses esclaves, et tout ce qui est nécessaire à l'agrément de la vie, sur une barque qui sera prête à te recevoir sur le Nil. Suis la navigation de ce fleuve pendant vingt-neuf jours; le trentième vous débarquerez dans l'Ile des Autruches. Loge la princesse dans le palais que j'ai fait bâtir pour les sages qui errent dans ces déserts parmi de savantes ruines. Il s'y en trouvera un qui s'appelle le Grimpeur des Palmiers, parce qu'il fait ses contemplations du haut de ces arbres. Celui-là sait une infinité d'histoires, et il aura soin de désennuyer Zulkaïs; car je sais bien qu'après Kalilah elle est folle de contes."

Shaban connaissait trop bien son maître pour oser s'opposer plus longtemps à ses volontés. Il alla donner ses ordres en secouant la tête, et faisant de gros soupirs. Il ne goûtait point du tout ce voyage à l'Ile des Autruches, et s'était formé une idée peu favorable du Grimpeur des Palmiers; car, en fidèle musulman, il avait en antipathie les sages et leurs prouesses de tout genre.

Tout ne fut que trop vite préparé. Les agitations de la veille m'avaient si fort fatiguée que je dormais profondément. On me tira si doucement du lit, on me transporta avec tant d'adresse, que je ne m'éveillai qu'à quatre lieues du Caire. D'abord le bruit des

eaux autour de notre barque commença à m'alarmer; il remplissait mes oreilles d'une manière si étrange que je m'imaginais avoir bu le breuvage dont Kalilah m'avait parlé, et être transportée au delà des bornes de notre planète. Mon esprit était si étourdi par toutes ces idées bizarres que je n'osais ouvrir les yeux; mais j'étendis les bras pour chercher Kalilah. Je le croyais à mes côtés. Jugez du tressaillement que je dus éprouver quand, au lieu de toucher ses membres délicats, j'empoignai la main calleuse d'un eunuque qui conduisait la barque, et qui était encore plus vieux et plus rébarbatif que Shaban. Je me lève sur mon séant, et pousse des cris. J'ouvre les yeux; je vois une vaste étendue de ciel et d'eau terminée par un rivage bleuâtre. Le soleil brillait en plein; le firmament azuré inspirait la joie à toute la nature; mille oiseaux aquatiques se jouaient autour de nous parmi les nénuphars que notre barque rasait à chaque instant; leurs grosses fleurs jaunes reluisaient comme l'or, et exhalaient un doux parfum; mais tous ces objets agréables furent perdus pour moi, et, au lieu de me réjouir le cœur, ne firent que porter dans mon âme une sombre mélancolie.

En regardant autour de moi, je vis mes esclaves désolées, et Shaban qui, d'un air mécontent et magistral, leur imposait silence. Le nom de Kalilah venait à chaque instant sur mes lèvres. Enfin je le prononçai, et demandai, les larmes aux yeux, où il était, et ce qu'on prétendait faire de moi. Shaban, au lieu de me répondre, ordonna à ses eunuques de redoubler d'activité, et d'entonner un certain air égyptien en cadence avec leurs rames. Le maudit chœur s'éleva avec tant de véhémence qu'il acheva de me tourner la tête. Nous fendions les flots comme une flèche. C'était en vain que je les suppliais de

s'arrêter, ou du moins de me dire où j'allais. Les barbares étaient sourds à mes prières; plus j'en faisais, plus ils renforçaient leur détestable chant pour ne pas m'entendre. Shaban, avec sa voix cassée, faisait plus de bruit que tous les autres.

Rien ne peut exprimer les tourments que je ressentais, et l'horreur que j'éprouvais de me trouver si loin de Kalilah, au milieu du redoutable Nil! Mon effroi augmenta à la nuit tombante. Je vis le soleil se perdre dans les eaux avec un serrement de cœur inexprimable, et sa lumière, en mille sillons, trembler sur leur surface. Je me ressouvins des moments paisibles que j'avais, à de telles heures, passés avec Kalilah, et, cachant ma tête dans mon voile, je me livrai à ma douleur.

Bientôt un doux frémissement se fit sentir; notre barque coulait parmi des roseaux. Un grand silence avait succédé au chant des rameurs, car Shaban était descendu à terre. Il revint dans peu de moments, et me porta sous une tente qu'on avait dressée à quelques pas du rivage. J'y trouvai des lumières, des matelas étendus par terre, une table couverte de quelques mets, et un énorme Koran qu'on y avait déployé. Je détestais ce saint livre; je ne l'avais jamais lu avec Kalilah. Aussi je le poussai avec mépris à terre, car les sages l'avaient souvent tourné en ridicule. Shaban s'avisa de me gronder, et je lui sautai au visage pour lui imposer silence. Ce moyen me réussit, et ne perdit pas son efficacité pendant toute ma longue navigation, dont la marche fut semblable à celle du premier jour—sans cesse des nénuphars, des oiseaux, et une infinité de chaloupes qui allaient et venaient avec des marchandises.

Enfin nous commençâmes à abandonner le plat pays. Comme, ainsi que les malheureux qui cherchent toujours quelque chose, j'avais continuelle-

ment les yeux fixés sur l'horizon, un soir je vis s'y élever des masses beaucoup plus hautes, et d'une forme beaucoup plus variée, que les pyramides. C'était des montagnes. Leur aspect m'en imposa; la terrifiante pensée me vint dans l'esprit que mon père voulait m'envoyer au triste pays du roi des nègres pour m'offrir aux idoles, que les sages prétendaient être très friands de princesses. Shaban, qui s'aperçut de ce redoublement d'agitation, eut enfin pitié de moi, et m'informa de ma destination; il ajouta que, quoi qu'on voulût me séparer de Kalilah, ce n'était pas pour toujours, et qu'en attendant je ferais connaissance avec un homme merveilleux qu'on appelait le Grimpeur des Palmiers, et qui était le meilleur conteur de l'univers.

Ces nouvelles me calmèrent un peu. L'espérance, quoique éloignée, de revoir Kalilah versait du baume dans mon sang, et je n'étais pas fâchée d'apprendre que j'aurais des contes à plaisir. D'ailleurs, l'idée d'un endroit aussi solitaire que l'Ile des Autruches flattait mon esprit romanesque. Si je devais être éloignée de celui que je chérissais plus que la vie, j'aimais mieux subir ce sort dans des lieux sauvages que dans l'éclat et le tintamarre d'un harem. Loin de ces impertinences, je comptais livrer toute mon âme aux doux ressouvenirs du passé, et donner un libre cours aux langoureuses rêveries qui me retraceraient l'image de mon Kalilah.

Occupée de ces projets, je voyais nonchalamment notre barque s'approcher de plus en plus du pays des montagnes. Les rochers gagnaient des deux côtés sur le fleuve, et semblaient me devoir bientôt priver de la vue du ciel. Je vis des arbres d'une hauteur démesurée, dont les racines entortillées ensemble pendaient dans le Nil. J'entendis le bruit des cataractes, et vis l'écume des gros bouil-

lons qu'elles formaient remplir l'air d'un brouillard délié comme une gaze d'argent. A travers cette espèce de voile j'aperçus enfin une petite île verte, où des autruches se promenaient gravement. En allant toujours, je découvris un édifice en dôme adossé à une colline toute couverte de nids. Ce palais avait l'air tout à fait étrange; aussi avait-il été bâti par un fameux cabaliste. Ses murailles, d'un marbre jaunâtre, luisaient comme du métal poli, et réfléchissaient les objets en leur prêtant une grandeur gigantesque. Je frissonnai en voyant la figure que faisaient là les autruches. Leurs cols semblaient se perdre dans les nues, et leurs yeux brillaient comme d'énormes boulets rougis dans la flamme. Mes craintes furent observées par Shaban, qui me fit comprendre la vertu amplifiante des murailles, et m'assura que, quand même les oiseaux seraient en effet aussi monstrueux qu'ils me le paraissaient, je pouvais compter sur leurs bonnes manières, car le Grimpeur des Palmiers travaillait depuis près de cent ans à les rendre d'une douceur exemplaire. A peine m'avait-il donné cette information que je mis pied à terre sur un gazon frais et verdoyant. Mille fleurs inconnues, mille coquilles bizarres, mille limaçons baroques paraient le rivage. L'ardeur du soleil était tempérée par la rosée perpétuelle qui provenait des chutes d'eaux, dont le bruit monotone m'inclinait au sommeil.

Me sentant appesantie, j'ordonnai qu'on jeta un auvent sur un des palmiers, dont ce lieu était rempli, car le grand Grimpeur, qui portait toujours à sa ceinture les clefs du palais, était à faire ses méditations à l'autre bout de l'île.

Pendant qu'un doux assoupissement s'empara de mes sens, Shaban courut présenter au sage les lettres de mon père. On fut obligé de les attacher à une

longue perche, car il était au sommet d'un palmier haut de cinquante coudées, et n'en voulait pas descendre sans savoir pourquoi. Aussitôt qu'il eut parcouru ces feuilles, il les porta respectueusement à son front, et se glissa en bas comme un météore. Aussi bien en avait-il la mine, car ses yeux étaient flamboyants, et son nez d'un beau rouge sanguin.

Shaban fut tout effarouché de cette vélocité, de voir le vieillard à terre sain et sauf, et surtout de l'entendre lui demander de le charger sur son dos, parce que, disait-il, il ne s'abaissait jamais à marcher. L'eunuque, qui n'aimait ni les sages ni leurs caprices, et qui les regardait comme le fléau de la famille de l'Émir, hésita un moment, mais, réfléchissant sur les ordres positifs qu'on lui avait donnés, il vainquit sa répugnance, et le prit sur ses épaules, en disant, "Hélas! le bon hermite Abou Gabdolle Guehaman n'en eut pas usé ainsi, et il en aurait mieux valu la peine!" Le Grimpeur, indigné de ces mots, car il avait eu des démêlés pieux avec l'Hermite du Désert de Sable, lui lança un grand coup de pied dans le dos, et lui fourra son nez brûlant au milieu du visage. Shaban broncha, mais continua son chemin sans proférer une syllabe.

J'étais toujours endormie; il s'approcha de ma couche, et, jetant sa charge à mes pieds, me dit, d'une voix qui n'eut pas de peine à m'éveiller: "Voilà le Grimpeur; que grand bien vous en fasse!"

A la vue d'une telle figure je ne pus, malgré ma tristesse, m'empêcher de faire un éclat de rire. Le vieillard ne perdit pourtant point contenance; il fit résonner ses clefs d'un air important, et dit d'un ton grave à Shaban: "Reprenez-moi sur votre dos; allons au palais, que j'ouvre des portes qui n'ont jamais admis de femelles que ma grande pondeuse, reine des autruches."

Je suivis; il était tard. Ces grands oiseaux descendaient des collines, et, nous entourant par troupes, becquetaient le gazon et les arbres. Le bruit que faisaient leurs becs était tel que je crus entendre les pieds de toute une armée. Enfin je me trouvai devant les murailles luisantes. Quoique je connusse leur artifice, la vue de ma figure m'épouvanta, ainsi que celle du Grimpeur sur les épaules de Shaban.

Nous entrâmes dans un lieu voûté, dont les lambris de marbre noir semé d'étoiles d'or inspiraient une sorte de terreur, que les plaisantes grimaces du vieillard adoucissaient un peu. Je respirais un air étouffé qui me donna au cœur. Le Grimpeur s'en aperçut; il fit allumer un grand feu, et y jeta dedans une petite boule d'aromates qu'il tira de son sein. Aussitôt une vapeur assez agréable, quoique bien pénétrante, se répandit de tous côtés. L'eunuque s'enfuit en éternuant; quant à moi, je m'approchai du feu, et, remuant tristement la braise, je me mis à y former les chiffres de Kalilah.

Le Grimpeur me laissait faire; il louait l'éducation que j'avais reçue, et approuvait fort les bains qu'on m'avait donnés, ajoutant malicieusement qu'il n'y a rien qui aiguise l'esprit autant qu'une passion un peu extraordinaire. "Je vois bien," continua-t-il, "que vous êtes absorbée dans des réflexions intéressantes. Cela me plaît. J'avais cinq sœurs; nous nous moquions de Mahomet en nous aimant avec assez de vivacité. Je m'en souviens encore avec plaisir au bout de cent ans, car on n'oublie guère les premières impressions. Cette constance m'a fort recommandé aux Ginns dont je suis le favori. Si vous savez, ainsi que moi, persévérer dans vos sentiments, ils pourront bien faire quelque chose pour vous. En attendant, confiez-vous à moi; je ne serai pas un gardien farouche. N'allez pas imaginer que je dé-

pende des fantaisies de votre père, qui, ayant des vues bornées, préfère l'ambition au plaisir. Je suis plus heureux avec mes palmiers, mes autruches, et mes douces méditations que lui au milieu de son divan et de sa grandeur. Je ne dis pas que vous ne puissiez augmenter les agréments de ma vie; plus vous serez complaisante envers moi, plus je serai poli envers vous, et plus je vous apprendrai de belles choses. Si vous paraissez vous plaire dans cette solitude, vous vous ferez une grande réputation de sagesse; et je sais par moi-même qu'à couvert d'un grand nom on peut cacher un trésor d'extravagance. Votre père m'a écrit toute votre histoire: pendant qu'on vous croira attentive à mes instructions, vous m'entretiendrez de votre Kalilah tant que vous voudrez sans que je m'en fâche; au contraire, il n'est rien qui me fasse plus de plaisir que d'observer les mouvements d'un cœur qui se livre à ses jeunes inclinations, et de voir le vif coloris d'un premier amour se répandre sur les joues."

A cet étrange discours je tenais les yeux baissés; mais l'oiseau de l'espérance voltigeait dans mon cœur. Enfin j'envisageai mon sage; et son grand nez luisant, qui brillait comme un point lumineux au milieu de tout ce marbre noir, ne me parut plus si désagréable. Ce regard fut accompagné d'un sourire si significatif que le Grimpeur vit bien que j'avais saisi l'amorce qu'il m'avait présentée. Il en eut une telle joie que, oubliant sa savante paresse, il courut préparer lui-même un repas, dont j'avais grand besoin.

A peine était-il parti que Shaban rentra, tenant à la main une lettre cachetée du sceau de mon père, et qu'il venait d'ouvrir. "Voici," me dit-il, "des instructions que je ne devais lire qu'ici, et que je n'ai que trop lues. Hélas! qu'on est malheureux d'être

l'esclave d'un prince à qui les sciences ont tourné la tête. Infortunée princesse ! je suis, malgré moi, obligé de vous abandonner. Je dois me rembarquer avec tous ceux qui nous ont suivis ici, et n'y laisser pour vous servir que la boiteuse, sourde, et muette Mouzaka. Le vilain Grimpeur sera votre unique ressource. Le Ciel sait ce que vous gagnerez avec lui. L'Émir le regarde comme un prodige de savoir et de sagesse, mais il permettra à un fidèle musulman d'en douter." En disant ces mots, Shaban toucha trois fois la lettre de son front, puis, faisant un saut en arrière, disparut à mes yeux.

La manière hideuse dont le pauvre eunuque pleurait en me quittant m'amusa beaucoup. Je n'avais garde de tâcher de l'arrêter. Sa présence m'était odieuse, car il évitait toujours de m'entretenir du seul objet qui remplissait mon âme. D'un autre côté, j'étais enchantée du choix qu'on avait fait de Mouzaka : avec une esclave sourde et muette j'avais une pleine liberté de faire mes confidences à l'obligeant vieillard, et de suivre ses avis en cas qu'il m'en donna selon mon goût.

Toutes mes pensées prenaient ainsi une teinte assez agréable, quand le Grimpeur revint, affublé de tapis et de coussins de soie, qu'il étendit par terre, et se mit, d'un air leste et content, à allumer des flambeaux et à brûler des pastilles dans des cassolettes d'or. Il venait de prendre ces beaux meubles dans le trésor du palais, qui méritait bien, disait-il, d'exciter ma curiosité. Je l'assurai que je l'en croyais sur sa parole dans ce moment, car l'odeur des excellents mets qui l'avaient précédé, avait agréablement aiguillonné mon appétit. Ces mets consistaient principalement en tranches de chevreuil aux herbes, odoriférantes en œufs accommodés de plusieurs manières, et en gâteaux plus déliés que les

feuilles d'une rose blanche. Dans des étranges coquilles transparentes était une liqueur vermeille, composée du jus de dattes, qui pétillait comme les yeux du Grimpeur.

Nous nous mîmes très amicalement à manger. Mon bizarre gardien vanta beaucoup son vin, et en fit bon usage, au grand étonnement de Mouzaka, qui, tapie dans un coin, faisait des gestes inconcevables que le marbre poli nous rendait de tous côtés. Le feu brûlait gaiement, et jetait des étincelles, qui en s'éteignant répandaient un parfum exquis. Les flambeaux donnaient une vive lumière, les cassolettes rayonnaient, et la douce chaleur qui régnait en ce lieu nourrissait une voluptueuse indolence.

Je trouvais ma situation si singulière, la sorte de prison où j'étais si autre de tout ce que j'aurais pu imaginer, et les allures de mon concierge si grotesques, que de temps en temps je me frottais les yeux pour m'assurer si tout cela n'était pas un songe. J'y aurais même trouvé de l'amusement, si l'idée que j'étais si loin de Kalilah m'avait laissée en repos un seul instant. Le Grimpeur, pour me dissiper, commença l'histoire merveilleuse du géant Gébir et de l'artificieuse Charode; mais je l'interrompis en le priant d'écouter le récit de mes malheurs réels, et lui promis qu'en suite je donnerais mon attention à ses contes. Hélas! je ne lui ai jamais tenu parole: il eut beau, à plusieurs reprises, tâcher d'exciter ma curiosité, je n'en avais que pour Kalilah, et je ne cessais de répéter, "Où est-il? que fait-il? quand le reverrai-je?"

Le vieillard, voyant que j'étais si décidée dans ma passion, et que j'avais si bien bravé tous remords, fut convaincu que j'étais un objet propre à remplir ses vues; car mes auditeurs comprennent, sans doute, qu'il était le serviteur du souverain de ce lieu de

supplice. Dans la perversité de son âme, et dans ce fatal aveuglement qui fait désirer d'obtenir une place ici, il avait voué de conduire à Eblis vingt malheureux, et il lui fallait précisément mon frère et moi pour compléter ce nombre. Il était donc bien éloigné d'arrêter le cours des épanchements de mon cœur; et quoique, pour attiser le feu qui me dévorait, il sembla de temps en temps avoir envie de faire ses contes, il avait bien autre chose en tête.

Une grande partie de la nuit s'écoula dans ces aveux criminels. Vers le matin je m'endormis. Le Grimpeur en fit autant à quelques pas de moi— après m'avoir, sans cérémonie, appliqué un baiser sur le front, qui me brûla comme un fer chaud. Mes rêves furent très lugubres; je n'en ai qu'une idée confuse; mais, autant que je puis me les rappeler, ils étaient des avertissements du Ciel, qui voulait encore m'ouvrir la porte du salut.

A peine le soleil fut-il levé que le Grimpeur me mena dans ses bois, me fit faire connaissance avec les autruches, et me donna ensuite le spectacle de son agilité surnaturelle. Non seulement il montait jusqu'au sommet tremblant des palmiers les plus hauts et les plus menus, et les pliait sous ses pieds comme des épis, mais encore il se dardait d'arbre en arbre comme une flèche. Après plusieurs de ces tours de souplesse, il se fixa sur une branche, me dit qu'il allait faire ses méditations, et me conseilla d'aller avec Mouzaka me baigner dans des bassins que je trouverais sur le bord du fleuve, de l'autre côté de la colline.

La chaleur était excessive; je trouvai ces claires eaux fraîches et délicieuses. Leur réservoir, revêtu d'un marbre précieux, était creusé au milieu d'un petit pré, sur lequel de hauts rochers jetaient leur ombre; de pâles narcisses et des glaïeuls croissaient

sur cette marge humide, et, se penchant du côté de l'onde, se balançaient sur ma tête. J'aimais ces fleurs languissantes; elles étaient l'emblème de mon état; et je laissai pendant plusieurs heures leur parfum enivrer mon âme.

De retour au palais, je trouvai que le Grimpeur avait fait de grands apprêts pour me régaler. La soirée se passa comme celle de la veille; et ainsi à peu près s'écoulèrent quatre mois. Je ne saurais appeler ce temps bien malheureux. Cette solitude romanesque, la complaisante attention que mon vieillard donnait à mon délire perpétuel, et la patience avec laquelle il entendait ces folles répétitions que l'amour dicte, tout semblait se réunir pour soulager mes peines. J'aurais peut-être passé des années entières dans ces douces illusions de l'âme, dont la réalité n'approche que rarement; j'aurais peut-être vu s'amortir l'ardeur de ma passion; je serais, peut-être, devenue seulement la tendre sœur et l'amie de Kalilah, si les extravagants projets de mon père ne m'avaient pas livré à l'impie scélérat qui me guettait comme sa proie. Ah! Shaban! ah! Shamelah! ah! mes véritables amis! pourquoi fus-je arrachée de vos bras? Pourquoi ne vous aperçûtes-vous pas dès le commencement de ce germe de tendresse trop vive qui était dans nos cœurs, et qu'il fallait alors étouffer —puisqu'un jour on devait employer le fer et le feu pour l'extirper?

Un matin que j'étais abîmée dans mes tristes réflexions, et que j'exprimais avec plus de violence qu'à l'ordinaire mon désespoir d'être séparée de Kalilah, le vieillard, fixant sur moi ses yeux perçants, m'adressa ces mots: "Princesse, vous qui avez été instruite par les sages les plus illuminés, vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il existe des Intelligences supérieures à notre espèce, qui se mêlent de

nos affaires, et peuvent nous tirer des pas les plus difficiles. Moi qui vous parle ai fait plus d'une fois l'expérience de leur pouvoir; j'avais des droits à leur assistance, car, comme vous, on me mit en naissant sous leur protection. Je le vois, vous ne pouvez plus vivre séparée de votre Kalilah; il est donc temps de vous adresser à ces esprits secourables; mais aurez-vous assez de fermeté, assez de courage, pour soutenir l'abord d'un de ces êtres si différents de l'homme? Je sais que leur approche produit des effets inévitables —le tressaillement des entrailles, la révolution du sang qui remonte contre son cours ordinaire; mais je sais aussi que cette terreur, ces mouvements convulsifs, tout pénibles qu'ils sont, doivent paraître peu de chose à qui a connu les mortelles langueurs que fait éprouver la privation d'un objet uniquement chéri. Si vous vous résolvez à invoquer à votre aide le Ginn de la grande pyramide, que je sais avoir présidé à votre naissance; si vous voulez vous livrer à ses soins, je puis, dès ce soir, vous faire parler à son frère, qui est plus votre voisin que vous ne pensez. Cet être, si renommé parmi nos sages, se nomme Omoultakos; il est à présent l'esprit gardien du trésor que les anciens rois cabalistes ont placé dans ce désert. Au moyen des autres esprits qu'il commande, il entretient une intime correspondance avec sa sœur, que, par parenthèse, il a aimé en son temps comme vous aimez actuellement Kalilah. Il entrera donc aussi vivement que moi dans vos souffrances; et je ne doute point qu'il ne fasse tout pour vous."

A ces dernières paroles la palpitation de mon cœur fut inexprimable; je saisis la possibilité de revoir Kalilah avec un transport qui me fit lever brusquement de ma place et courir comme une forcenée par la chambre; puis, revenant au vieillard, je l'em-

brassai, l'appelai mon père, me jetai à ses genoux, et le suppliai, les mains jointes, de ne pas différer mon bonheur, et de me conduire, à quelque hasard que ce pût être, au sanctuaire d'Omoultakos.

Le rusé scélérat voyait d'un œil malin et content le délire où il m'avait mise, et ne songeait qu'à le porter à son comble. A cet effet il prit tout d'un coup un air froid et réservé, et me dit, d'un ton solennel: "Sachez, Zulkaïs, que j'ai mes doutes, et ne puis m'empêcher d'hésiter dans une affaire si importante, quelque envie que j'aie de vous servir. Vous ignorez combien la démarche que vous êtes si empressée de faire est hardie, ou du moins vous n'en concevez pas assez toute la témérité. Je ne sais comment vous pourrez supporter l'effroyable solitude où il faudra que vous vous trouviez sous des voûtes immenses, et l'appareil étrange du lieu où je dois vous conduire. Je ne sais pas non plus dans quelle forme le Ginn vous apparaîtra. Je l'ai vu souvent sous un aspect si épouvantable que mes sens en ont été longtemps engourdis; d'autres fois il s'est montré sous des apparences si bizarres que j'ai manqué étouffer de rire, car rien n'est si capricieux que ces sortes d'êtres. Celui-ci ménagera peut-être votre faiblesse; mais il faut vous avertir que l'épreuve est très périlleuse, que le temps de l'apparition est incertain, qu'en l'attendant il ne vous faudra témoigner ni effroi, ni horreur, ni impatience, et vous garder bien à sa vue ou de rire ou de pleurer. Observez encore que vous devez attendre dans le silence et l'immobilité de la mort, et les mains croisées sur la poitrine, qu'il vous parle le premier; car un geste, un sourire, ou un gémissement causeraient non seulement votre perte, mais aussi celle de Kalilah et la mienne."

"Tout ce que vous me dites," répondis-je, "porte l'effroi dans mon âme; mais de quoi n'est-on pas

capable quand un amour si fatal que le mien nous excite?"

"Je vous félicite de votre sublime persévérance," reprit le Grimpeur, avec un sourire, dont je ne compris pas alors toute la méchanceté. "Préparez-vous. Aussitôt que les ténèbres auront couvert la terre j'irai suspendre Mouzaka à un de mes hauts palmiers, afin qu'elle ne soit pas dans notre chemin; ensuite je vous conduirai à la porte de la galerie qui mène au réduit d'Omoultakos; je vous y laisserai, et irai, selon ma coutume, méditer sur la cime de mes arbres, et faire des vœux pour le succès de votre entreprise."

Je passai l'intervalle du temps dans un tremblement continuel; j'errais au hasard dans les vallons et sur les petites collines de l'île; je fixais mes yeux sur le profond des eaux; je voyais les rayons du soleil s'affaiblir sur leur surface en désirant et redoutant également qu'il disparût de notre hémisphère. Le calme sacré d'une soirée sereine se répandit enfin partout.

Je vis le Grimpeur se détacher du troupeau de ses autruches, qui s'acheminaient gravement pour boire dans le fleuve; il venait à moi à pas comptés, et, mettant le doigt sur la bouche, me dit: "Suivez-moi en silence." J'obéis. Il ouvrit une porte, et me fit entrer avec lui dans un étroit passage, dont la voûte, n'étant qu'à quatre pieds de haut, m'obligeait de marcher à demi courbée. Je respirais un air humide et étouffé; je m'entortillais à chaque pas dans des plantes visqueuses qui sortaient des crevasses par lesquelles on recevait la faible clarté des rayons de la lune. Ce luminaire donnait de temps en temps à plomb sur des petits puits rangés à droite et à gauche. A travers ces noires eaux je crus voir des reptiles avec la face humaine. Je détournai les yeux

avec horreur; je brûlais d'envie de demander ce que c'était au Grimpeur; mais son air renfrogné et pensif m'en imposa; il semblait s'avancer avec peine en écartant quelque chose que je ne voyais pas avec les mains. Bientôt je cessai de le voir lui-même; nous tournoyions dans une obscurité totale, et je fus obligée de le tenir par sa robe pour ne pas le perdre dans cet affreux labyrinthe. Nous arrivâmes enfin dans un endroit où je commençai à respirer un air plus libre et plus frais. Un seul cierge, d'une grandeur énorme, planté dans un bloc de marbre, éclairait ce vaste lieu, et me découvrit cinq escaliers, dont les rampes de différents métaux se perdaient dans l'obscurité. Là nous nous arrêtâmes, et le vieillard rompit le silence en me disant: "Choisissez entre ces escaliers; un seul d'entre eux doit vous conduire au trésor d'Omoultakos; des autres, qui s'égarent dans l'édifice, vous ne reviendriez jamais. Vous n'y trouveriez que la faim, et les ossements de ceux qu'elle y a consumés." Après ces mots il disparut, et j'entendis une porte se fermer entre lui et moi.

Jugez de ma terreur, ô vous qui avez entendu tourner sur ses gonds le portail d'ébène qui nous renferme à jamais dans ce lieu de souffrance! J'ose le dire, ma situation était, s'il se peut, plus cruelle encore, car j'étais seule. Je tombai par terre au pied du bloc de marbre. Un sommeil semblable à celui qui finit notre existence matérielle s'empara de mes sens. Soudainement une voix claire, douce, insinuante comme celle de Kalilah, flatta mes oreilles: je crus en songe le voir sur un des escaliers, qui avait une rampe d'airain. Un guerrier majestueux, dont le front pâle était ceint d'un diadème, le tenait par la main. "Zulkaïs," me dit-il d'un air affligé, "Allah proscrit notre amour, mais Eblis, que tu vois ici, le

protège; implore son secours, et suis la route qu'il te trace."

Je me réveille avec un transport de courage, m'empare du flambeau, et, sans hésiter, commence à monter l'escalier à la rampe d'airain. Les degrés semblaient se multiplier sous mes pas, mais, ma résolution ne m'abandonnant point, je parvins enfin à une chambre carrée et immensément spacieuse, pavée d'un marbre couleur de chair, imitant parfaitement par ses veines les artères du corps humain. Les murailles de ce lieu d'effroi étaient cachées par des piles de tapis de mille espèces et couleurs, lesquels faisaient un mouvement lent, comme si des gens étouffés sous leur poids les avaient soulevés. Partout étaient rangés des coffres noirs, dont les cadenas moitié acier paraissaient être incrustés de sang....

FIN DE L'HISTOIRE
DE LA PRINCESSE ZULKAÏS
ET DU PRINCE KALILAH

VATHEK

CONTE ARABE

(*fin*)

VATHEK

CONTE ARABE

LA PRINCESSE en était au milieu de son récit, quand elle fut interrompue par un bruit qui fit trembler et s'entr'ouvrir la voûte. Bientôt après, une vapeur, se dissipant peu à peu, laissa voir Carathis sur le dos de l'Afrite, qui se plaignait horriblement de son fardeau. Elle sauta à terre, et s'approchant de son fils, lui dit: "Que fais-tu ici dans cette petite chambre? En voyant que les Dives t'obéissent, j'ai cru que tu étais placé sur le trône des Rois préadamites."

"Femme exécrable," répondit le Calife, "que maudit soit le jour où tu m'as mis au monde! Va, suis cet Afrite, qu'il te mène dans la salle du prophète Suleïman; là, tu apprendras à quoi est destiné ce palais qui t'a paru si désirable, et combien je dois abhorrer les impies connaissances que tu m'as données!"—"La puissance où tu es parvenu t'a-t-elle troublé la tête," répliqua Carathis. "Je ne demande pas mieux que de rendre mes hommages à Suleïman le prophète. Il faut pourtant que tu saches que l'Afrite m'ayant dit que, ni toi ni moi, nous ne retournerions pas à Samarah, je l'ai prié de me laisser mettre ordre à mes affaires, et qu'il a eu la politesse d'y consentir. Je n'ai pas manqué de mettre à profit ces instants; j'ai mis le feu à notre tour où j'ai brûlé tout vifs les muets, les négresses, les torpèdes et les serpents, qui pourtant m'avaient rendu beaucoup de services, et j'en aurais fait autant au grand visir, s'il ne m'avait pas abandonnée pour Motavekel. Quant à Bababalouk, qui avait eu la sottise de retourner à

Samarah, et tout bonnement d'y trouver des maris pour tes femmes, je l'aurais mis à la torture, si j'en avais eu le temps; mais, comme j'étais pressée, je l'ai seulement fait pendre, après lui avoir tendu un piège pour l'attirer auprès de moi, aussi bien que les femmes; je les ai fait enterrer toutes vivantes par mes négresses, qui ont ainsi employé leurs derniers moments à leur grande satisfaction. Pour Dilara, qui m'a toujours plu, elle a montré son esprit en se mettant ici près au service d'un Mage, et je pense qu'elle sera bientôt des nôtres." Vathek était trop consterné pour exprimer l'indignation que lui causait un tel discours; il ordonna à l'Afrite d'éloigner Carathis de sa présence, et resta dans une morne rêverie, que ses compagnons n'osèrent troubler.

Cependant Carathis pénétra brusquement jusqu'au dôme de Suleïman, et, sans faire la moindre attention aux soupirs du Prophète, elle ôta audacieusement les couvercles des vases, et s'empara des talismans. Alors, élevant une voix telle qu'on n'en avait jamais entendu dans ces lieux, elle força les Dives à lui montrer les trésors les plus cachés, les magasins les plus profonds, que l'Afrite lui-même n'avait jamais vus. Elle passa par des descentes rapides qui n'étaient connues que d'Eblis et des plus puissants de ses favoris, et pénétra au moyen de ces talismans jusqu'aux entrailles de la terre d'où souffle le sanfar, vent glacé de la mort; rien n'effrayait son cœur indomptable. Elle trouvait cependant chez tout ce monde qui portait la main droite sur le cœur une petite singularité qui ne lui plaisait pas.

Comme elle sortait d'un de ces abîmes, Éblis se présenta à ses regards. Mais, malgré tout l'imposant de sa majesté, elle ne perdit pas contenance et lui fit même son compliment avec beaucoup de présence d'esprit: ce superbe Monarque lui répondit: "Prin-

cesse, dont les connaissances et les crimes méritent un siège élevé dans mon empire, vous faites bien d'employer le loisir qui vous reste; car les flammes et les tourments qui s'empareront bientôt de votre cœur vous donneront assez d'occupation." En disant ces mots, il disparut dans les draperies de son tabernacle.

Carathis resta un peu interdite; mais, résolue d'aller jusqu'au bout, et de suivre le conseil d'Éblis, elle rassembla tous les chœurs des Ginns et tous les Dives pour en recevoir les hommages. Elle marchait ainsi en triomphe, à travers une vapeur de parfums, et aux acclamations de tous les esprits malins dont la plupart étaient de sa connaissance. Elle allait même détrôner un des Solimans pour prendre sa place, quand une voix, sortant de l'abîme de la mort, cria: "Tout est accompli!" Aussitôt le front orgueilleux de l'intrépide Princesse se couvrit des rides de l'agonie; elle jeta un cri douloureux, et son cœur devint un brasier ardent: elle y porta la main pour ne l'en retirer jamais.

Dans cet état de délire, oubliant ses vues ambitieuses et sa soif des sciences qui doivent être cachées aux mortels, elle renversa les offrandes que les Ginns avaient posées à ses pieds; et, maudissant l'heure de sa naissance et le sein qui l'avait portée, elle se mit à courir pour ne plus s'arrêter ni goûter un moment de repos.

A peu près dans ce même temps, la même voix avait annoncé au Calife, à Nouronihar, aux quatre Princes et à la Princesse le décret irrévocable. Leurs cœurs venaient de s'embraser; et ce fut alors qu'ils perdirent le plus précieux des dons du Ciel, l'Espérance! Ces malheureux s'étaient séparés en se jetant des regards furieux. Vathek ne voyait plus dans ceux de Nouronihar que rage et que vengeance; elle ne

voyait plus dans les siens qu'aversion et désespoir. Les deux Princes amis, qui, jusqu'à ce moment, s'étaient tenus tendrement embrassés, s'éloignèrent l'un de l'autre en frémissant. Kalilah et sa sœur se firent mutuellement un geste d'imprécation. Tous par des contorsions effroyables et des cris étouffés témoignèrent l'horreur qu'ils avaient d'eux-mêmes; tous se plongèrent dans la foule maudite pour y errer dans une éternité de peines.

Tel fut, et tel doit être le châtiment des passions effrénées et des actions atroces; telle sera la punition de la curiosité aveugle, qui veut pénétrer au-delà des bornes que le Créateur a mises aux connaissances humaines; de l'ambition, qui, voulant acquérir des sciences réservées à de plus pures intelligences, n'acquiert qu'un orgueil insensé, et ne voit pas que l'état de l'homme est d'être humble et ignorant.

Ainsi le Calife Vathek, qui, pour parvenir à une pompe vaine et à une puissance défendue, s'était noirci de mille crimes, se vit en proie à des remords et à une douleur sans fin et sans bornes; ainsi l'humble, le méprisé Gulchenrouz, passa des siècles dans la douce tranquillité, et le bonheur de l'enfance.

FIN DE L'HISTOIRE
DU CALIFE
VATHEK

WILLIAM BECKFORD IN OLD AGE

from a drawing by "HB" (John Doyle)

APPENDICES

APPENDIX I

TEXTUAL NOTES

THE text employed for this edition is the revised Paris edition of 1787. That of the Episodes is the version published in 1912. The spelling has been modernised throughout. Beckford employed the eighteenth century French spelling, *e.g.* "o" for "a" in "étaient," the omission of the "t" in the plural of present participles and of "p" in such words as "temps."

Except for the passage on p. 8 and the correction of one or two misprints, no other alteration has been made in the text.

In the original Lausanne version after the phrase "commenca la sienne de la manière suivante," there follows:

Histoire des deux princes amis, *Alasi* & *Jironz*, enfermés dans le palais souterrain.

Histoire du prince *Kalilah* & de la princesse *Zulkais*, sa sœur, enfermés dans le palais souterrain.

Histoire du prince *Berkiarekh* enfermé dans le palais souterrain.

Histoire du prince...enfermé dans le palais souterrain.

Le quatrième prince en étoit au milieu de son récit, quand il fut interrompu, etc.

In the Paris edition only three episodes are mentioned:

Histoire des deux Princes amis, Alasi & Firoux, enfermés dans le palais souterrein.

Histoire du Prince Borkiarokh, enfermé dans le palais souterrein.

Histoire du Prince Kalilah & de la Princesse Zulkais, enfermés dans le palais souterrein.

Le troisième Prince, etc.

Appendix I

As the last and incomplete story is related by the Princess Zulkaïs, I have amended the text on p. 153 to run, instead of "Le troisième Prince," "La Princesse" followed by "elle" for "il."

It may be of interest to state that the name Vathek (Watik) apparently gave Beckford considerable trouble. "Vatteck," "Vathec," "Vathek" and "Vatek" all appear in the correspondence, while on the cover of the transcript referred to as "The Vision" appears the sentence: "To the Translator: N.B. If the letter h should be found to remain anywhere in Vatek or Caratis—don't forget to omit it."

APPENDIX II

HENLEY'S INTRODUCTION TO THE (ENGLISH) EDITION OF 1786

The Original of the following Story, together with some others of a similar kind, collected in the East by a Man of letters, was communicated to the Editor above three years ago. The pleasure he received from the perusal of it, induced him at that time to transcribe, and since to translate it. How far the copy may be a just representation, it becomes not him to determine. He presumes, however, to hope that, if the difficulty of accommodating our English idioms to the Arabick, preserving the correspondent tones of a diversified narrative, and discriminating the nicer touches of character through the shades of foreign manners, be duly considered; a failure in some points, will not preclude him from all claim to indulgence: especially, if those images, sentiments, and passions, which, being independent of local peculiarities, may be expressed in every language, shall be found to retain their native energy in our own.

APPENDIX III

FOREWORD TO THE LAUSANNE EDITION OF VATHEK 1787

L'Ouvrage que nous présentons au public a été composé en François, par M. Beckford. L'indiscrétion d'un homme de Lettres à qui le manuscrit avoit été confié, il y a trois ans, en a fait connoître la traduction angloise avant la publication de l'original. Le Traducteur a même pris sur lui d'avancer, dans sa Préface, que Vathek étoit traduit de l'Arabe. L'Auteur s'inscrit en faux contre cette assertion, et s'engage à ne point en imposer au public sur d'autres ouvrages de ce genre qu'il se propose de faire connoître; il les puisera dans la collection précieuse de manuscrits orientaux laissés par feu M. Worthley Montague, et dont les originaux se trouvent à Londres chez M. Palmer, Régisseur du Duc de Bedford.

APPENDIX IV

PREFACE TO THE LONDON EDITION 1815

Les éditions de Paris et de Lausanne, étant devenu extrêmement rares, j'ai consenti enfin à ce que l'on republiât à Londres ce petit ouvrage tel que je l'ai composé.

La traduction, comme on sçait, a paru avant l'original; il est fort aisé de croire que ce n'étoit pas mon intention—des circonstances, peu intéressantes pour le public, en ont été la cause. J'ai préparé quelques Episodes; ils sont indiqués, à la page 200, comme faisant suite à Vathek—peut-être paroîtront-ils un jour.

1 Juin 1815 W. BECKFORD

APPENDIX V

DRAFT "AVERTISSEMENT POUR L'ÉDITION DE VATHEK AVEC LES ÉPISODES"

Depuis quelque tems nous avançons à pas précipités vers la tolérance universelle. Le fameux drame d'Horace Walpole, fondé sur l'inceste le plus révoltant, se publie enfin sans scrupule. On dévore "Don Juan," on se jette à corps perdu sur les romans de Madame du Devant et de Victor Hugo, on ne tombe pas mort de surprise et d'indignation en lisant les rapsodies blasphématoires d'Edgar Quinet. Je ne prétend pas avoisiner même l'effervescente luxure de ces énergiques ouvrages, mais comme dans le siècle d'or de la compagnie de Jésus tout paroissoit licite à ces doctes personnages pour atteindre une heureuse fin, j'ose me flatter qu'au moins *la morale* de mes contes est assez évidente pour produire des réflexions salutaires. Qu'on les parcoure donc avec confiance en se pénétrant d'une vérité que la religion même nous démontre, et se disant au fond de sa conscience: Ceux qui, à l'instar du Calife Vathek et de ses malheureux compagnons, se livrent aux passions criminelles, et aux actions atroces, termineront leur carrière, par une rétribution terrible, mais juste, dans le séjour de l'éternelle vengeance.

PRINTED
BY
WALTER LEWIS MA
AT
THE CAMBRIDGE
UNIVERSITY
PRESS

ST. PETER'S COLLEGE LIBR
3 6980 00062 7258
WITHDRAWN
SAINT PETER'S COLLEGE LIBRARY
PR 4091 .V4 1929 v.2
Beckford, William, 1760-
1844.
Vathek, with the episodes o